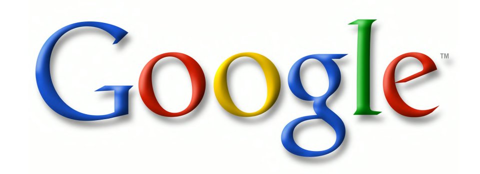


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

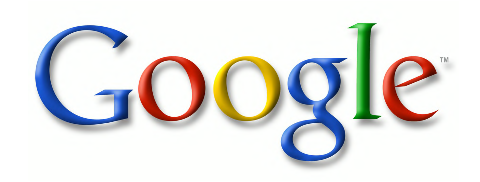
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

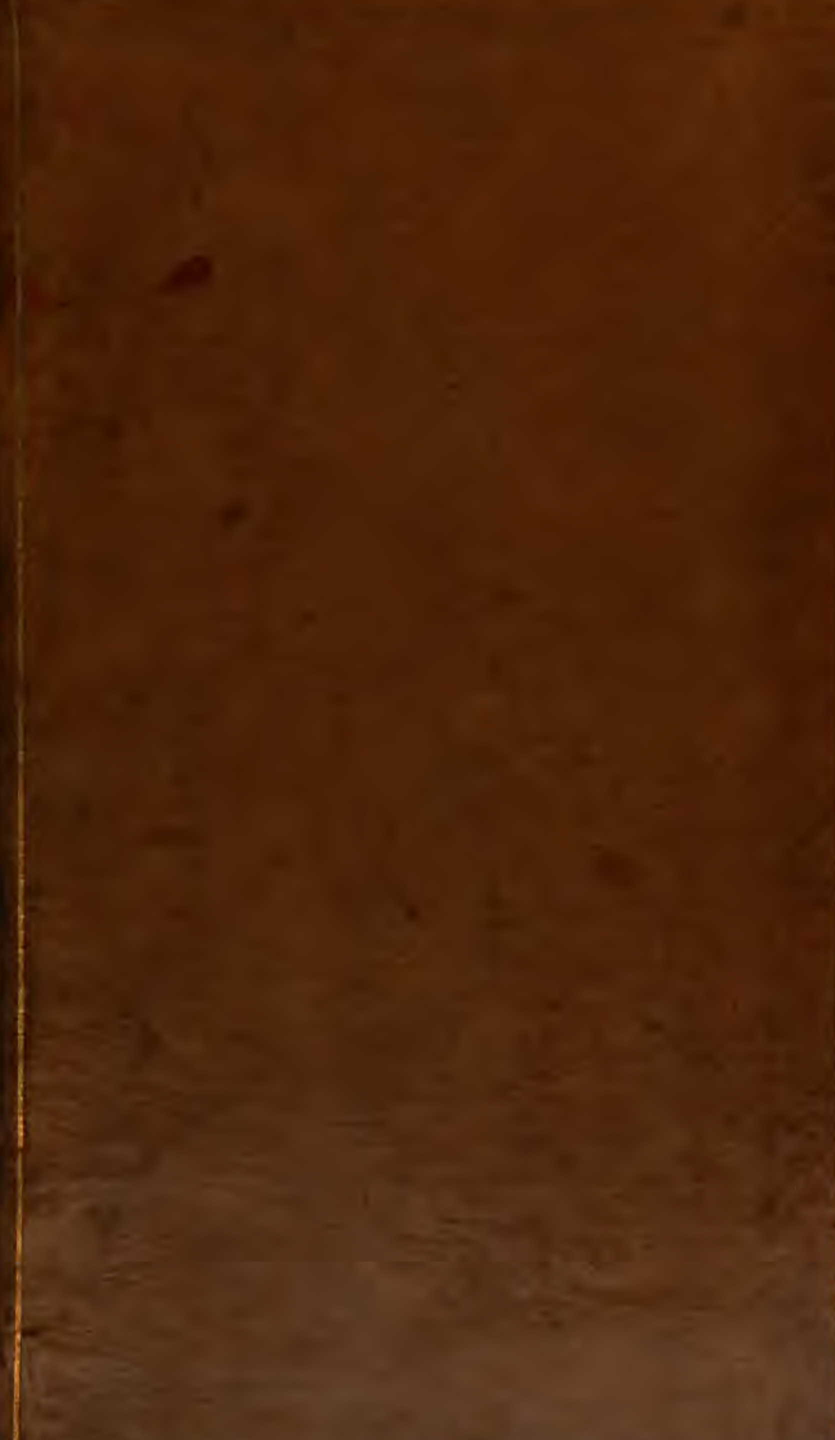
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`







S^r. Henry Dashwood
Kirtlington Park,
in the County of Oxford Bar^t.

G. VII. 40

In fact by Robert Challes

see Studies on Voltaire and the
Eig[illegible] 09

Pièces contenues dans ce Volume

Catechisme de l'honnete hom̃

Examen de la Religion

Saul Tragedie

Sermon des Cinquante

Testament de Jean Meslier

Le Militaire Philosophe

NOTE. The works listed before Le militaire philosophe are not present; the original volume was presumably broken up and the contents sold separately.

Vercruysse, Bibliographie d'Holbach 1971; 1768 A3

LE
MILITAIRE
FILOSOFE.

NOUVELLE EDITION.

LE MILITAIRE PHILOSOPHE, OU DIFFICULTÉS SUR LA RELIGION PROPOSÉES AU R. P. MALEBRANCHE, *Prêtre de l'Oratoire*,

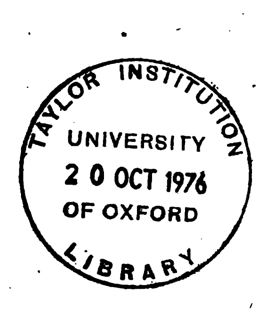
Par un ancien Officier.

NOUVELLE EDITION.



LONDRES,

MDCCLXVIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 OCT 1976
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

L'Ouvrage que l'on donne au Public existait depuis fort longtems en manuscrit dans les Bibliothèques de plusieurs curieux; il paraît maintenant imprimé pour la première fois d'après une copie prise sur un manuscrit très-correct, provenant de l'inventaire de feu M. le Comte de Vence.

Quant à l'Auteur de ce traité, on ne sait rien de plus sur son compte que ce qu'il en apprend lui-même; c'est-à-dire, il paraît avoir suivi la profession des armes, avoir beaucoup voyagé, enfin avoir profondément médité le sujet dont il parle. On ignore si le Père Malebranche a répondu aux difficultés qui lui sont ici

ici proposées; il eût été bien à désirer qu'un si grand Philosophe les eût levées, ce qu'il eût fait, sans doute, de la manière la plus solide & la plus satisfaisante.

Si le public semblait goûter le travail de cet Auteur, on pourrait par la suite lui présenter l'Ouvrage sur la Morale qu'il annonce à la fin de celui-ci, dans lequel l'Auteur développe les principes établis dans son vingtiéme & dernier Chapitre.

DIFFI-

DIFFICULTÉS SUR LA RELIGION,

Proposées au Père Malebranche.

INTRODUCTION.

MON REVEREND PERE.

JE n'ai ni la témérité ni l'indiscrétion de vous demander la permission de vous entretenir, ou de vous proposer de vive voix mes difficultés sur la Religion : ce serait vous faire perdre des momens précieux que vous pouvez employer plus utilement pour vous même & pour les autres, & qu'on accorde toujours difficilement à un inconnu. Mais j'ose au moins espérer que vous voudrez bien jetter les yeux sur cet écrit, où j'ai rassemblé avec plus d'ordre & de méthode qu'on

n'en peux mettre dans la conversation la plus suivie, toutes mes objections contre le Christianisme; elles sont le fruit & le résultat de mes méditations, & peut-être ne sont-elles pas tout-à-fait indignes de votre examen. Il serait, je crois, superflu de vous prévenir sur la faiblesse & l'incorrection de mon stile, ainsi que sur mon peu d'érudition: le mêtier que je fais ne m'a pas permis de faire de grands progrès dans les lettres; mais un philosophe tel que le Père Malebranche, ne méprisera pas la vérité pour être exposée sans éloquence & sans art par un militaire franc & sincère.

A l'égard des livres qu'on a déja publiés sur cette matière, tels que ceux de Spinosa, de Hobbes &c. je puis vous assurer que je n'en connais aucun. Si dans le cours de cet ouvrage il m'arrive quelquefois de me rencontrer dans quelques-unes de mes idées avec ces auteurs célèbres, ce sera l'effet pur du hazard. Le peu d'études que j'ai faites en ce genre n'a pû que faire naître quelques-unes de mes réflexions, & je n'en employerai aucunes de celles que je puis avoir acquises par la lecture ou par la conversation. Ce n'est pas toutefois que je prétende ne rien dire que de neuf, au contraire, je suis persua-

dé que la plus grande partie de mon ouvrage a été dite ou pensée par d'autres, mais je n'ai rien appris d'eux. La plupart des difficultés que vous allez trouver ici se sont présentées, pour ainsi dire, d'elles-mêmes à mon esprit, les autres sont le fruit de mes réflexions sérieuses sur cette matière importante.

Au reste quoique tout ce que je vais dire me paraisse solide, je souhaite de tout mon cœur d'en voir la réfutation. Je dis plus, si vous pouvez, mon Révérend Père, mettre seulement les choses en équilibre, & me donner des raisons capables de balancer les miennes, quoiqu'elles ne les détruisent pas tout-à-fait, la force de l'éducation, jointe à la haute opinion que j'ai de vos lumières, me raménera sous le joug de la Religion Chrêtienne. Mais je ne me payerai pas de bruits populaires, de déclamations, d'autorités, d'allégories, ni d'autres preuves de Catéchistes & de Missionnaires.

Cette déclaration, mon Révérend Père, est d'autant plus nécessaire, qu'en matière de Religion, on met tout en usage pour terrasser son adversaire; & puisque vous avez soutenu que *l'on ne pouvait s'assurer de la réalité des corps que par l'Ecri-*

ture Sainte; puiſque vous avez trouvé Jéſus-Chriſt reſſuſcité glorieuſement, dans une fourmi devenue papillon ; puiſque vous avez apporté comme une preuve de la vérité des dogmes qu'on nous enſeigne, le conſentement de tant de perſonnes à ces choſes incroyables, contradictoires & inacceſſibles à la raiſon ; de quoi ne ſera point capable votre grand génie pour ſoutenir une telle cauſe ?

Les préjugés dont on a été imbu dès l'enfance & l'inhabitude de réfléchir ſur certains objets, font qu'on ſe contente d'une infinité de preuves qui ne ſoutiendraient pas un examen froid & impartial ; ce qui a quelque fauſſe apparence de ſolidité, ſur-tout en matière de Religion, eſt une conviction pour la plupart des hommes : on trouve vraiſemblable ce qui paraît ridicule à toute perſonne dégagée de prévention. Vous êtes, mon R. P. un exemple frappant de ce que j'avance ; & cette faibleſſe ou cette eſpèce d'aveuglement volontaire ſur les abſurdités de votre Religion, vous eſt commune avec tant de grands hommes, bons raiſonneurs ſur toute autre matière, que votre réputation ne court aucun riſque pour cela.

Je ſçais que la plupart des Théolo-

giens ont coutume d'attribuer à l'esprit de libertinage & à la corruption du cœur les efforts des incrédules pour ruiner le Christianisme : mais c'est un misérable lieu commun dont vous ne ferez sûrement point usage. Vous avez trop de pénétration pour ne pas sentir la faiblesse de pareilles armes ; car, outre que chaque Religion peut faire le même reproche à l'autre, que les Juifs peuvent dire aux Chrétiens qu'ils ont refusé d'embrasser le judaïsme, pour éviter la circoncision, pour manger de toutes sortes de viandes &c. ; pour que ces argumens eussent quelque solidité, il faudrait que les sectateurs d'une Religion factice fussent meilleurs & plus honnêtes gens que les sauvages & que les Philosophes. Eh! quelle différence, bon Dieu!

J'appelle *Religions factices* toutes celles qui sont inventées par des hommes, qui sont établies sur des faits, qui reconnaissent d'autres principes que ceux de la nature & de la raison, & d'autres loix que celles de la conscience. Ce ne sont point les scélérats, les tyrans, les exacteurs, les traîtres, les assassins, les empoisonneurs qui se révoltent contre les Religions, ils en ont les mêmes sentimens que la plupart des hommes ; ils sont même assez communé-

ment dévots jufqu'à la fuperftition. Ce font les gens de bien qui aiment la vertu & l'honneur, qui écoutent leur confcience & leur raifon, qui fe voyent avec horreur engagés dans des opinions ridicules & funeftes.

Je finis en vous avertiffant qu'en me difant fans érudition, j'entends que je n'ai point fait mon unique profeffion de l'étude comme les favans, les critiques & les gens de lettres, qui fe font occupés de recherches pendant toute leur vie ; car d'ailleurs j'avoue que je ne fuis point tout-à-fait dénué de connaiffances. J'ai lû l'Ecriture avec réflexion : J'ai quelque teinture de l'hiftoire, je fuis un peu Phyficien, j'ai quelques connaiffances des Mathématiques, enforte que j'entendrai tout ce qui fera folide, quelqu'abftrait qu'il puiffe être.

Il faut encore que je vous fupplie de n'être pas choqué des termes forts qui pourront peut-être m'échapper en parlant de votre Religion. Je joue un perfonnage libre, indifférent, dégagé de tous les égards politiques ; en un mot je joue le rôle d'un fauvage, qui n'a l'efprit imbu d'aucun préjugé fuperftitieux. Je me regarde, mon Révérend Père, comme élevé avec vous dans un défert, fous les yeux d'une Mère muette, fans autre guide que

la raiſon, & ſans autre inſtruction que nos réflexions & méditations.

Après cela, mon Révérend Père, le ſcandale n'eſt point à craindre. Le Père Malebranche n'eſt point un eſprit faible; cet écrit ne vous paſſera point, à moins que vous ne le jugiez digne d'une réponſe publique & ſolemnelle, auquel cas il en faudrait donner une copie fidèle avec la réfutation de chaque article; ce que je vous conjure de faire.

Je ſuis &c.

CHAPITRE I.

Contenant l'expoſition des raiſons qui ont ſervi à me déciller les yeux.

LA première choſe qui m'ait choqué dans notre religion, c'eſt la puiſſance du Pape. Dès ma plus tendre enfance je n'entendais pas lire une Gazette que lorſqu'on en était à ces démêlés ſi ordinaires entre la Cour de Rome & les Etats Catholiques, je n'entraſſe dans une indignation qui aurait mis en poudre & le Pape,

& ses clefs & sa Thiare, si j'en avais eû le pouvoir ; je ne pouvais comprendre la faiblesse des Souverains, de se faire volontairement les esclaves d'un Prêtre, que le dernier des hommes peut mépriser impunément. Il en était de même lorsque j'entendais parler de dispenses de mariages, d'excommunications, de détrônemens, d'interdits de Royaumes, &c. mais quand j'ai vû de près le faste, l'orgueil, la débauche, la vanité, l'avarice, les intrigues & la politique de cette Cour, autrefois si formidable aux Rois mêmes, & aujourd'hui si justement meprisée; quand j'ai vû ces annates pour la collation des bénéfices, ce tarif d'absolutions (*a*), ce dogme tant pratiqué d'enfraindre des sermens & de ne tenir aucun compte de sa parole ; quand j'ai vû, dis-je, que cette *Sainteté* si révérée était souvent le titre d'un vieux Prêtre, dont l'esprit & le corps sont également affaiblis, donnant ou refusant tout, au gré de l'avarice de sa Concubine ou de son neveu; l'étonnement a fait place à la colère.

(*a*) C'est ce qu'on appelle *taxe de la Chancellerie Romaine*, on y trouve par leurs noms tous les crimes les plus abominables, avec le taux que doivent payer les criminels pour en être absous.

L'Inquiſition & toutes les violences qu'elle exerce pour ſoumettre les eſprits, ſous prétexte de religion & pour priver le genre humain de toute liberté, m'a donné enſuite les idées les plus déſavantageuſes des Prêtres ou du Sacerdoce en général. Mais j'ai été ſaiſi d'horreur, & j'ai ſenti mon ame ſe briſer, quand j'ai vû les Inquiſiteurs pouſſer la cruauté juſqu'à ſe faire une fête des exécutions les plus tragiques, & faire brûler vifs en cérémonie des malheureux & des innocens qui ne penſaient pas comme eux ſur des Articles de pure ſpéculation. Cependant ces Prêtres ſanguinaires traitent de tyrans abominables ceux dont les actes de ſévérité étaient certainement plus légitimes. En effet on qualifie aujourd'hui du nom odieux de *perſécuteurs*, pluſieurs Empereurs Romains qui ſe ſont oppoſés à l'établiſſement du Chriſtianiſme, & qui ont quelquefois ſévi contre les fauteurs de cette pernicieuſe ſuperſtition. Ils étaient, ſans doute, plus excuſables que la plupart des Rois Chrétiens: on venait leur apporter une nouveauté qui mettait le trouble & la diſcorde dans leurs Etats, qui rompait l'unité du Corps politique, qui ſemait dans les eſprits des Doctrines

destructives de toute Société civile: au lieu que l'intolérance des Prêtres & des Souverains Chrétiens, qui sont les Ministres de leurs fureurs, est aussi contraire à la saine Politique & à leur propre intérêt qu'à la raison & à l'humanité.

On voit par l'Histoire que dès que les Chrétiens ont été les maîtres, ils ont renoncé aux principes d'humanité & de tolérance qu'ils ne cessaient de prêcher aux Empereurs payens; par des progrès lents, mais successifs, ils ont forcé les Romains à quitter cette religion, sous laquelle ils avaient conquis & conservé l'Empire de l'Univers. Cette religion, direz-vous, était fausse, nous examinerons la vôtre. Quant aux Payens d'à-présent, quel tort ont-ils de chasser de leurs pays des Prêtres ambitieux, cruels, intolérans, qui viennent renverser des loix & des coutumes, sous lesquelles ils vivent en paix, pour leur en apporter d'autres qui sémeront la haine & la discorde, & les rendront esclaves d'un millier d'imposteurs avides.

Je voudrais bien qu'on instruisit l'Empereur de la Chine de ce qu'il fait en souffrant nos Missionnaires: je voudrais qu'on lui apprît ce qui est arrivé aux Empereurs

pereurs Grecs & Allemands; comment on a traité un Roi d'Angleterre, & un Comte de Toulouze; & quel a été le sort des rois de l'Amérique; je désirerais qu'on lui fit connaître que rien ne le met à l'abri d'un pareil traitement, sur lequel il peut infailliblement compter, dès que la plus grande partie de ses sujets sera infectée du Papisme, qui soutient que *tout appartient aux justes*, & que les seuls Papistes *sont justes*; que par conséquent tout leur appartient de plein droit, & qu'ils peuvent s'emparer de tout ce que les autres possedent, comme leurs docteurs l'ont écrit & décidé: je voudrais qu'on l'instruisit qu'il s'élévera vingt mille Républiques indépendantes dans ses Etats, composées d'hommes dont les biens & les personnes seront hors de sa jurisdiction, pour lesquels il sera obligé d'avoir plus d'égards & de ménagemens qu'ils n'en auront pour lui, qui soutiendront hautement qu'ils peuvent le priver de la vie & de l'Empire, s'il n'est pas de leur opinion sur toutes les absurdités qu'ils auront envie de consacrer dans la tête des hommes; que ces hommes étranges se diront exempts de toutes les charges publiques, posséderont les plus beaux biens de son

Royaume; & léveront sur le peuple le plus d'impôts qu'il leur sera possible, en le laissant seul chargé de toutes les dépenses de l'Etat, & lui faisant supporter les risques & les fatigues de la guerre; tandis que ces saints personnages passeront leur vie à étendre leur pouvoir & leurs privilèges, à cabaler dans les cours, ou à séduire les femmes & les filles des malheureux qui courront s'exposer pour leur défense. Je voudrais, dis-je, qu'on lui fit sentir qu'il faudra qu'il sorte tous les ans des millions de son Empire, pour aller à Rome acheter des Bulles d'Evêques & d'Abbés, des dispenses de mariage, des absolutions, des indulgences, &c. enfin que si le Pape, par un esprit de vengeance ou autrement, le déclare ennemi de Dieu, par conséquent déchu de sa couronne, & ses sujets déliés du serment de fidélité qu'ils lui doivent, il sera réduit aux mêmes extrémités que Louïs le Débonnaire, que l'Empereur Henri IV. &c. &c. &c. il faudrait aussi avertir ses sujets que ces Prêtres inquiets & turbulens, qui répétent sans cesse qu'aucun intérêt ne les guide, ne les auront pas plutôt gagnés, & abreuvés de leurs fables religieuses, qu'ils deman-

deront la dixiéme partie de leurs revenus, de leurs travaux & de leur industrie ; ne les marieront que pour de l'argent, & les contraindront à se faire enterrer à grands fraix ; qu'ils leur interdiront les choses les plus essentielles & les plus naturelles, afin de leur vendre des dispenses ; en un mot qu'ils leur enléveront leurs femmes & leurs filles, qu'ils les voleront, les massacreront, sans qu'ils en puissent espérer aucune justice. Mais ces Missionnaires, ces Apôtres de l'erreur & de la superstition ont tant de bonne foi, qu'ils se garderont bien de prêcher ces vérités. Ils affectent l'humilité, le désintéressement & la soumission, en attendant le moment de se montrer tels qu'ils sont, c'est-à-dire, les plus cruels, les plus fourbes, les plus avares & les plus ambitieux des hommes.

Le faste des Ecclésiastiques en général (qui prouve manifestement que ces mystères si révérés ne sont que des filets tendus pour pêcher des richesses & des grandeurs) me révolta extrêmement. Ils ont l'impudence, me disais-je, de prêcher la pauvreté, & ils regorgent de biens ; l'humilité, & ils foulent aux pieds tout ce qu'il y a de plus grand parmi les

hommes pour assouvir leur ambition; le désintéressement, & leur cupidité est sans bornes; leur sobriété, & leur frugalité paraît au milieu des tables les plus délicates & les plus somptueuses; leur simplicité fait qu'ils habitent des Palais superbes &c. Il ne faut pas une grande sagacité pour voir que des Prêtres de ce caractère sont des fourbes, qui ne croyent rien de ce qu'ils enseignent, & qui insultent dans leur ame à la crédulité de ceux qui leur sont soumis.

Je portai après cela mon attention sur toutes ces cérémonies si nombreuses, la plupart empruntées du Paganisme; sur le soin qu'on a de préoccuper l'esprit des enfans, avant qu'ils soient en état de juger de ce qu'on leur propose de croire; sur ces légendes remplies de miracles ridicules, de suppositions absurdes, de faussetés grossières, & pourtant approuvées, publiées, prêchées, imprimées & représentées dans les temples; sur la vénération rendue aux reliques que je vis n'être que des os pourris &c.

Je demande, par exemple, où est la certitude que ces squelettes qu'on tire des *catacombes*, de ces magazins inépuisables de Rome, soient des corps de martyrs?

La vraisemblance, s'il y en a, est-elle proportionnée au risque évident d'idolâtrer si l'on se trompe? Quelle nécessité de courir ce risque sur des canonisations qui n'ont d'autre appui qu'une foi humaine, & qui nous exposent à rendre un culte religieux à des payens ou à des malfaiteurs? Car enfin quand il y aurait quelque fond à faire sur la déposition de gens prévenus, ignorans, intéressés &c. sait-on l'intention de ces prétendus Saints? Les témoins ne peuvent déposer que du fait matériel; sait-on seulement s'ils ont été baptisés? leur Curé était peut-être comme Me. Louïs Goffredy qui baptisait au nom du Diable. N'étaient-ils pas Juifs ou Mahométans, comme j'en ai connu en Espagne; enfin St. Paul dit lui-même *qu'il ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, qu'il ne se sent coupable de rien, & cependant qu'il n'est pas justifié.* Le Pape connaît-il les mérites & les dispositions de Jean (*a*) Capistran, tandis que Saint Paul ne savait pas les siens propres?

Avouez-le, mon R. P., ces Canonisations ne sont autre chose qu'un moyen

(*a*) Récolet canonisé.

de se donner un grand relief, & de payer en fumée des services très-réels, aux dépens du véritable culte qui n'est dû qu'à Dieu seul. Que peut-on inventer de plus beau & de moins couteux, que de faire élever des temples & des autels à de prétendus Saints, de leur attribuer la pluye & le beau tems, les tempêtes & les vents favorables, la protection des villes & des Royaumes entiers? St. Louïs a ruiné la France & fait périr un million d'hommes; il est tombé lui-même dans l'esclavage, & enfin il est mort de la peste: s'il eût réussi, il en revenait au Pape deux ou trois millions par an, avec un accroissement immense de pouvoir & de grandeur. Comment payer tout cela? Un trait de plume suffit, on l'inscrit au Catalogue des Saints, & on lui fait une légende. On en fera apparemment de même au Roi Jacques (*a*), qui a faussé ses sermens & ses promesses, renversé

(*a*) C'est Jacques second, Roi d'Angleterre: il avait promis aux Anglais en montant sur le trône de leur laisser le libre exercice de leur religion; ayant voulu manquer à sa parole, ils l'ont avec raison chassé; il est mort à St. Germain en Laye en odeur de sainteté. On assure qu'il étoit Jésuite de Robe-courte.

les loix fondamentales de son Royaume, & ruiné sa famille à jamais.

La table de l'Evêque qui me tonsura dans ma jeunesse me choqua encore beaucoup, quand je la comparai avec celle de mon Père; je compris sans peine que les jeûnes ne coutent guères à ordonner quand on les observe ainsi, non plus que les fêtes, quand on a pour métier de ne rien faire.

La vue d'une certaine *Notre-Dame*, où ma mère me mena en allant s'acquitter d'un vœu, m'a révolté contre le culte des images dès mon enfance. Je comptais pendant le chemin que je verrais la Vierge en l'air, comme on la représente dans les tableaux; mais quand je ne vis qu'une chétive figure de pierre noire, à laquelle on faisait toucher des chapelets au bout d'un bâton, je tombai de mon haut, rien ne m'a jamais paru si ridicule; je n'avais pas sept ans, cependant toutes les grandes idées que l'on m'avait imprimées de la bonne *Notre-Dame des Ardilliers*, s'évanouirent en un instant comme un songe; je ne regardai une pierre que comme une pierre; & je vis fort bien que cette pierre si vantée & si célèbre, si remplie de

vertus, avoit besoin d'un piquet pour la soutenir & d'une grille de fer pour sa sûreté. Pourquoi, disais-je en moi-même, faire tant de chemin, se fatiguer & dépenser considérablement? n'avons-nous pas mille semblables marmouzets chez nous? Enfin ce bureau au milieu de l'Eglise pour recevoir l'argent des pauvres imbécilles, me donna fort mauvaise opinion des ministres de l'idole.

Vers l'âge de douze ans, je commençai à m'appercevoir des mauvais raisonnemens de nos Prédicateurs, qui ne me persuadaient que de l'envie de se faire de la réputation; un certain Catéchisme, qui pour appuyer l'opinion que l'hostie brisée contient sous chaque parcelle le corps entier de Jésus-Christ, disait qu'*on se voit tout entier dans chaque piéce d'un miroir cassé*; enfin mille autres pareilles ridiculités, me remplirent l'esprit de doutes & de soupçons.

Mais quand en Philosophie on opposa aux raisons que je combattais, les *formes substantielles*, & les *accidens absolus*, les Conciles, les décisions des Papes & le mystère de l'Eucharistie, je commençai tout de bon à douter, & à former le dessein d'examiner la Reli-

gion ; & les preuves sur lesquelles on établit sa divinité.

La persécution des Huguenots (a), à laquelle j'eus le malheur de prêter mon ministère, vû que j'étais alors dans le service, me confirma dans ce dessein. Ah! mon R. P. quelles cruautés & quel héroïsme n'ai-je point vû! Je me rappelle avec horreur que nous tirâmes un malheureux vieillard, accablé de gouttes, de son lit où il ne pouvait même souffrir le poids de ses draps; & que nous le fimes danser au milieu d'une place, sans que ses cris plaintifs & douloureux, & les larmes de ses deux filles, qui se traînaient à nos pieds, pussent fléchir notre barbarie! ..... Quel cruel souvenir! La plume me tombe des mains, & mes yeux ne la peuvent plus guider. C'étaient cependant l'Evêque & les Curés qui nous pressaient de nous porter à ces coupables excès : ils prêchaient hautement que Dieu se sert de toutes sortes de moyens pour tirer à lui les infidèles; ils riaient lorsqu'on leur racontait de pareilles horreurs.

(a) Les conversions par les Dragons ou Dragonades. J'étais alors Lieutenant.

Tout cela m'engagea à relire le Nouveau Teſtament, quelques ouvrages des Pères, des Théologiens & des Philoſophes Chrétiens; ces lectures n'ont ſervi qu'à redoubler mes incertitudes; je vis que les efforts de tant de grands génies ſe réduiſaient à des aſſertions téméraires, à de vaines déclamations, à des raiſonnemens plus ſubtils que ſolides, à des principes faux donnés hardiment pour inconteſtables; en un mot à une chaîne de ſophiſmes incapables de former aucune preuve, & qui ne peuvent qu'éblouir des enfans ou des femmelettes; je conclus donc qu'il n'y avait rien de ſolide ni de bon à dire en faveur du Chriſtianiſme. En effet je ne ſuis jamais ſi convaincu de la fauſſeté de cette Religion que lorſque je lis les livres faits pour l'expliquer ou pour la défendre.

Je ne ſçai ſi je me trompe, mais je crois toujours remarquer une ſupercherie dans ces ſortes de livres: tous les Auteurs commencent par l'exiſtence de Dieu, dont peu de gens doutent; ainſi ce ne peut être que pour couvrir du nom d'Athée, des gens qui ſont plus perſuadés qu'eux qu'il y a un Dieu, qui en ont des idées plus juſtes, qui l'adorent

bien mieux ; puisque c'est du fond de leur cœur & sans aucun intérêt présent, au lieu que tous ces Apôtres des Religions factices se font une espèce de Ferme de son nom, & tiennent à la Religion par de gros revenus, par de grands honneurs, ou par l'espérance d'en obtenir un jour.

Mais ce qui n'est pas moins révoltant pour la raison, ce sont les mauvais traitemens & les persécutions de toute espèce qu'à l'instigation des Prêtres les Souverains font éprouver à tous ceux qui ont le courage de chercher & d'annoncer la vérité aux hommes, & le soin que l'on a de supprimer leurs livres, d'en punir les Auteurs pour leur imposer silence, soin que l'on pousse jusqu'à exercer les derniéres cruautés même contre des personnes qu'un génie extraordinaire porte à faire des découvertes, qui n'ont souvent aucuns rapports directs (*a*) avec une Religion si terrible, pendant qu'on récompense magnifiquement des fanatiques, des hypocrites ou des fourbes pour

(*a*) La Philosophie de Descartes fut condamnée, parce qu'il soutenait que la matiére ne pouvait être sans étendue, ce qui détruit la *Transubstantiation*, & pour d'autres principes pareils.

des faussetés manifestes & des absurdités palpables qui empoisonnent le genre humain.

La vérité n'a pas besoin d'une politique si basse, c'est le mensonge qui s'introduit par la ruse, qui s'accrédite par l'impudence & la mauvaise foi, & qui se soutient par la cruauté. De là naissent les défenses publiques d'enseigner la vérité, & cette tyrannie qu'on exerce dans les colléges & les universités, où l'on oblige les professeurs de jurer qu'ils n'enseigneront qu'une doctrine, qu'ils connaissent être fausse & ridicule.

Que dirai-je de l'effronterie d'alléguer indistinctement tout ce qui peut servir à étayer l'édifice, quelque peu de fondement qu'il y ait dans les argumens qu'on employe; de rejetter les plus solides principes, d'éluder les plus clairs passages du livre qu'on fait passer pour la loi de Dieu, ainsi que les meilleurs raisonnemens quand ils ne sont pas favorables à la cause qu'on défend; deprendre à la lettre tout ce qui convient ou est avantageux, & d'expliquer figurément tout ce qui incommode; que peut-on imaginer de plus positif que ces mots: *Vous avez reçu gratis, donnez gratis; ne portez point d'or ni d'argent, n'ayez point*

de bourse? Y a-t-il rien de plus clair en soi, rélativement à ce qui précéde & ce qui suit & au but de celui qui parle? rien n'est plus raisonnable & plus juste; cependant ne s'en moquè-t-on pas? On ne vend rien, on donne tout pour de l'argent, on ne fait rien sans argent dans l'Eglise.

Une foule d'autres choses s'est ensuite présentée à mon esprit sous un jour non moins défavorable.

1°. Ces Prêtres sans mérite ni science, aussi vicieux après leur ordination qu'auparavant, quoiqu'on prétende que cette ordination leur donne un caractère réel & divin. Où est donc la vertu de ce caractère, de cet être ajouté à l'ame? Je n'en ai jamais vû d'effets sensibles, si ce n'est une avarice sordide, une avidité sans bornes, un orgueil insoutenable, ou un air hypocrite avec une insolente présomption.

2°. L'invocation des Saints en usage dans l'Eglise Romaine qui en fait des intercesseurs auprès de Dieu; comme si ce grand Etre se laissait gagner par des prières & des sollicitations, de même que ceux qui se disent ses Lieutenans, par celles de leurs favoris ou de leurs

maîtresses. C'est qu'on ne veut point d'un Dieu qui voit tout, qui est présent partout; on ne veut pas d'un Dieu qui n'agit que par les seules régles de sa sagesse & de sa justice; un tel Dieu est adorable, mais il est inutile à l'ambition & à la cupidité; il en faut un qui ait besoin de solliciteurs; de là ces vœux, ces espèces de marchés, & ces propositions si folles ou si insolentes que l'on fait à Dieu, & qu'on n'oserait faire aux domestiques d'un Grand qui se piquerait d'un peu d'honneur: si tu me délivres de prison, je te donnerai mon pesant d'or; si tu me fais gagner la bataille, je massacrerai la première personne qui se présentera devant moi, fût-ce ma fille propre. Je ferai bâtir un édifice somptueux, où je tiendrai tes Prêtres à l'engrais. Enfin il faut un Dieu qu'on fasse quand il plaît, afin d'obliger le peuple d'assister à cette belle production pour en payer l'ouvrier.

3°. La fourberie de faire regarder comme des châtimens ou des récompenses les événemens les plus communs, quand cela peut autoriser l'erreur, & favoriser la superstition, comme fit Saint Bernard au retour de la croisade, où il

avoit promis la victoire aux croisés, qui furent battus & détruits, au moins pour la plus grande partie.

4°. L'impudence des Apologistes Chrétiens qui osent ériger en miracles tout le bien qui arrive à des scélérats quand ils ont été favorables aux gens d'Eglise, & tous les malheurs qu'éprouvent les personnes du plus grand mérite, quand elles se sont opposées aux actions mauvaises & aux usurpations des insolens Ministres de la Religion.

5°. Ces Conciles dont les décisions sont annoncées comme autant d'oracles du Saint-Esprit, & qui n'ont d'autre avantage sur ceux qui ont décidé le contraire, que d'être les derniers, & d'avoir obtenu un arrêt de révision par des intrigues de Cour, par des flatteries basses & souvent criminelles, ou par quelqu'autre voye également malhonnête & injuste.

6°. Ces Sacremens dont on nous prêche tant la nécessité, & qui n'ont ni ne peuvent avoir aucune efficacité.

7°. L'attention des Ecclésiastiques à faire observer leurs ridicules ordonnances, pendant qu'ils se moquent de celles de Dieu & de la raison: un pauvre

malheureux qui a mangé de la viande en carême ou épousé une de ses parentes sans dispense, s'expose à leur animadversion, qui même dans le dernier cas a des effets civils, souvent très-funestes pour lui; mais ce même homme peut en toute sûreté négliger sa famille, maltraiter sa femme, laisser périr un enfant de la nourriture & de l'éducation duquel il est chargé, sans que l'Eglise lui dise un mot.

Enfin dans un âge plus mûr, la lecture de plusieurs ouvrages remplis de recherches historiques & de remarques critiques aussi curieuses qu'instructives, m'a fait découvrir que dans les premiers siécles de l'Eglise on a supprimé & supposé un très-grand nombre de livres; que ceux qui nous sont parvenus & qui ont échappé à la superstition intéressée des Prêtres & des Moines, ont été interpolés & altérés en une infinité d'endroits; en un mot qu'on n'a pas plus épargné les fraudes pieuses de toute espéce, que les allégories & les explications détournées.

Ce fut alors que j'examinai le Christianisme, non en Historien ni en Critique; mais en Philosophe & en homme qui voulant

lant sérieusement trouver la vérité, la cherche de bonne foi dans sa source & dans les principes d'une saine logique, & non dans ces faits incertains & embrouillés, où la superstition & l'imposture sont peintes des mêmes traits & des mêmes couleurs que la vérité; non dans ces prétendus livres sacrés où l'on trouve également le pour & le contre, le oui & le non, & qu'un homme de sens ne peut regarder que comme un recueil de fables absurdes & souvent atroces; mais dans la droite raison qui parle toujours clairement & uniformément, même aux hommes les plus simples.

Les voyages que j'eus dans la suite occasion de faire dans différentes parties du globe ne contribuérent pas peu à me déciller les yeux : je vis de grands peuples plus sagement gouvernés que nous & peut être mieux réglés dans leurs mœurs, également persuadés de mille extravagances dont nous nous moquons, & porter de nos dogmes & de nos cérémonies le même jugement que nous portons des leurs. Après y avoir réfléchi, je trouvai qu'ils étaient aussi bien fondés à nous traiter d'absurdes à cet égard, que nous le sommes à leur faire le même reproche.

En effet eſt-il plus extravagant d'attendre reſpectueuſement toutes ſortes de biens d'une figure à dix viſages avec cent bras, que d'une gauffre enchaſſée dans un vaſe précieux & rayonnant de pierreries? de ſe tenir dans une riviére pour retirer le Soleil de ſon Eclipſe, que de jetter quelques goutes d'eau en l'air pour empêcher le tonnerre &c?

Il n'y a point d'impertinences dans le Paganiſme le plus outré dont on ne trouve une fidelle copie dans nôtre religion; le parallèle n'eſt pas difficile à faire : donnez, mon R. P. une liſte des extravagances payennes, & je me charge de produire la contre-partie. Nous avons même des choſes incomparablement plus choquantes, & plus dangereuſes, telles que le *Purgatoire*, la *Tranſubſtantiation*, la *Prédeſtination*, la *Confeſſion*, & tant d'autres abſurdités qu'il ſerait trop long de rapporter.

Un moyen très-facile d'étouffer bien des diſputes ſerait de les réduire en *faits*, je veux dire de laiſſer là les raiſonnemens où les deux partis s'égarent & s'opiniâtrent réciproquement, pour les mettre en état de diſputer réellement, ou par ſuppoſitions; on découvrirait par là leurs véritables ſentimens.

Par exemple, je ſoutiens que Jupiter vaut encore mieux que le Dieu des Chrétiens; vous n'en conviendrez pas, ſans doute, & nous diſputerons ſans fin. Mais je vous demanderai, mon R. P., dans lequel de ces deux Royaumes vous aimerez mieux habiter? dans l'un le Roi eſt un yvrogne, un volage, un débauché, qui corrompt autant de femmes & de filles qu'il peut; dans l'autre, le Monarque eſt chaſte & ſobre, mais il fait bruler vif preſque tous ſes ſujets par pur caprice, ſans égard à leur mérite, à leurs vices ou à leurs vertus, comme un potier fait un vaſe honorable d'une partie de ſa terre, & de l'autre en fait un vaſe à déshonneur; ſi vous ne voyez pas la conſéquence, vous vous jetterez, ſans doute, dans les Etats du premier Souverain, & voilà la queſtion décidée; car ce premier eſt Jupiter, & le dernier eſt le Dieu des Chrétiens; avouez donc que le Paganiſme étoit plus ſupportable que le Chriſtianiſme, qui n'en peut avoir triomphé que par ſurpriſe en exagérant ce que celui-là avait de mauvais & en cachant ſes propres horreurs.

Ce n'eſt de tous côtés qu'un amas de contrarietés & de ſuppoſitions qui ſe dé-

truisent les unes les autres. On nous ordonne d'aimer Dieu, & en même tems on nous le peint comme le tyran le plus odieux qu'il soit possible de concevoir; on nous dit que le genre humain est une race d'êtres destinés à des supplices horribles & éternels, dont Dieu n'exemptera qu'un très-petit nombre d'élus, par sa volonté absolue. Comment puis-je aimer un maitre si capricieusement cruel, & dont j'ai mille fois plus à craindre qu'à espérer ? En effet le nombre des élus est-il comparable à celui des réprouvés ? Sans compter qu'il n'y a nulle proportion ni pour la durée ni pour l'intensité, entre les biens qu'on nous promet, & les maux dont on nous menace : une éternité bienheureuse ne peut être mise en parallèle avec une éternité malheureuse; il y a plus de maux réellement tels dans dix dégrés de peines, qu'il n'y a de biens réellement tels dans cent degrés de plaisirs. Vous même vous aimeriez sans doute mieux être anéanti, que de tirer au sort pour le Paradis ou pour l'Enfer, s'il n'y avoit qu'un bon billet contre cent mille mauvais.

On nous dit que le baptême nous régénére & nous donne part au Royaume

de Dieu, qui devient par là nôtre Père; comment accorder cela avec la Prédestination? Le Baptême est inutile aux prédestinés & aux réprouvés, puisque les uns doivent absolument posséder ce Royaume & que les autres en seront absolument exclus.

On veut que Jésus-Christ, Dieu & homme, ne soit qu'une seule & unique personne; à l'instant même qu'on prêche cette Doctrine absurde, on le divise si l'on en a besoin; ce prétendu Dieu avoue son ignorance sur plusieurs points, dans quelques endroits du Nouveau Testament; on répond à cela qu'alors *il parle comme homme*; l'homme & Dieu ne sont donc pas la même personne; le mot de *personne* exprime l'indivisibilité. Pierre est une personne, parce que Pierre ne peut être partagé en deux. Pierre & Jean sont deux personnes, parce qu'on peut les séparer mentalement, & que réellement ils le sont. Pierre peut être ignorant & Jean savant, mais Pierre ne peut pas être ignorant & savant sur le même article. Quand Jesus-Christ a dit qu'il ignorait le jour du jugement qu'il annonçait, il y avoit deux personnes, ou bien il mentait; une même personne ne peut dire

oui & non, sur le même sujet, sous prétexte de différens caractères; l'interrogation qu'on lui fait, est faite à sa personne entiére; un Hermaphrodite parfait interrogé s'il peut rendre une femme féconde, ferait un mensonge en disant que non, & qu'il n'y a qu'un mâle qui le puisse; ou qu'il ne le peut comme femelle: car on l'interroge comme mâle & femelle à la fois, puisque le mâle & la femelle ne sont qu'une même personne; Jésus-Christ homme & Dieu ne faisait aussi qu'une même personne: dans toute union morale il en est de même.

J'ai connu un capitaine de vaisseaux qui était en même tems Sécrétaire du Roi; si quelqu'un lui eût demandé s'il avait jamais fait des voyages sur mer, aurait-il pû répondre que non, moyennant cette belle restriction Jésuitique qu'il n'y avait jamais été comme Sécrétaire du Roi?

On demande une foi aveugle, & l'on prêche qu'il faut se garder des faux Prophêtes, qu'on doit prendre garde de n'être point séduit, &c. Saint Paul dit qu'il y aura des séducteurs; qu'il faut tout sonder, tout examiner, *omnia autem probate, quod bonum est tenete.* A quoi donc

s'en tenir, & où jetter l'ancre dans des sables si mouvans? Autant vaut-il prendre trois dés pour le Papisme, le Calvinisme & le Luthéranisme, &c. Si j'examine, si je sonde, c'est mon propre jugement que je suis; me voilà donc juge, & dès lors plus de foi, à moins que chacun ne dise impudemment, *croyez-moi aveuglément sans défiance & sans examen.*

On nous dit encore qu'*on doit aimer son prochain comme soi-même*; & d'un autre côté on nous répéte sans cesse comme la chose la plus belle & la plus essentielle, qu'*il faut se haïr soi même.* Il faut donc haïr son prochain? Enfin on ne finirait jamais si l'on voulait parcourir le reste de ces absurdités.

Tout cela mérite, sans doute, un examen sévère & impartial: le joug que nous portons est assez pesant pour chercher à nous y soustraire si nous pouvons; c'est le comble de la misére & de la folie d'être la dupe & la victime d'une foule de fanatiques & d'imposteurs de la tyrannie desquels on peut se tirer.

Je comprends que vous m'allez dire qu'*il faut toujours prendre le parti le plus sûr, & que je risque de beaucoup perdre pour gagner peu, puisque quand même je*

ſerais la dupe des Eccléſiaſtiques, il ne s'agit que de quelques années de ſouffrances, au lieu que s'ils ont raiſon je m'expoſe à des peines éternelles. Rien n'eſt plus ſpécieux, ſans doute, & plus capable de faire impreſſion ſur un ignorant que cet argument; malheureuſement il ne prouve rien. En effet il eſt aiſé de ſentir que ce raiſonnement a la même force dans la bouche du Muphti que du Pape, du Rabin que du Talapoin, du Curé que du Prédicant. En conſéquence il faut que le Turc reſte Turc, que le Juif reſte Juif, que l'Idolâtre reſte Idolâtre, que le Proteſtant reſte Proteſtant: les Juifs prétendent que Dieu n'eſt que le Dieu des Enfans d'Abraham ou des Circoncis; les Turcs diſent que Mahomet a ſeul la clef du Paradis; les Proteſtans aſſurent que les Catholiques ſont des Idolâtres; les Payens des Indes ne manquent pas de damner les Juifs, les Turcs & les Chrétiens, qui blaſphêment contre leurs Dieux, dont ils ont l'Hiſtoire & la Généalogie depuis des tems fort antérieurs à toutes ces nouvelles Sectes.

Un Chrétien ne court donc pas plus de riſque en renonçant au Chriſtianiſme, qu'un Juif, un Turc, & un Brami-

ne, en quittant le Judaïſme, le Mahométiſme, & la Religion de Brama. Le danger eſt égal de part & d'autre, ou plutôt il eſt nul pour chacun, juſqu'à ce qu'il ait examiné ſa Religion & qu'il ſe ſoit aſſuré s'il y a effectivement quelque choſe à perdre ou à gagner pour lui à l'admettre ou à la rejetter.

Pour moi je ſçai préſentement à quoi m'en tenir à cet égard, & je ne crains pas d'avouer que je mets au nombre des momens les plus heureux de ma vie, celui où mes yeux ont commencé à s'ouvrir indépendamment du calme & de la liberté d'eſprit dont je jouïs depuis que je ne ſuis plus ſous le joug des préjugés religieux; je ſens que j'ai de Dieu, de la nature & de ſes puiſſances infinies des ſentimens plus élevés, & plus dignes de ces grands objets. Je ſuis plus fidèle à mes devoirs, je les remplis avec plus de plaiſir & d'exactitude depuis que je les ai réduits à leurs véritables bornes, & depuis que j'ai fondé l'obligation morale ſur ſa vraye baſe: en un mot je ſuis tout un autre homme, tout un autre père, tout un autre fils, tout un autre mari, tout un autre maître, tout un autre ſujet; je ſerais de même tout un autre

ſoldat ou tout un autre capitaine. Dans toutes mes actions je conſulte la nature, la raiſon & la conſcience qui m'inſtruiſent de la véritable juſtice, au lieu que je ne conſultais auparavant que la Religion qui m'étourdiſſoit de préceptes frivoles, injuſtes, impraticables & nuiſibles; mes ſcrupules ne tombent plus ſur ces vaines pratiques dont l'obſervation tient lieu à tant de gens de la probité & des vertus ſociales; je ne me permets plus ces petites injuſtices qu'on a ſi ſouvent occaſion de commettre dans le cours de la vie & qui entraînent quelquefois de très-grands malheurs.

Enfin depuis que je ne crains plus de mourir ſans confeſſion, la mort n'a plus rien pour moi d'effrayant, & je la vois s'approcher avec une fermeté vraiment ſtoïque: c'eſt une indifférence éclairée, acquiſe par la réflexion, qui ne me fait apprécier la vie que ce qu'elle vaut, & qui m'en fait attendre tranquillement la fin ſans la déſirer ni la craindre.

Voilà, mon R. P., le terme où je ſuis arrivé à l'aide de l'étude & de la réfléxion: pour examiner ſi je ne me fais pas illuſion voici comment je raiſonne & comment je diviſe la matière.

Faut-il avoir une Religion, ou faut il n'en point avoir ? Vous ne manquerez pas de répondre qu'il en faut avoir une.

Pour avoir une Religion il faut demeurer dans celle où l'on est né, quelle qu'elle soit, ou bien il faut les croire toutes également bonnes, & prendre indifféremment celle qui conviendra le mieux; ou bien il faut les examiner toutes & prendre celle qu'on trouvera bonne; ou bien si on les trouve toutes fausses & mauvaises, il faut s'en faire une soi-même.

Vous n'approuverez, mon R. P., ni la premiére ni la seconde proposition; il faudra donc examiner toutes les religions établies: mais si on les trouve toutes fausses & pernicieuses, il faut alors s'en faire une à soi-même fondée sur la raison ou sur cette lumière que la nature a donnée à tous les hommes pour les conduire; lumière qui est une participation, une émanation de l'intelligence universelle, & qui nous éclaire toujours, en tous lieux & même en dépit de nous & de nos penchans funestes.

CHA-

CHAPITRE II.

Examen général des Religions factices.

L'Examen de chaque Religion en particulier nous est impoſſible, vû que tous les peuples ne nous ſont pas même connus de nom, & que d'ailleurs une vie de cinq cens ans ſans nulle autre occupation ne ſuffirait pas pour cela. Contentons-nous donc de les examiner en général, en nous réſervant quelquefois la liberté d'entrer dans quelques détails, lorſque nous le croirons néceſſaire au but que nous nous propoſons.

Si l'on raſſemble toutes les preuves ſur leſquelles chaque Religion ſe fonde, on verra qu'elles ſont fauſſes & ridicules, & que les moins abſurdes ſont équivoques, illuſoires & également concluantes pour toutes les autres; d'où il ſuit qu'elles ne peuvent rien pour chacune en particulier, & qu'elles devraient être récuſables ou abſolument nulles pour tout homme raiſonnable.

Vous m'objecterez, peut-être, mon

R. P., qu'il ne faut pas être juge dans ſa propre cauſe, & j'avouerai que cette maxime eſt vraye quand on conteſte avec un autre qui eſt intéreſſé comme nous dans le jugement, & qui a le même droit de vouloir être juge; mais elle ceſſe d'être applicable lorſqu'il eſt queſtion d'une Religion quelconque: car non-ſeulement tout homme eſt en droit d'examiner celle dans laquelle il eſt né, & peut ſe conſtituer juge abſolu de la validité des preuves ſur leſquelles on la fonde, mais même il y eſt obligé parce qu'il s'agit uniquement ici de ſon intérêt perſonnel & individuel, & non de celui d'un autre, au jugement & à l'autorité duquel il ſerait par-là même très-dangereux de s'en rapporter à cet égard.

Si vous dites qu'il y a conteſtation d'intérêt entre les Miniſtres de la Religion & le reſte des hommes, vous aurez raiſon; mais comme c'eſt l'intérêt, l'ambition & l'envie de dominer ſur les eſprits, & d'exercer ſur eux à l'ombre de la Religion un empire que la nature n'accorde à aucun homme ſur ſon ſemblable, qui ont fait inventer toutes les Religions, ce ſont de même ces différentes cauſes réunies qui déterminent les

Prêtres & les Souverains à employer les moyens les plus injuſtes, les plus odieux, les plus barbares pour conſacrer à jamais ces ſuperſtitions dans la tête des hommes, & pour conſerver l'autorité dont elles les ont revêtus : ainſi cette *conteſtation d'intérêt* confirme plutôt qu'elle n'anéantit le droit qu'ont tous les hommes d'examiner leur Religion, & de ne juger ce procès qu'au tribunal de leur raiſon.

Mais prenons, ſi vous voulez un juge déſintéreſſé, impartial & ſans préjugés; prenons un ſauvage, un enfant que nous éléverons dans les ſciences exactes, dans la véritable Philoſophie, dans la ſaine Logique; apprenons-lui la Grammaire, la Géométrie, l'Algèbre, ſans lui parler d'aucune Religion, & plaidons devant lui quand il aura trente ans.

Je ſuis ſûr qu'aucun partiſan de ces diverſes Religions ne garderait les conventions par rapport à l'éducation de l'enfant, ſi on la lui confiait, & que ſi l'on en venait à l'épreuve, il n'en eſt point qui n'aſſaſſinât ou n'empoiſonnât le juge pour couvrir ſon impoſture; au reſte comme ce moyen n'eſt ni facile ni praticable, il faut tâcher de découvrir l'erreur & la vérité par une autre méthode.

Pour cet effet je vais, mon R. P., établir plusieurs vérités incontestables qui ne pourront être combattues par aucun homme d'un esprit solide & sincère avec lui-même, parce que ce sont des vérités réelles, éternelles & nécessaires, que tous les hommes voyent également, d'après lesquelles ils agissent tous, & auxquelles on ne peut refuser son consentement quand on les entend proposer, & que l'on en comprend le sens.

Je fonderai sur ces vérités une chaîne de raisonnemens qui renverseront, je pense, tous les phantômes de preuves qu'alléguent les Religions factices, & qui en feront sentir l'inutilité & les inconvéniens; je m'abstiendrai toujours d'entrer dans la discussion des faits : outre que c'est une matiére si fort au-dessus de mes forces, & de celles de la plûpart des hommes, que même les personnes les plus habiles ne peuvent la mettre hors de toute contestation, faute de monumens, on n'est jamais parvenu & l'on ne parviendra jamais à découvrir la vérité par cette voye.

Si j'attaque quelques faits, ce n'est que pour donner plus de jour à mes pensées; c'est une espèce de confirmation ou d'é-

claircissement, & je ne me fonde jamais sur eux. C'est pourquoi si je me trompe dans ces endroits-là, comme cela peut arriver, ou si vous me demandez mes garants, je les abandonne sans craindre que cela diminue en rien la force & la solidité de mes raisonnemens. J'excepte pourtant les faits actuellement existans & dont on peut faire une expérience journaliére; je n'insisterai pas sur les autres, quoique je n'en aye cité aucun que de bonne foi, sur le raport de personnes véridiques, ou bien pour en avoir été moi-même témoin.

Je ne me fonde que sur la raison commune à tout le genre humain. Si la Religion est faite pour tous les hommes, elle est nécessaire à chaque individu; les preuves qui en établissent la vérité doivent donc être à la portée des simples, & ne point exiger pour être senties des connaissances profondes que tous les hommes ne sont pas capables d'acquérir; étant inégalement partagés du côté de l'esprit, tandis qu'ils sont tous à-peu-près également doués de raison. Celle-ci suffit pour porter un jugement sain & droit sur ce que nous voyons ou entendons; au lieu que l'esprit consiste dans l'invention ou

plutôt

plutôt dans l'apperception vive & exacte des rapports des choses. Celui à qui il faut dix ans pour apprendre la Géométrie peut avoir autant de raison que celui qui l'a inventée, mais il n'a pas tant d'esprit ni de génie.

A l'égard des insensés & des furieux, comme il ne peut y avoir aucune espèce de moralité dans leurs actions, la Religion ne leur est pas nécessaire; il n'en est pas de même des sourds, des muets & des aveugles, auxquels on la suppose aussi nécessaire qu'au reste des hommes.

CHAPITRE III.

Prémière vérité.

Chacun est libre en matiére de Religion.

La Religion est une chose personnelle.

POur mettre ce principe dans tout son jour & pour en faire sentir la solidité, voici comment je raisonne : toutes mes actions sont utiles ou nuisibles à la

Société, ou à quelque membre de la Société; à l'exception de la Religion les choses même qui paraissent ne regarder que moi sont dans ce cas; si je me blesse, si je me ruine, si je me tue, c'est une plaie que je fais à la République, elle en souffre de l'altération dans ses forces, & quelquefois même dans sa constitution selon le rang que j'y tiens ou suivant la nature des fonctions dont je suis chargé: je fais par là tort à ma famille, à mes parens. Mais si je me damne, ni la République ni le moindre particulier n'en souffrira point, ainsi que personne n'y gagnera rien si je me sauve; voilà donc la seule chose où chacun est pour soi seul; chaque particulier est donc en droit d'examiner par lui-même le parti qu'il doit prendre sur sa religion, sans se laisser entraîner par les opinions de la multitude.

La volonté générale, c'est-à-dire la loi, a droit d'imposer & de contraindre sur d'autres points, parce que l'intérêt étant commun il n'est pas juste qu'un seul l'emporte sur tous, ou le petit nombre sur le plus grand; tous croyant avoir raison il est juste que le particulier ou le petit nombre cède au plus grand, quand

même on croirait voir clairement que ce grand nombre a tort, parce que ce grand nombre croit aussi le petit dans l'erreur, que les inconvéniens feraient plus grands si le petit nombre se trompait & faisait souffrir le plus grand, & qu'en tout cas il est moins à craindre qu'un particulier souffre pour la faute de plusieurs, que plusieurs soient malheureux pour la faute de quelques particuliers. Mais quant aux récompenses ou aux peines de l'autre vie, mon destin n'intéresse personne, je puis donc me décider par mes lumières seules, quand je suis seul intéressé dans la chose.

Tous les hommes sont nés libres; il n'y a de subordination naturelle que celle des enfans aux pères. Si les hommes étaient aussi sages qu'ils devraient & qu'ils pourraient être, il n'y aurait point d'autre domination : la chose est encore ainsi dans quelques nations sauvages.

Il y a lieu de croire qu'une famille en ayant attaqué une autre, la famille offensée a eu recours à ses voisins & à ses amis; les aggresseurs en ont fait autant, & il a fallu un chef pour commander les différentes familles qui n'avaient point de subordination, chacun étant Souve-

rain ; voilà ce qui a donné naissance à l'établissement des Républiques & des Monarchies.

La conduite intérieure & la Religion n'ont eu aucune part à ces arrangemens ; ainsi le Monarque & le Magistrat sortent de leur sphère, quand ils veulent étendre leur pouvoir aux sentimens qu'on peut avoir sur la Divinité & sur le culte qui lui convient ; il n'est point à présumer qu'une famille ait été s'exposer à la guerre, parce que des voisins avaient d'autres sentimens qu'elle sur la Religion : il n'y a que le *tien* & le *mien* qui dans les commencemens puissent avoir aigri l'esprit, allumé les passions, & porté les hommes à s'entr'égorger.

Il est donc certain qu'en fait de Religion chaque particulier est libre ; que le Prince, le Magistrat & la République n'ont aucun droit de commander sur cet Article ; il est vrai qu'aucun particulier n'a le droit de s'opposer à la Religion publique, il n'a que la voye de représentation comme en toute autre occasion, lorsqu'on propose quelque nouveauté qu'on croit utile au bien de la Société.

Les persécuteurs s'autorisent ordinairement du plus faux principe qu'il soit peut-

être possible d'imaginer. C'est que ceux qui ont la vérité de leur côté sont en droit de contraindre ceux qui sont dans l'erreur. Il faudrait d'abord que cette vérité dont chacun se croit en possession fût évidente, au lieu que toute Religion n'est qu'une opinion dont les preuves sont frivoles, obscures & incomplettes, & qu'il n'y a point de témérité, ou plutôt de folie plus grande que celle de se croire assez sûr de la bonté de sa Religion, pour être en droit de tourmenter ceux qui en ont une autre.

Mais accordons pour un moment aux tyrans que la vérité ne se trouve que dans leur communion : je nie que la vérité soit en droit de contraindre. La justice a droit de se faire obéir par force, la raison en est simple ; la justice est une vérité qui intéresse plusieurs personnes ; mais une vérité qu'un citoyen peut admettre ou rejetter sans qu'il en résulte le moindre avantage ou le plus léger inconvénient pour un autre citoyen, n'a nul droit de contraindre ; c'est une vérité de fait & de démonstration. Il y a des contrées sur la Terre où le soleil paraît continuellement pendant six mois de l'année, & où la nuit est continuelle pen-

dant aussi longtems. Les trois quarts des hommes en doutent ou l'ignorent; quelqu'un est-il en droit de les brûler tout vifs s'ils ne l'avouent? Il est aisé d'appliquer cette comparaison à la vérité de la Religion. Ce que je crois, & ce que je dis, ce que j'écris contre la Religion est indifférent à la République, mais si j'infére de mes principes que je suis en droit de commettre des actions contraires aux loix, à l'équité, au bien-être ou à la vie des particuliers, & si en effet je me rends coupable de ces injustices, alors je suis punissable, non pour ma croyance, mais pour mes actions. C'est ainsi que les Anabaptistes ont été presqu'entiérement détruits, non à cause de leur Religion précisément, mais à cause des désordres qu'elle produisait & à cause de leurs séditions (*a*).

Argument démonstratif.

Le Prince ou le Magistrat ne doivent point se mêler de ce qui est absolument indifférent au bien public; l'affaire du

(*a*) Ils disaient que c'est un crime de porter les armes pour la Patrie, & refusaient de se soumettre aux Magistrats, quant à la police.

salut est absolument indifférente au bien public ; donc le Prince & le Magistrat ne doivent se mêler en rien de l'affaire du salut.

Le salut est absolument l'affaire personnelle de chaque particulier, c'est à chaque particulier à se mêler de ce qui lui est uniquement personnel, donc c'est à chaque particulier à se faire ou à se choisir une Religion, puisque vous dites vous-même que la Religion est le moyen prochain & direct du salut. Il s'ensuit de tout ce que j'ai dit que tout ce qu'une Religion peut avoir qui ne fait tort à personne est hors de la jurisdiction des hommes ; ma pensée ne fait tort à personne ; il n'y a que mes actions qui puissent nuire aux autres.

CHAPITRE IV.

Seconde vérité.

Qu'on doit examiner sa Religion, & en juger par soi-même.

TAYLOR INST. OXFORD

NOn-seulement on peut examiner si l'on a pris le bon parti, mais enco-

re on le doit; toutes les Religions regardent l'erreur à cet égard comme de si grande conséquence qu'on ne saurait examiner trop scrupuleusement si l'on ne s'est pas engagé légérement.

Rien n'est si aisé que de se tromper en matiére de Religion, puisqu'elles se fondent toutes sur les mêmes principes; c'est un pays coupé de cent mille routes, où l'on trouve des millions de guides, de sentimens & d'intérêts differens.

Toutes les Religions se fondent sur des livres, sur des traditions, sur des discours, sur l'autorité de certains hommes distingués par des titres, des honneurs, des biens, & des habits; toutes vantent leur antiquité, toutes s'attribuent une institution divine & miraculeuse, toutes ont des légendes remplies de miracles, des temples pleins d'*ex-voto*, & d'offrandes faites par des gens qui ont reçu du Ciel des faveurs particuliéres, toutes ont le même caractère extérieur, toutes ont beaucoup de Sectateurs & de dévots zélés.

Toutes disent qu'elles sont les seules bonnes, les seules sûres, les seules vrayes, les seules qu'il faille suivre, & qu'il est très-important de ne point s'y tromper; cependant chacun de nous a pris

ſans choix & ſans examen la premiére & la ſeule qu'on lui a préſentée. On profeſſe une Religion comme on porte une eſpèce d'habillement & comme on parle une langue. Je ſuis né à Paris, je ſuis Papiſte, je porte un habit, une perruque, un chapeau à la Françaiſe, & je parle Français : ce n'eſt point parce que le Papiſme eſt la meilleure Religion, mon habit le vêtement le plus commode, le Français la langue la plus belle ou la plus expreſſive. Si j'étais né à Conſtantinople je parlerais Turc, je ſerais Mahométan, j'aurais la tête raſée, & je porterais un turban. Vous penſez de même, mon R. P., & ſelon toute apparence vous vous ſeriez fait Dervis & vous auriez écrit ſçavamment pour prouver la vérité & la divinité de l'Alcoran.

S'il n'y avait qu'une ſeule Religion ſur la Terre dont l'inſtitution fût de tems immémorial, on pourrait reſter en repos & croire que tous les hommes n'ont pu s'accorder dans une fauſſeté; mais de ſiècle en ſiècle il en paraît une nouvelle; on ſe crie réciproquement, *vous vous égarez*, & perſonne ne s'en émeut, on va ſon train, même ſans écouter.

Cependant ou toutes les Religions ſont

indifférentes à Dieu, auquel cas il ferait toujours sensé de prendre la plus raisonnable, la plus simple, la plus utile à la Société, tant pour ne pas s'imposer des devoirs inutiles que pour se soustraire à la domination tyrannique de ces Prêtres imposteurs qui s'arrogent insolemment le titre de *Ministres de Dieu*; ou bien si Dieu n'approuve qu'une seule Religion, & s'il doit rejetter les autres & en punir les Sectateurs, c'est le comble de la folie de s'en rapporter au hazard de la naissance ou de l'éducation, & de rester tranquille sur un objet si important.

Argument démonstratif.

Non-seulement on peut mais on doit examiner si l'on a pris le bon parti dans une affaire qu'on croit de la derniére importance, où il est aisé de se tromper, & où l'on s'est engagé légérement.

On croit l'affaire de la Religion de la dernière importance; il est très-aisé de s'y tromper; on s'y est engagé sans précaution & sans examen, donc on peut & l'on est étroitement obligé d'examiner si l'on a pris le bon parti dans l'affaire de la Religion.

Cela découle même de vos principes ; mon R. P. ; je vois dans le Nouveau Testament qu'il faut sonder, qu'*il faut se garder des faux Prophêtes* ; qu'il faut prendre garde d'être séduit ; il faut donc examiner. Or en quelque matiére que ce soit, & dans quelque circonstance que l'on se trouve, le discernement ne se peut faire que par l'instinct, les sens & le raisonnement.

Il a été démontré ci-dessus qu'il faut faire un choix en fait de Religion, & qu'il faut examiner si l'on a pris le bon parti. D'un autre côté il est évident que nous n'avons point d'instinct pour cela, sans quoi tous les hommes auraient la même Religïon. Nous n'avons point non plus de moyens du côté des sens qui ne jugent que de la configuration, du mouvement & des propriétés de la matière.

Reste la voye du raisonnement. Il faut donc raisonner, il faut donc philosopher, il faut tirer des conséquences des premiers principes, en faire l'application à la Religion, s'arrêter où se trouvera une évidence & pleine & entiére, & rejetter tout ce que la raison consultée sans passion, sans prévention & sans intérêt, déclare faux ou mal fondé.

Tout cet article est si clair qu'il n'a pas besoin d'être prouvé plus au long: je passe donc à un autre.

CHAPITRE V.

Troisiéme vérité.

Il faut être dégagé d'intérêt quand on examine sa Religion ou tel autre fait que ce soit.

TOus les Philosophes qui se sont occupés de moyens de perfectionner l'entendement humain & de donner aux diverses connaissances qui en sont l'objet une base plus solide, ont reconnu unanimement la certitude, l'importance & l'utilité de la proposition qui fait le sujet de ce Chapitre: tous ont vû que la régle la plus essentielle & la plus générale pour la recherche de la vérité, était de se dépouiller de toute prévention & de tout intérêt. En effet il est impossible de porter un jugement équitable & impartial sur un point de droit ou de fait dont on est déjà persuadé, & qu'on a intérêt

de croire ; on tourne naturellement & nécessairement toutes ses vues vers cet objet ; les plus faibles & les plus légers motifs de crédibilité tiennent lieu de démonstrations, les faussetés les plus palpables prennent de la vraisemblance, & ce qui jouit à peine de l'apparence de la réalité passe pour indubitable.

Disons plus : on rejette les meilleures raisons lorsqu'elles sont contraires aux idées & aux principes qu'on a déjà reçus pour vrais ; on ne veut pas seulement les écouter ; si quelquefois on daigne y faire une légère attention, c'est avec une contrainte & une impatience qui empêchent la lumière de percer les ténébres qu'on lui oppose, & moins dans l'intention de s'y rendre, si elles sont bonnes, que dans le dessein de les combattre ; on reste ainsi dans son opinion : & s'il arrive par hazard que la vérité fasse quelques impressions sur un esprit ainsi prévenu, on les voit bientôt s'effacer & faire place à celles que les préjugés de l'éducation y ont gravées profondément, que l'inhabitude de réfléchir a fortifiées, & que le tems a pour ainsi dire endurcies & consolidées.

C'est bien pis encore quand l'intérêt, ce mobile si puissant & si universel, se

joint à la force des préjugés qui nous subjuguent, & achève d'offusquer notre raison. C'est alors que nos opinions & nos jugemens, quelqu'erronnés qu'ils soient, acquiérent une consistance & une fixité que rien ensuite ne peut détruire, à moins que ce même intérêt changeant avec les circonstances dont il dépend nécessairement, ne change aussi les rapports des choses avec nous & avec nos idées, comme cela arrive assez souvent. Tel paysan, par exemple, qui, logé chez son père, trouve la dixme un impôt odieux & une tyrannie abominable, la trouve la chose du monde la plus juste, dès qu'ayant changé sa souguenille contre une soutanne & un rabat, il devient M. le Curé.

Il faudrait donc pour juger sainement d'une question, qu'elle fût toute neuve à notre égard, & que le oui & le non nous fussent absolument indifférens; si Socrate, Lucrèce, Sénèque, & Epicure étaient encore vivans, on pourrait leur proposer l'infaillibilité du Pape, la Messe, la Trinité, l'Incarnation & toutes les autres fables du Christianisme & du Catholicisme, & s'en rapporter à leurs décisions, après leur avoir montré

les titres & les argumens sur lesquels ces belles idées sont fondées. Mais de quel poids peut être la conviction d'un homme élevé dès l'enfance dans une Religion qu'on lui a rendue sacrée & respectable en n'en prononçant jamais le nom qu'avec des Epithètes magnifiques & imposantes? Peut-il manquer alors de la croire incontestable ?

Allez dire aux Juifs que Moyse n'était qu'un rusé politique qui séduisait par des prestiges les esprits grossiers qui avaient la sotise de le croire inspiré ; dites aux Turcs que Mahomet était un ambitieux, un imposteur, & vous verrez comment vous serez reçu.

Qui pourrait donc être un bon juge ? L'homme de la nature dont j'ai parlé plus haut, ou les Philosophes que je viens de nommer. Encore faudrait-il les placer dans une Isle déserte, à l'abri de l'Inquisition, & du glaive que les Prêtres tiennent sans cesse levé sur ceux qui veulent découvrir leur manége, leurs cabales, leurs impostures, & leurs crimes.

Mais comme nous n'avons ni ne pouvons avoir de tels juges, élevons-nous, Mon R. P., au-dessus des préjugés de l'éducation ; écartons de nous tout motif

& toute vue d'intérêt : examinons tout avec cette impartialité, si nécessaire quand on cherche la vérité de bonne-foi ; mettons dans cet examen le même sang-froid que nous mettrions dans la discussion d'une matière qui ne nous regarderait aucunement.

Ne donnons rien à l'autorité de ceux qui proposent la question, renonçons à toute espèce d'opiniâtreté ; formons la résolution de nous rendre aux raisons claires & évidentes, de recevoir les conséquences justement tirées des premiers principes, des vérités métaphysiques, en un mot de ces vérités distinctes qui emportent notre assentiment malgré nous & que tous les hommes voyent également en quelque pays & en quelque tems que ce soit.

L'intérêt & la prévention corrompent notre jugement, c'est une vérité universellement reconnue ; on ne laisse nulle part un homme juge du différend qu'il a avec un autre. Personne ne veut qu'on instruise son fils dans des sentimens qu'il n'a point lui-même ; un Chrétien ne laissera pas élever son fils par un Dervis, ni un Turc le sien par un Jesuite ou un Capucin.

Argu-

Argument démonſtratif.

Il eſt d'autant plus indiſpenſable de ſuivre les régles de la recherche de la vérité, qu'il eſt important d'éviter l'erreur. Il eſt plus important d'éviter l'erreur en fait de Religion qu'en toute autre choſe; donc il eſt plus indiſpenſable de ſuivre les régles de la recherche de la vérité en fait de Religion qu'en toute autre choſe; donc il faut éxaminer la Religion par les régles d'une ſaine logique, par le bon ſens, par le raiſonnement, & avec toutes les précautions que la ſageſſe & la prudence inſpirent, & que l'expérience confirme.

Je ne vois rien à repliquer, ſinon, qu'il eſt bien triſte de convenir que l'examen eſt néceſſaire, lorſque l'on ſent qu'il va découvrir la fauſſeté & la fourberie d'une choſe qui donne tant de richeſſes, de diſtinctions & de pouvoir à ceux qui la ſoutiennent.

C'eſt une ruſe bien digne des fourbes qui l'ont inventée, que de crier ſans ceſſe; *il faut ſe ſoumettre à Dieu; ce n'eſt point à l'eſprit humain à ſonder les volontés de l'Eternel, à borner ſa puiſſance, encore*

moins à pénétrer dans les décrets de sa sagesse; il faut obéir aveuglément, &c.

Ce n'est point là la question; on ne doute point de tout cela; le doute ne tombe point sur l'obéissance, il tombe sur le commandement; il ne s'agit pas de savoir si je dois obéir à Dieu, mais s'il a ordonné telle & telle chose, si tel livre est son ouvrage, s'il contient ses volontés, & s'il a établi quelques hommes pour expliquer ou interpréter ce livre; enfin quand on aurait découvert que Dieu a fait un pareil établissement, quoique contraire aux idées que l'on doit se former de sa puissance, de sa sagesse & de sa justice, il resterait encore à démêler ses véritables Ministres parmi le grand nombre de ceux qui s'attribuent ce titre, qu'ils se contestent les uns aux autres.

Or pour peu qu'on y réfléchisse, on trouvera des raisons aussi invincibles qu'évidentes pour croire que Dieu ne se sert point de Ministres; que ceux qui s'arrogent ce titre fastueux n'ont aucunes preuves certaines qu'ils soient envoyés de Dieu; que ce sont des hommes comme les autres & les mêmes qu'ils étaient avant cette prétendue mission, si ce n'est, peut-être, qu'ils sont souvent plus méchans, plus hy-

pocrites, plus vindicatifs & plus intolérans que les autres hommes. En un mot on découvrira sans peine que Dieu n'a pu prescrire des loix & des préceptes ridicules, nuisibles, destructifs de toute morale & de toute Société, & qui seraient indignes mêmes d'un homme du bon sens le plus simple & de la probité la plus commune.

Que les suppôts des Religions factices prouvent donc avec la même évidence qu'ils sont chargés des ordres de Dieu, & l'on s'y soumettra, quelqu'extraordinaires qu'ils paraissent, l'incrédulité ne tombe point sur l'étendue du pouvoir de Dieu, ni sur la justice de ses volontés, elle tombe sur les prétentions de ces hommes qui nous parlent de sa part, & l'on nie que les livres sacrés qu'ils nous montrent soient les loix de la Divinité.



CHAPITRE VI.

Quatrième vérité.

Que la raiſon humaine eſt capable de découvrir la vérité, & que tout homme eſt obligé d'en faire uſage particuliérement en matière de religion.

IL y a des régles & des moyens, je ne penſe pas que cela puiſſe être conteſté : je trouve la peſanteur d'une bombe & ſon volume par le moyen d'un ſeul éclat que j'ai entre les mains; je trouve le centre d'un cercle ſans qu'il y ſoit marqué; je meſure une montagne inacceſſible, & cela par des régles certaines.

Pour les *moyens*; boire & manger, ſont des *moyens* efficaces de ſoutenir & d'entretenir la vie; renverſer un vaſe plein d'eau, eſt un *moyen* efficace pour le vuider; ſouffler le feu, eſt un *moyen* efficace pour l'allumer davantage &c.

Or les *régles* & les *moyens* ne ſont pas pour parvenir au néant, mais à l'être & aux modifications de l'être, & comme l'être & la vérité ne ſont pas diſtincts, il

y a

telligence: il eſt de l'eſſence de l'homme, c'eſt-à-dire de l'être intelligent & raiſonnable, de connaître & de juger, comme il eſt de l'eſſence d'un cercle que tous ſes diamètres ſoient égaux, ainſi que tous les rayons tirés de ſon centre à ſa circonférence.

C'eſt donc une abſurdité & même un blaſphême de dire que Dieu a créé des êtres modifiés de façon qu'ils voyent clairement les choſes autrement qu'elles ne ſont effectivement; j'entends quant aux eſſences métaphyſiques, & non quant aux figures & aux autres modes des êtres matériels, que les ſens n'atteignent qu'imparfaitement: cette imperfection eſt néceſſaire & inhérente à leur nature, & ne porte aucun préjudice aux beſoins corporels.

C'eſt encor une plus grande abſurdité & un plus grand blaſphême de dire que Dieu a créé des êtres intelligens pour leur ordonner de croire le contraire de ce qu'ils voyent diſtinctement, ſur-tout s'il n'attache point à ce ridicule commandement une marque qui prouve clairement qu'il vient de lui.

La moindre choſe que l'on puiſſe demander c'eſt de voir aſſez clairement que

c'eſt la volonté de Dieu, pour contrebalancer l'idée claire que nous avons qu'un être parfait ne peut avoir donné de pareils ordres. On peut bien exiger un certain degré de croyance, mais eſt-il rien de plus étrange que de la demander contre les principes qu'on a établis ſoi-même?

Un Aſtronome exigera d'un payſan qu'il croye le Soleil plus grand que la Terre; mais lorſqu'il lui aura enſeigné les démonſtrations ſur leſquelles cette connaiſſance eſt indubitablement appuyée, il ſerait méchant & inſenſé de lui faire ordonner par un inconnu, à qui il ne donnerait aucune preuve certaine de ſa miſſion, de croire que le ſoleil n'eſt pas plus grand qu'une aſſiette, & de le maltraiter enſuite s'il ſe refuſait à cette croyance parce qu'il s'en tiendrait aux démonſtrations antérieures de l'Aſtronome.

Etouffer la raiſon humaine, la faire paſſer pour aveugle & pour incapable de diſcerner la vérité de l'illuſion, c'eſt avancer deux extravagances également dangereuſes par leurs conſéquences: 1°. c'eſt ſe ſervir de la raiſon pour prouver qu'il n'y a point de raiſon, c'eſt par conſéquent ſe jetter dans un cercle ridicule;

car si l'on prouve par des raisonnemens que la raison est fautive, ces raisonnemens peuvent être faux, & par conséquent ils ne prouvent rien; s'ils sont concluans, ils font preuve: la raison peut donc établir la certitude & découvrir la vérité.

2°. C'est faire de Dieu un être impuissant ou méchant, puisque c'est soutenir indirectement qu'il n'a pu nous donner un guide plus sûr ou qu'il ne l'a point voulu. Deux propositions également impies & injurieuses à la Divinité.

Outre cela on tombe dans le Pyrrhonisme le plus outré & dans la nécessité de soutenir qu'un homme yvre, fou ou actuellement épileptique, est aussi propre à recevoir la Religion qu'un homme sage & dans son bon sens; pesez bien cette conséquence, mon R. P., on ne la peut point éluder.

On prétend se tirer d'affaire en disant que les mystères ne sont pas *contre la raison*, mais qu'ils sont *au-dessus de la raison*: moyennant cette vaine & futile distinction l'on éblouit le vulgaire ignorant, & l'on croit fermer la bouche à tout le monde; mais il est aisé de faire sentir le peu de solidité de cette prétendue solution.

Ce qui eſt au-deſſus de la raiſon, c'eſt ce que l'on ne comprend point, mais dont on ne voit pas l'impoſſibilité ; je ne comprens pas comment ſe fait la circulation du ſang dans les animaux, ni celle de la ſève dans les plantes, mais je n'y vois point d'impoſſibilité : cela eſt, ſi vous voulez, au-deſſus de ma raiſon, mais cela n'eſt pas contre ma raiſon ; cela la ſurpaſſe ſans la choquer.

Dites à votre Fermier que par l'Algébre on détermine tous les coups qui peuvent venir au piquet, & la façon de les jouer ; il ſera très-ſurpris, mais il ne vous dira point que cela n'eſt pas poſſible ; il n'ira pas chercher des moyens pour vous le prouver, comme ſi vous lui diſiez que vous pouvez faire enſorte qu'il ait quatorze de Rois, & ſon adverſaire une tierce majeure.

La Trinité & la Tranſubſtantiation ſont d'une pareille impoſſibilité ; ces deux dogmes, ou plutôt ces deux extrémités de la démence humaine, repugnent également à la raiſon & confondent les notions les plus claires qui ſoient dans notre eſprit.

Je finis, mon R. P., en vous défiant vous, ainſi que tous les Théologiens, de

tourner les chofes de façon à recufer abfolument la raifon ; après bien des rufes, bien des détours & des fubtilités, il faudra que chaque Religion vienne plaider fa caufe au tribunal de la raifon.

Argument démonftratif.

Tout ce que fait un être infiniment puiffant & infiniment fage eft parfait par rapport à fa fin.

L'être infiniment fage & infiniment puiffant nous a donné la raifon pour diftinguer la vérité de l'erreur.

Donc la raifon eft capable de nous faire diftinguer la vérité de l'erreur.

Si l'on me nie la mineure, je dirai qu'on n'eft pas fincère avec foi-même, ou qu'on a l'efprit aliéné, & je nierai à mon tour que Dieu nous ait donné des yeux pour voir, la voix pour parler, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, &c.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Sixième vérité.

Dieu nous a instruits clairement de ses volontés ; il ne peut punir que des crimes libres ; il n'a point d'interprêtes ou de Ministres ; aucun livre n'est son Ouvrage.

On doit en toutes rencontres préférer l'évident à l'incertain, ce qui est clair à ce qui est obscur ; cela est incontestable.

On ne doit pas éteindre les lumières de sa raison pour croire des choses absurdes & pernicieuses, à moins que ceux qui les proposent ne les prouvent clairement, ou ne montrent, avec cette même clarté, l'ordre & la mission qu'ils ont reçus de l'être à qui je dois obéir.

Est-il aussi clair, aussi évident, aussi sûr, aussi certain que tel livre est l'ouvrage de Dieu, qu'il est clair & évident que la raison est un présent de sa toute-puissance ?

Est-il aussi sûr & aussi certain qu'un tel homme est le Ministre de Dieu, qui l'a chargé de me commander de sa part des choses auxquelles ma raison s'oppose, qu'il est certain que la raison est la lumière que Dieu m'a donnée pour examiner toutes choses & pour en juger? Or cette raison me répéte sans cesse que ces prétendus Ministres sont ou des insensés ou des menteurs.

Vous allégueriez en vain que ces livres & ces prétendus Ministres du Ciel ne prêchent rien contre la raison, mais seulement des choses au dessus de la raison.

1°. Cette distinction a été déjà détruite précédemment.

2°. Cela ne fait rien à l'affaire; il nous faut toujours de l'autorité pour les croire, quand même ce qu'ils prêchent ne blesserait pas la raison.

3°. Je soutiens que tout dogme particulier à quelque Religion que ce soit est directement opposé à la raison, & qu'on ne peut y donner son assentiment qu'en renonçant à ce guide, si utile & si nécessaire dans la conduite de la vie: chacun l'avoue de la Religion de son voisin.

Disons-nous que les mystères des anciens Payens, des Indiens, des Améri-

quains &c. sont des choses *au-dessus de la raison?* Les Payens regarderaient-ils la Transsubstantiation, la Grace, la Trinité, &c. comme des choses *au dessus de la raison?* Toutes les différentes Sectes ne traitent-elles pas leurs opinions réciproques de choses contraires au bon sens & à la raison?

Il s'ensuit de là que tout homme sans prévention regarde tous ces mystères comme autant d'impostures plus ou moins grossiéres & dangereuses.

Il est donc évident qu'il faut écouter notre raison préférablement à qui que ce soit; or en consultant notre raison, notre conscience & les idées que nous avons de l'Etre suprême, nous voyons que tous les autres êtres raisonnables ont les mêmes idées, qui nous venant naturellement, ne peuvent nous venir que de Dieu.

Nous voyons que Dieu doit être juste de la justice que nous connaissons, de la justice qui traite chacun suivant ses mérites, de la justice qui fait des loix praticables pour ceux qui y sont soumis, de la justice qui fait connaître ses loix: nierez-vous plutôt, mon R. P., ces sentimens de ma raison, & prétendrez-vous qu'ils sont moins incontestables que les

y a des *moyens* & des *régles* pour parvenir à la vérité.

L'affaire de la Religion eſt une véritable queſtion ; tout le monde entend par queſtion la demande que l'on fait ſur l'exiſtence & la qualité d'une choſe. Y a-t-il une ville de Paris ? Paris eſt-il plus grand que Londres ? &c. de même y-a-t-il une religion excluſive & particulière inſtituée par la Divinité ? La religion Chrétienne, la Mahométanne, celle des Bramines, des Siamois, des Chinois, des Bréſiliens &c. ſont-elles fondées ſur des ordres particuliers de Dieu ? Voilà la queſtion, voilà ſur quoi il faut que tous les hommes prononcent, voilà ce qu'ils doivent examiner ſans intérêt, ſans prévention, pour ſe rendre ſans opiniâtreté à la vérité claire & diſtincte, & pour réſiſter ſans foibleſſe aux impoſtures & aux ſophiſmes.

CHA-

CHAPITRE VII.

Cinquième vérité.

C'est faire injure à Dieu & donner atteinte à l'idée de l'Etre infiniment parfait, que de calomnier la raison & de la représenter comme un guide incertain & trompeur.

TOut ce que veut un être infiniment sage & puissant doit s'exécuter parfaitement. Pourquoi les hommes manquent-ils si souvent leur but ? C'est qu'ils n'ont pas assez de sagesse pour voir tout ce qu'il faut pour y parvenir, ni assez de puissance pour l'atteindre, quand même ils le connaîtraient.

On ne peut pas dire qu'un être veut une chose, qu'il fait tout ce qu'il faut pour qu'elle se fasse, qu'il est tout-puissant, tandis que cette chose ne s'exécute point.

Les hommes sont l'ouvrage de Dieu, la raison est de leur essence, c'est la lumière qu'il leur a donnée pour se conduire, elle est une émanation de sa suprême intelligence :

gens & des livres qui disent tout le contraire.

Entre deux propositions dangereuses, entre deux partis opposés qui ne sont pas indifférens à choisir, il ne faut pas moins qu'une démonstration pour déterminer un homme sage.

Faire Dieu de trois substances distinctes, s'il n'est pas vrai qu'il en soit composé; adorer, je ne veux pas dire un fanatique obscur, mais seulement un homme crucifié s'il n'est pas vrai qu'il soit Dieu, rendre le culte de latrie à un morceau de pâte s'il n'est pas vrai qu'il soit transsubstantié &c. tout cela est aussi ridicule, &, selon les principes de votre religion même, qui fait un crime de l'erreur, cela est tout aussi dangereux que de ne le pas faire & de ne pas croire ces choses si elles sont véritables. Si l'on dit que nous ne sommes pas plus portés par notre raison à croire l'un que l'autre, il est certain qu'il faudra au moins demeurer indécis jusqu'à la démonstration, puisque l'un & l'autre parti est également dangereux, & puisqu'on court risque ou d'idolâtrer, ou de ne pas croire la vérité, & de ne pas rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû.

Argument démonstratif.

Il faut préférer l'évidence à l'incertitude, la clarté à l'obscurité.

Il est évident & clair que Dieu est juste de la justice la plus pure, que tel livre est humain, que tel homme qui me prêche n'est qu'un homme. Il est très faux que Dieu, s'il est juste, soit juste d'une autre justice que celle que nous connaissons, que tel livre soit son ouvrage, que tel homme ait reçu ses ordres particuliers, au contraire cela paraît évidemment faux aux personnes sans prévention.

Donc il faut croire que Dieu est juste de la justice que nous connaissons; que s'il veut punir il ne peut punir que les mauvaises actions libres, (supposé qu'il y en ait de telles, ce que je suis bien éloigné de croire) & que les actions contraires à ses volontés dont il a clairement instruit. Donc il faut agir dans le principe qu'aucun livre n'est l'ouvrage de Dieu, qu'aucun homme n'est son Ministre ni son interprête, & que tous ceux qui prennent ce titre sont des imposteurs ou des fanatiques insensés.

CHAPITRE IX.

Septiéme vérité.

Qu'on est obligé d'abandonner sa Religion quand on la trouve mauvaise.

ON n'a pas plus de droit de retenir une chose qu'on n'en a eu de la prendre.

Je ne crois pas que nos plus sévères Casuistes se fissent un scrupule de sortir des prisons d'Alger : cependant les Religions factices commettent une bien plus grande injustice que les Corsaires, puisqu'elles commencent par surprendre les hommes en les préoccupant dès l'enfance, en les subjuguant par l'autorité, en abusant de leur foiblesse ; les Corsaires combattent contre des hommes faits, ils courent les mêmes risques de l'esclavage & de la vie, que celui qu'ils font courir aux autres ; enfin ceux qui vont à la mer s'exposent à ce danger dont ils ont pleine connaissance & la liberté de se garantir.

Où est l'apparence du droit de s'em-

parer de l'esprit d'un enfant pour le séduire & lui faire croire tout ce que l'on veut? Si l'on procédait de bonne foi, on attendrait qu'il eût vingt ou vingt-cinq ans; & pour lors sans user d'autorité on lui proposerait les principales Religions du monde, les preuves sur lesquelles elles s'appuient, & ce qu'on peut objecter de raisonnable contre ces preuves: après cela s'il venait à abandonner celle dont il aurait fait choix, on aurait raison de l'appeller *Apostat*, on ne pourrait pas cependant le blâmer absolument; changer n'est pas un crime en soi, ce peut même être une vertu, mais changer sans de bonnes raisons c'est une inconstance blâmable.

Le mineur se fait relever par les loix civiles dès qu'il y a eu de la surprise de la part de ceux avec qui il a contracté, quoiqu'il n'ait point été forcé & ne dépendit point de ceux qui ont abusé de sa foiblesse, & quoiqu'il fût même en état & en pouvoir d'examiner la chose. A plus forte raison il doit m'être permis de rompre les engagemens que j'ai pris en me soumettant à une Religion soit librement soit par contrainte, lorsque cette Religion plus mûrement examinée

me paraît fausse, absurde & dangereuse.

A vingt-cinq ans on ne relève plus un jeune homme de ce qu'il peut faire, parce qu'il est juste qu'il tienne ses engagemens avec ceux qui ont intérêt qu'il les accomplisse, & qu'il doit avoir à cet âge assez de raison pour n'être pas surpris. Mais dans les occasions où un homme seul est intéressé; on ne l'oblige point à effectuer ses promesses, qui ne sont alors que de simples desseins & des résolutions conditionnelles; personne ne se plaindra de moi quand j'aurai dit que je veux passer ma vie à Paris, si après cela je vais demeurer en Languedoc dont je trouve l'air plus sain.

Je puis de même quitter ma Religion si je la trouve mauvaise; 1°. parce qu'on m'y a engagé par surprise, & que lorsque j'ai suivi à cet égard l'impulsion que mes parens m'ont donnée, j'étais hors d'état de juger & de refuser de me soumettre, n'ayant ni discernement ni liberté; 2°. parce que c'est une affaire qui ne regarde que moi seul, & à laquelle personne n'a d'intérêt; ainsi je ne puis être ni blâmé ni justement puni pour ce changement.

Quant à ceux qui ont déjà changé de

Religion, ils ont le même droit d'abandonner la ſeconde qu'ils ont priſe, que la première qu'ils ont quittée; on eſt toujours bien fondé à examiner les raiſons auxquelles on s'eſt rendu, & à revenir ſur ſes pas quand on les trouve mauvaiſes.

Argument démonſtratif.

On n'a pas plus de droit de retenir qu'on n'en a eu de prendre une choſe.

La Religion nous a pris ſans aucun droit;

Donc elle n'a pas droit de nous retenir.

La force & la ſurpriſe ne donnent point de droit.

La Religion nous a pris par force & par ſurpriſe;

Donc elle nous a pris ſans droit; donc nous pouvons l'abandonner.

Quand ce n'eſt ni par force ni par ſurpriſe qu'on a embraſſé une Religion quelconque, on a cédé à des raiſons qui ſont toujours ſujettes à réviſion, comme nous l'avons prouvé.

Quiconque s'apperçoit que dans une affaire de conſéquence il a pris un mauvais parti, change ſon erreur en crime

ou en folie s'il se fait un point d'honneur de la persévérance; donc il est en droit de quitter son erreur quand il l'a reconnue, & c'est même un devoir.

Dilême sans réplique.

Il faut examiner & juger la Religion dans laquelle on se trouve engagé soit par choix soit par le hazard de la naissance; ou bien il ne faut ni l'examiner ni en juger.

S'il ne faut ni l'examiner ni en juger, chacun restera dans la sienne; le Juif restera Juif; & il en sera de même du Payen, du Mahométan, du Chrétien, du Papiste, du Protestant, soit qu'il soit né dans sa Religion ou s'y soit engagé par la suite.

Aucune Religion n'adoptera cette conséquence nécessaire qu'en sa propre faveur, ce qui est le comble de l'injustice & de la déraison.

S'il faut examiner, voici après de mûres réflexions le jugement que je porte de la Religion Chrétienne. Je la trouve absurde, extravagante, injurieuse à Dieu, pernicieuse aux hommes, facilitant & même autorisant les rapines, les

séductions, l'ambition, l'intérêt de ses Ministres & la révélation des secrets des familles; je la vois comme une source intarissable de meurtres, de crimes & d'atrocités commises sous son nom; elle me semble un flambeau de discorde, de haine, de vengeance, & un masque dont se couvre l'Hypocrite pour tromper plus adroitement ceux dont la crédulité lui est utile: enfin j'y vois le bouclier de la tyrannie contre les peuples qu'elle opprime, & la verge des bons Princes quand ils ne sont point superstitieux. Avec cette idée de votre Religion, outre le droit de l'abandonner, je suis dans l'obligation la plus étroite d'y renoncer & de l'avoir en horreur, de plaindre ou de mépriser ceux qui la prêchent, & de vouer à l'exécration publique ceux qui la soutiennent par leurs violences & leurs persécutions.

CHA-

CHAPITRE X.

Huitiéme vérité.

Aucune Religion ne peut établir ses faits avec certitude, pas même avec vraisemblance.

DES faits ne peuvent s'établir que par des piéces recevables, par des témoignages autentiques & décisifs; aucune Religion factice n'a de piéces ni de témoignages revêtus de la forme que la raison, l'expérience & les coutumes de toutes les nations exigent.

On peut regarder l'affaire de la Religion comme un procès où chaque Religion est le *demandeur*, & toutes les autres ensemble le *défendeur*. Le Christianisme soutient qu'il a la vérité de son côté; le Paganisme, le Judaïsme, le Mahométisme le nient; le Mahométisme prétend qu'il est la bonne Religion, le Paganisme le Judaïsme, le Christianisme le nient: il en est de même des autres. Ou bien on peut regarder toutes

ces Religions factices comme les demandeurs contre le bon sens; & la raison, le bon droit, & la liberté de tous les hommes, comme les défendeurs; cela est incontestable. Dans tout procès quelconque le jugement dépend des piéces, qui sont des écrits communs entre les parties, comme des contracts, des ordonnances des supérieurs, des jugemens rendus, des arrêts &c. Dans l'affaire dont il s'agit où sont les piéces? Chaque Religion a tout au plus une seule piéce; où a-t-on vû juger un procès sur le seul mémoire d'une des parties? Qu'est-ce que l'Evangile, l'Alcoran, le Pentateuque, sinon une allégation contre laquelle une simple négation suffit?

Argument démonstratif.

Des faits ne peuvent s'établir que par des piéces recevables & des témoignages décisifs;

Aucune Religion n'a des piéces recevables, ni des témoignages autentiques;

Donc aucune Religion ne peut établir ses faits; j'entends par des piéces recevables, des écrits communs entre des parties, ou des Ordonnances des supérieurs.

Des témoignages inconteſtables ſont ceux des perſonnes éclairées & abſolument déſintéreſſées, qui ont ſuivi & examiné avec les connaiſſances & l'attention requiſes les faits en queſtion.

Aucune Religion n'a de piéces ou de témoignages pareils; donc aucune Religion n'a de piéces recevables ni de témoignages inconteſtables.

Quand on dirait que les Hiſtoires ordinaires paſſent pour des preuves dans pluſieurs circonſtances importantes, cela n'avancerait de rien.

1°. Ces Hiſtoires ont été faites ſans aucun rapport à la conteſtation que l'on veut régler, par conſéquent elles ſont déſintéreſſées en cela; ſi elles étaient de même datte que le commencement de l'affaire en queſtion, on n'y aurait pas plus d'égards que ſi l'une des parties l'avait faite, à moins qu'elles ne fuſſent appuyées de pièces telles que nous les demandons.

2°. Une Hiſtoire toute ſimple ne produit jamais une conviction abſolue; elle fournit ſeulement une preuve plus ou moins plauſible ſuivant les circonſtances; riſquera-t-on ſon ſalut éternel ſur des vraiſemblances & des probabilités?

3°. Il y a bien de la différence entre les Hiſtoires ordinaires qui n'ont point

été conteſtées, au moins pour les faits généraux & de notoriété publique, & qui par là ſont en quelque façon reconnues pour vrayes en cela, ou bien celles des Religions conteſtées & accuſées de faux dès qu'elles ont parû.

4°. Enfin je ne nie pas qu'il n'y ait pluſieurs circonſtances dans leſquelles ces Hiſtoires inſtruiſent par leur propre autorité; mais je ſçai bien auſſi que cette inſtruction eſt plus ſouvent incertaine & illuſoire: que la plupart des faits qu'elles contiennent ſont conteſtés; que ceux mêmes qui ſont reçus le plus unanimement ne ſont pas ſûrs, & qu'on en peut douter ſans être accuſé de ſe refuſer à l'évidence; aucune de leurs narrations n'emporte un conſentement abſolu comme font nos ſciences exactes; d'ailleurs on n'y ajoute foi qu'autant que ces faits ſont renfermés dans les bornes de la poſſibilité naturelle: dès qu'ils ne ſe trouvent pas conformes au cours ordinaire des choſes humaines, on les appelle des *Fables* ou des *Romans*, & on les rejette ſans autre examen. Mais de quoi ſont remplis les livres des Religions factices? De faits merveilleux qui ſurpaſſent les forces de la nature, qui ſont contraires à ſes loix invariables,

& qui répugnent autant à la sagesse & à la justice de Dieu qu'à la raison & à la vérité : ce sont par conséquent des Romans & des fables.

Outre cela l'Histoire nous dit qu'un homme a fait une telle action, qu'il a dit une telle chose, qu'il a prononcé un tel jugement ; mais c'est la raison qui décide du droit ; & si l'historien prononce sur le mérite ou le démérite de ces actions, la foi que je puis lui accorder sur les faits ne s'étend point aux jugemens qu'il en porte.

Mais les livres des Religions factices prétendent que c'est Dieu lui-même qui les a dictés ; ainsi en acceptant le *fait*, on accepte le *droit*, puisque Dieu ne peut mentir. D'un autre côté nous avons prouvé que ces livres ne peuvent être regardés par les gens sensés que comme des fables ridicules, absurdes & souvent d'une atrocité révoltante ; ainsi on ne doit point admettre les faits qu'ils rapportent ; Dieu ne dicte point de livres, il parlerait immédiatement aux cœurs des hommes, s'il avait des ordres à leur donner, & des préceptes nécessaires à leur prescrire ; les hommes ne font des livres que faute de pouvoir se communiquer autrement leurs pensées & leurs intentions.

CHAPITRE XI.

Neuvième vérité.

Il faudrait à chaque Religion une ſuite continuelle & actuelle de miracles inconteſtables.

LES preuves doivent être proportionnées à la difficulté & à l'importance des choſes qui ſont en queſtion.

Pour une choſe aiſée à croire & de peu de conſéquence la moindre vraiſemblance ſuffit ; on ſe contente alors du plus léger témoignage ; mais pour une choſe obſcure, difficile à croire, compliquée, & dont la déciſion influe néceſſairement ſur le bonheur d'une infinité d'êtres, il faut de grandes preuves, de fortes probabilités & des témoignages dont la véracité ne puiſſe être conteſtée, pour m'engager à la croire & à régler ma conduite en conſéquence.

Examinez la différence de la procédure criminelle à la procédure civile ; quoique dans la dernière il s'agiſſe du bien, de l'ordre & du maintien des familles, il s'agit dans l'autre de la vie & de l'honneur

des citoyens, c'eſt pourquoi les juges y ſont à jeûn, & ſi les voix ſont égales la cauſe eſt renvoyée &c.

Qu'un jeune homme vous diſe qu'il a vingt-ſix ans, vous le croyez, pour peu qu'il ait l'air plus formé que les enfans; mais s'il vous demande enſuite cent piſtoles ſur ſon billet, vous commencez à examiner ſi en effet il eſt majeur; & s'il vous propoſait de vous vendre une terre cent mille écus argent comptant, vous voudriez voir ſon extrait baptiſtaire; voilà pour la conſéquence, voyons pour la difficulté.

Si ayant l'honneur de vous voir, mon R. P., je me plaignais d'avoir trouvé un grand embarras ſur le pont Notre-Dame, vous me croiriez aiſément; ſi je diſais qu'il y a eu vingt perſonnes de bleſſées, vous pourriez me croire malgré votre étonnement; ſi j'ajoutais que de ces vingt perſonnes cinq ont eu l'œil droit crevé, cinq l'œil gauche, cinq le bras caſſé, & cinq la jambe, vous commenceriez alors à ne me point croire du tout; mais que ſerait-ce donc ſi j'ajoutais encore que j'ai ſoufflé ſur tous ces gens là & qu'ils ont été guéris? Que ſerait-ce ſi je vous diſais que j'ai pris un caroſſe d'une main &

que je l'ai enlevé pour laisser passer les autres, & si je concluais de là que vous me devez du respect, de la considération, une obéissance aveugle, à moi & à tous ceux qui porteront un tel habit? acquiesceriez-vous à mes loix? vous rendriez vous à mon témoignage, sous le faux & vain prétexte que vous m'avez bien cru lorsque je vous ai parlé de l'embarras que j'avais rencontré? Certainement vous me traiteriez de fou, & si votre patience allait jusqu'à me répondre, vous me diriez que vous avez cru ce qui était croyable, & non ce qui est une fable; que vous avez cru ce que vous n'aviez aucun intérêt de soupçonner de faux, & non ce qu'il vous serait onéreux de croire sans fondement & sans profit pour vous.

Ceci n'est point une comparaison, c'est absolument la même chose que le fait des religions, il n'y a que les termes à changer; le Curé, le Bonze, l'Iman, le Prédicant, le Rabin & le Talapoin débitent des fables dépourvues de toute apparence de possibilité, & concluent de là qu'il faut les respecter, leur obéir, les bien payer, les exempter de toutes les charges publiques, ne les supposer capables d'aucuns mensonges ou crimes, & s'ils

en font manifestement convaincus, qu'il ne faut point les punir de peur de scandale, & qu'on doit les couvrir du *manteau de la charité*.

Pour des faits surnaturels il faut des preuves surnaturelles. Mon Curé me dit qu'un verre d'eau versé sur la tête, & une croix faite en l'air en prononçant des paroles, effacent les péchés que nous avons commis dès avant que de naître ; pour preuve de tout cela, avec un pareil topique qu'il guérisse un épileptique. Il m'assûre que ses Messes, le son de ses cloches, ses processions &c. procurent la santé, conjurent les orages, chassent les insectes, &c. Pour me prouver cela, qu'avec ces remèdes si efficaces il releve un pan de mon mur qui est tombé, qu'il me délivre des punaises, en un mot qu'il prouve ou se taise.

Pour prouver sa puissance & son autorité sur des choses dont on ne peut faire l'expérience, il faut établir un cas semblable à l'égard de celles que l'on peut expérimenter, sans quoi l'on ne doit pas attendre de croyance. Le Géomètre me dit qu'il mesure exactement la distance qui se trouve entre deux points inaccessibles ; si j'en doute, il en fait l'expérien-

ce entre deux points accessibles ; je vérifie son opération, je vois qu'elle est juste, & je crois qu'il peut faire ce dont j'avais douté d'abord.

Vous dites que vos Messes tirent les ames du purgatoire ; eh bien ! tirez avec une Messe un homme de la Bastille.

Les Empyriques, les Charlatans, les Opérateurs qui font pour la santé du corps ce que les Apôtres & les Missionnaires font pour le salut de l'ame, font des épreuves ; ils n'exigent pas qu'on les croye sur leur parole, ils se brûlent, se percent, s'empoisonnent & se guérissent de tous ces maux ; ils voyent que l'intérêt qu'ils ont à persuader étant connu, il faut de nécessité une preuve qui persuade à ceux qui les écoutent, qu'ils disent la vérité.

J'ai lu quelque part ce beau raisonnement : vous croyez bien les commentaires de César, pourquoi ne croiriez-vous pas l'Evangile ? Je dois donc croire aussi l'Alcoran ? La conséquence est égale.

Je crois les commentaires de César parce qu'en général ils ne disent rien dont on ne sente la possibilité ; si César disait qu'il a passé la mer à pied sec, que les eaux se sont séparées & accumulées des deux côtés pour le laisser passer,

&

& tant d'autres menſonges auſſi abſurdes qu'on trouve dans l'Ancien & le Nouveau Teſtament, nous ne le croitions pas; & bien moins encore ſi les fauteurs de ce Roman en tiraient des conſéquences utiles pour eux-mêmes, & onéreuſes pour nous. D'ailleurs mille monumens épars appuient le livre de Céſar, cependant quand nous diſons que nous croyons les commentaires de Céſar, cela ne ſignifie pas que nous jurerions ou que nous expoſerions notre vie pour prouver qu'ils ſont abſolument & totalement vrais; on doute de bien des faits naturels, & l'on ne veut pas que je doute de relations cent fois plus ſingulières & plus romaneſques que tout ce que l'hiſtoire nous dit!

Sur un fait, même croyable, le ſeul intérêt de celui qui le rapporte met en droit d'en douter, & l'intérêt que nous avons qu'il ſoit faux, nous met en droit de l'examiner rigoureuſement. Si l'on venait me dire que mon fils a été tué à l'armée, je le croirais; mais ſi le porteur de la nouvelle me diſait qu'il l'a fait ſon héritier, & cela ſans autre preuve, je ceſſerais de croire & la mort & la donation.

Si l'on me dit que les monts Pyrénées étaient au Japon, mais que sur l'ordre de tel homme ils ont fait un saut & sont venus se placer où ils sont, je n'en voudrais rien croire; si dans l'instant une voix me disait pareille chose, & que regardant par-tout je ne visse personne qui eût pu prononcer ces paroles, je commencerais à douter; mais si, levant les yeux, je voyais des étoiles s'arranger, pour former des mots qui m'indiquassent la même chose, je croirais sans hésiter. La preuve serait alors aussi étrange que le fait, & serait en proportion avec lui.

Argument démonstratif.

Les preuves doivent être fortes à proportion de la difficulté de la chose à prouver, & évidentes à proportion de son importance.

La question de la Religion roule sur des choses impossibles, ou du moins surnaturelles que l'on dit de la dernière importance.

Donc il faut aux religions des preuves au dessus des forces de la nature, & qui soient de la dernière évidence.

Mais, dira-t-on, *toutes les religions s'ap-*

puient sur un nombre prodigieux de miracles; oui, selon leurs livres, mais pour me les faire croire faites m'en voir un bien évident; vous ne le pouvez, & moi je ne puis rien croire. Où sont, mon R. P., les hommes véritablement sensés & dégagés d'esprit de parti qui aient vû des miracles? S'il y en a, qu'ils les croyent, mais les autres seraient insensés d'y ajouter foi, personne ne pouvant être obligé de croire sur le rapport d'autrui les faits mêmes les plus vraisemblables.

D'ailleurs si les miracles étaient un moyen raisonnable d'inspirer la foi, tous les hommes seraient exposés à l'erreur: combien de prestiges de l'art passeraient pour des miracles dans les nations sauvages! En effet on voit des miracles à proportion qu'on est moins instruit, ou qu'on ignore les secrets de la médécine, de la physique expérimentale, de la Chymie, des Mathématiques &c. à proportion de l'ignorance où l'on est des tours d'adresse des jongleurs, des vertus & des proprietés de certains remèdes, & des effets de certaines machines. Tout était plein d'esprits, de démons, de possédés il y a deux siècles. Des marionnettes parurent aux Suisses montagnards un effet de la

magie. N'a-t-on pas vû en Amérique dix mille habitans du pays qui à la vue des terribles effets de la poudre à canon assuroient que les Castillans faisaient des miracles, & qu'ils étaient dépositaires des foudres de Dieu? Qu'un imposteur creuse des mines & qu'il ait des fusées de bombes qui brûlent quoiqu'on les plonge dans l'eau; qu'il tue les rebelles à ses volontés d'un coup de pistolet, faut-il pour cela que ces pauvres gens croyent tous les dogmes qu'il leur annoncera, quelqu'absurdes qu'ils soient? Il conduira quelques-uns des incrédules sur l'endroit où il aura placé sa mine, il les exhortera; s'il ne les persuade pas, il s'écriera que le feu de l'enfer va le venger: alors ces malheureux sautant en l'air parmi le feu & la terre ne seront-ils pas un exemple pour les autres & un spectacle très-persuasif? Ceux-ci n'auront-ils pas vû des miracles? ils seront donc dans l'obligation d'embrasser la doctrine de l'imposteur & de faire tout ce qu'il voudra?

Avouez donc, mon R. P., que des effets, quelqu'extraordinaires & quelque miraculeux qu'ils nous paraissent, ne peuvent rien prouver en faveur de la vérité d'une doctrine à laquelle on les fait ser-

vir de base, ou que la foi des hommes est à la merci du premier fourbe adroit qui voudra les tromper. D'ailleurs toutes les Religions que vous regardez comme fausses ont des miracles aussi bien établis que les vôtres ; contenus de même dans des livres sacrés, leur mémoire est célébrée & perpétuée par des fètes, par des temples & par des monumens. Je vais plus loin encore & je défie tous les Théologiens Chrétiens de soutenir les miracles de Moyse & de Jésus-Christ par des raisons qui ne conviennent pas également & qui ne prouvent pas aussi fortement pour les miracles de Mahomet, de Sommonocodom, de Brama, &c. Je les défie de même de combattre les miracles de ces Législateurs célébres par des raisons qu'on ne puisse employer avec autant d'avantage contre ceux de votre Religion.

CHAPITRE XII.

Dixiéme vérité.

On court risque d'être dans l'erreur, quelque Religion que l'on suive.

DEs faits ne peuvent être établis avec une parfaite certitude; on a beau prendre toutes les mesures que la prudence & la sagacité peuvent suggérer, on ne peut trouver que des vraisemblances, qui ont quelquefois un haut degré de probabilité, & qui forment même, selon les circonstances, une espèce de conviction; mais tout cela n'équivaut jamais à l'évidence parfaite & à la vérité claire & incontestable.

La différence entre l'Histoire & la Fable ne consiste pas en ce que l'une est vraye & l'autre fausse; elle est fondée sur ce que l'une peut être vraye, & qu'il y a même apparence qu'elle l'est, au moins en général, tandis que l'autre est sûrement ou évidemment fausse.

Un juge qui a condamné un homme

convaincu par des piéces & par des témoins, ne peut pas dire qu'il n'a pas condamné un innocent & le dire avec certitude, il peut assurer qu'il l'a condamné innocemment.

Pour qu'un fait fût incontestable à notre égard, il faudrait qu'il fût impossible que nos sens nous trompassent, ou que notre imagination ne pût être frappée que d'objets présens & tels qu'ils sont réellement; en un mot que nous fussions au dessus de toute illusion.

Pour qu'un fait fût prouvé invinciblement, il faudrait qu'il fût impossible que les hommes mentissent aux autres ou se trompassent eux-mêmes.

On ne peut donc établir des faits de maniére à les mettre à l'abri de toute contradiction. Il n'y a que les vérités Métaphysiques & Physiques qui soient incontestables, & qui arrachent un assentiment parfait & irrévocable. Il faut donc de nécessité consulter les vérités Métaphysiques pour trouver une certitude absolue.

Si dans les affaires de la vie on s'en rapporte à des preuves de fait, c'est qu'on ne peut faire autrement; la vie n'est qu'une suite de faits matériels, il faut donc bien juger sur des faits matériels, mais en

comptant sur ces preuves on ne prétend pas rendre un jugement exempt d'erreur ; on prétend seulement rendre le meilleur jugement qu'on puisse rendre en pareil cas, quoiqu'au fond il puisse être mauvais ou faux.

Où est donc la certitude des Religions qui ne sont fondées que sur des faits ? C'est se moquer que de dire, *c'est Dieu même qui atteste* ces faits, si l'on ne démontre en même tems que les livres où ces faits se trouvent sont l'ouvrage immédiat de Dieu ; des faits impossibles ne peuvent se prouver ; on n'est pas le maître de s'en convaincre, quelque chose qui soit alléguée en leur faveur, parce que le raisonnement qui en découvre l'impossibilité est plus clair & plus évident que toutes les preuves qu'on peut donner.

Des faits surnaturels ne peuvent jamais avoir une parfaite certitude, même pour ceux qui en seraient les témoins, parce qu'il est plus aisé que tous leurs sens se trompent, qu'il n'est aisé qu'un fait surnaturel se passe ; & à plus forte raison quand ces faits surnaturels ne sont fondés que sur des relations & des ouï dire.

Disons donc hardiment que les Religions allèguent des faits impossibles &

surnaturels, & par conséquent des faits qu'elles ne peuvent jamais prouver. Quand on trouverait une Religion mieux fondée que les autres, ce ne serait pas une preuve qu'on dût s'en tenir là.

1°. Parce qu'on n'est pas sûr de la bien entendre.

2°. Parce qu'une chose meilleure qu'une autre peut ne rien valoir; les choses mauvaises ne sont bonnes qu'à l'égard de ceux qui n'en connaîtraient pas de meilleures.

Ainsi la meilleure Religion de l'Amérique était bonne avant que nous y eussions pénétré. Qui nous a dit que celle des Terres Australes ne vaille pas mieux que la nôtre, & qu'il n'en viendra pas des Apôtres dans notre continent pour nous convertir à leur foi? En un mot donnez-moi une démonstration de la divinité de vos livres, je consens de m'y rendre, quoique je dise que ces livres sont humains.

Argument démonstratif.

Tous les faits ne peuvent emporter une certitude parfaite.

Toutes les Religions sont fondées sur des faits.

Donc elles sont incertaines, donc en les suivant on court risque d'être dans l'erreur.

CHAPITRE XIII.

Onziéme vérité.

Toutes les Religions ne se donnent elles-mêmes que pour incertaines.

CRoire, ce n'est pas savoir, ce n'est pas voir; croire suppose une incertitude; je sçai, je suis sûr, je vois que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits; que la diagonale d'un quarré est plus longue qu'un de ses côtés; que le quarré de l'hypothénuse est égal au quarré des deux autres côtés; il en est de même des autres propositions de Mathématique également certaines & évidentes. Mais je crois qu'Alexandre a vaincu Darius, & qu'il a conquis la Perse.

La conviction que les vérités Métaphysiques éternelles & nécessaires portent dans l'esprit de tout homme dont l'organisation n'est pas viciée, n'est point susceptible du plus ou du moins; elle est immuable, & comme elle exclud toute espèce de doute & d'incertitude, on est

sûr que tous les êtres intelligens & sains voyent la même chose, & l'on n'a ni crainte ni espérance de trouver le contraire; les plus grandes menaces, les plus grandes promesses n'engageront pas un instant à chercher un point dans un quarré qui soit également éloigné de toutes les extrémités, on en voit clairement l'impossibilité, parce qu'on voit clairement ce que c'est qu'un quarré. Mais que le Roi propose cent mille écus à qui pourra prouver que César n'a jamais été en Angleterre, il y aura là-dessus mille dissertations dans six mois.

On voit tous les jours les opinions les plus généralement reçues & les notions les plus enracinées combattues & détruites. Mais on n'a jamais vû & l'on ne verra jamais personne révoquer en doute les démonstrations d'Euclide ni aucune autre vérité que l'esprit apperçoit clairement.

Il y a donc une différence entre croire & voir; croire n'est pas affirmer, comme ne pas croire n'est pas nier. *Croire* signifie ne pas contester, acquiescer par provision jusqu'à une meilleure & plus ample information; ce mot suppose du

doute & laisse à l'esprit la liberté d'embrasser une croyance contraire.

La croyance peut augmenter à l'infini sans jamais atteindre le dernier degré de perfection ; pour la certitude la vue produit tout d'un coup ce dernier degré : pour la certitude parfaite, il est impossible que l'on me rende plus certain que je ne le suis, que la corde d'un arc a moins d'étendue que l'arc même ; mais on peut me rendre plus assuré que je ne le suis que l'arche qui est à la tête du pont de Xaintes, est de Jule César, quoique j'en aye lû l'inscription ; on peut aussi diminuer ma croyance sur cet article.

Nulle Religion factice n'a promis encore de faire voir de cette vue dont l'esprit apperçoit les vérités Métaphysiques, essentielles, éternelles & nécessaires : aucune n'a exigé qu'on assurat que l'on voyait ; ce n'est point par scrupule ou faute d'impudence & de mauvaise foi, c'est parce que cela révolterait les esprits & pourrait faire crouler tout l'édifice déja si chancellant ; elles se contentent de demander qu'on croye, qu'on ne dispute pas, qu'on ait la complaisance d'acquiescer ; en un mot qu'on soumette aveu-

glément ſon entendement ſous l'obéiſſance de la foi. *Captivantes intellectum in obſequium fidei.* Voilà la formule commune de toutes les Religions, c'eſt le point dans lequel elles ſe réuniſſent & ſe touchent, pour ainſi dire, le plus immédiatement.

Le Paganiſme des Grecs & des Romains demandait qu'on crût que Jupiter, Neptune & Pluton avaient partagé l'univers ; que la fumée de l'encens, & le ſang des animaux égorgés, gagnait ces Dieux ; qu'ils s'uniſſaient aux ſimulacres qu'on leur conſacrait ; qu'ils étaient plus préſens dans les ſimulacres & dans les temples qu'on leur dédiait, qu'ailleurs ; qu'ils faiſaient tous les jours des miracles, &c.

Le Paganiſme d'aujourd'hui demande à-peu-près les mêmes choſes. Le Judaïſme demande qu'on croye que le retranchement d'une partie du corps eſt le ſceau de l'alliance que Dieu a faite autrefois avec les hommes ; que ce Dieu habite un temple ; que ſa demeure principale eſt au Ciel ; que les Hébreux ſont ſon peuple chéri, & qu'il hait toutes les autres nations ; qu'il ne faut pas manger

de certains animaux; qu'on eſt impur pour avoir touché un cadavre, &c.

Le Mahométiſme veut auſſi qu'on croye la circonciſion néceſſaire; que l'eau répandue ſur le viſage & ſur les bras efface les péchés; que c'eſt l'Ange Gabriel qui apporta l'Alcoran, qui eſt écrit ſur une table d'émeraude conſervée dans le Ciel; que les femmes ſeront exclues du Paradis, &c.

Le Chriſtianiſme ne demande pas avec plus de preuves & de raiſon qu'on croye que Dieu eſt compoſé de trois ſubſtances diſtinctes, dont l'une procéde & l'autre eſt engendrée: qu'il punit le péché d'un ſeul homme ſur un nombre infini d'hommes qui n'y ont point eu de part. Que la nature de l'homme s'eſt corrompue; qu'il a fallu que l'une des trois ſubſtances divines s'immolât aux autres pour ſe ſatisfaire toutes trois; que cette ſatisfaction ne ſera appliquée qu'à un petit nombre choiſi par le caprice de ce Dieu farouche & bizarre, ſans qu'il paraiſſe la moindre marque de cette prétendue ſatisfaction, pacification, ou reparation, ni que la mort, les maladies, les erreurs & les crimes en ſoient moins communs ſur la terre, quoiqu'on les attribue au péché

qu'on prétend être expié, & à cette corruption de la nature qu'on prétend réparée, &c. &c.

Il est clair par ce qui vient d'être dit, que toutes les Religions ont la même autorité, & qu'elles exercent la même tyrannie sur les esprits, les volontés, les consciences, les biens & les actions les plus nécessaires: cela ne vient pas de leur probabilité ou vraisemblance, il est impossible que ces choses soient dans toutes au même dégré; elles ne tiennent donc cette autorité que de la prévention, que de la ruse des Prêtres qui s'emparent des premiéres années de l'enfance pour l'abbreuver, pour ainsi dire, de fables grossiéres & pernicieuses; en un mot de la stupidité de l'homme qui se laisse entraîner au torrent; ce petit article est bien fort, & mérite bien toute l'attention du P. Malebranche.

L'autorité de toutes les Religions est égale parce que la force de l'éducation est égale, par-tout aussi bien que la force de l'exemple; on embarrasse la tête d'un enfant, son esprit est sans expérience, il est au milieu d'un peuple esclave des mêmes préjugés; on lui prêche sans cesse & avec un appareil imposant, que ce sont



des vérités qu'il ne faut pas même examiner; il avance en âge, les besoins de la vie l'occupent, les passions le dominent, il voit emprisonner & traîner au supplice le premier qui ose proférer une parole contre les superstitions de son pays, & il en reste là. Si la solitude, quelques réflexions momentanées, quelques avertissemens & quelques occasions le mettent un peu à portée de penser, il doute, il entrevoit la vérité d'une vue obscure & passagère, mais le torrent le ramène, il craint même de voir plus clairement la vérité qui lui échappe.

N'est-il pas vrai, Mon R. P., que ce n'est pas la vérité qui vous fait croire, mais seulement la prévention? Si votre Curé vous avait dit dès l'enfance qu'il y a sept personnes en Dieu & trois Sacremens, l'auriez-vous démenti? Non certainement; vous auriez reçu ces articles de foi comme vous recevez tous ceux du Catéchisme qui admet trois personnes en Dieu & sept Sacremens.

Mais d'un autre côté l'Iman, le Muphti & le Bramine sont aussi persuadés de la vérité de leur Religion que vous l'êtes de celle du Christianisme; est-ce parce qu'ils ont raison? Vous ne le direz pas.

Voilà

Voilà une égalité de croyance sans une égalité de raison ; c'est donc la seule force de l'éducation qui est égale dans tous ; & celle de la vérité n'y a aucune part.

On dira peut-être que quelques Missionnaires convertissent des nations entières ; mais si l'on voyait comme je l'ai vû la façon dont se font ces conversions, les ruses, les traits de Machiavélisme, la force, la violence qu'on emploie quand on le peut, on ne ferait pas cette objection que chaque Religion peut faire, car on voit des conversions dans toutes celles qui ont la manie de faire des Prosélytes.

Je l'ai dit, mon Reverend Père, je ne veux entrer dans la discussion d'aucuns faits : voici cependant deux réflexions qui pourront faire quelque impression sur vous.

La plûpart des conversions se font chez des nations sauvages qu'on surprend par autorité & par l'avantage que nous donnent sur eux les armes, les sciences & les arts ; on parvient aisément à les convaincre de l'existence d'un seul Dieu ou d'un pouvoir & d'une force invisible qui gouverne la nature ; on les éblouït par le spectacle de nos cérémonies ; on les char-

me par la beauté de nos chants; on leur fait présent de quelques bagatelles, on prend ainsi de l'empire sur leur esprit, on leur débite quelques bribes de Religion, qu'ils n'entendent pas, & qu'ils n'osent contester, & pour un peu d'eau-de-vie ils abandonnent leurs enfans à tout ce que l'on veut leur apprendre. On m'en montra un à qui on avait donné de l'eau-de-vie pour laisser baptiser son enfant; il le rapporta le lendemain pour avoir la même récompense.

Les autres sont des peuples idolâtres; on leur montre le ridicule de leur Religion en leur cachant celui de la nôtre; on se rend recommandable par une supériorité de science; on leur prouve l'unité de Dieu dans l'univers: on leur débite les dogmes les moins rebutans, & les moins absurdes du Christianisme, & on leur choisit ceux qui approchent le plus de leurs propres rêveries, ensorte qu'il n'y a que le nom à changer. On ne parle point des suites de cette Doctrine, point des dixmes, point des excommunications, point des interdits, point des tarifs d'impôts pour les mariages & les enterremens.

Que ne fera-t-on pas entrer dans la tête

des hommes en s'y prenant ainsi? Une chose de fait, c'est que les Négres qui passent en Turquie se font Mahométans, & que ceux qui sont élevés dans les Colonies Protestantes, sont ou Luthériens, ou Calvinistes, comme les nôtres sont Catholiques Romains. Voilà ces ames gagnées à Jésus-Christ. Je n'en parle point sur des rélations, j'ai tout vû par moi-même.

Les argumens les plus forts de ces nouveaux Apôtres se réduisent à ceci: „ nous „ sommes plus savans que vous, plus „ adroits, plus pénétrans, nous croyons „ telle chose, donc vous devez la croire. „ Nous venons ici sans aucune vue d'in„ térêt; croyez-vous que nous soyons „ des imposteurs qui veuillions vous trom„ per, nous qui au mépris de mille dan„ gers divers & sans aucun profit traver„ sons les mers uniquement pour vous „ éclairer, & vous guider dans la voye „ du salut?"

Voila les sophismes de ces Prédicateurs qui passent, parce qu'une partie de l'auditoire n'a ni le tems ni la capacité de les examiner, & ne se doute pas des travaux que peut faire contreprendre le plaisir de dominer sur les esprits des hom-

mes. Personne n'ose donc ouvrir la bouche pour les contredire, voyons toutefois leur solidité.

Le premier de ces argumens ne prouve rien; on peut être habile en mille choses &. se tromper en un point; les Chinois bien plus savans que les Négres leur enseigneraient-ils la bonne Religion? Archimède, Euclide, Aristote, Platon &c. étaient certainement beaucoup plus instruits que la plûpart des Chrétiens, & cependant ils étaient polythéistes.

Le second argument est une fausseté manifeste; il n'est pas vrai que ces Missionnaires si peu intéressé s'exposent aux dangers d'une longue navigation sans aucun intérêt: il y en a parmi eux un très-grand nombre qui font de grosses fortunes par le commerce & l'industrie; d'ailleurs la curiosité, l'envie de voyager, le plaisir de sortir du couvent, le libertinage, l'ambition, ne sont-ils pas des motifs très-pressans?

Je ne nie point qu'il ne puisse y en avoir quelques-uns que le seul motif de la Religion engage, ce qui n'est qu'un pur effet de l'opinion & de l'enthousiasme; ils en feraient autant pour toute au-

tre Religion s'ils y avaient été élevés.
Mais quand bien même tous feraient guidés par ce motif, ce font des efprits fimples dont la Communauté profite, pour faire des établiffemens ; ainfi la République monachale s'accroît & s'enrichit par le moyen de ces dupes.

J'ai vû les Jéfuites à Goa ; quelle opulence ! qu'ils jouiffent bien du travail de leurs Miffionnaires ! Le Gouvernement habite une cabane de planches à Quebec ; l'Intendant y eft très à l'étroit. Les munitions néceffaires à la confervation de la Colonie font déhors, ou mal à couvert, pendant que pour nos Révérends Pères il y a des édifices à trois étages, bâtis de bonne pierre de taille, couverts d'ardoife de France, avec un bois renfermé au milieu de trois Jardins ; ils ménent des fauvages dans un terrein, les engagent à le défricher : puis fous quelque prétexte ils les conduifent ailleurs, le terrein leur refte & fait une bonne métairie ; le Séminaire de Saint Sulpice a gagné de la même manière la Seigneurie de l'Ifle de Montréal.

C'eft le zèle de la maifon de Dieu qui les confume & qui les porte aux extrémités de la terre. Le même défintéref-

ſement les engage à abuſer de l'autorité & du crédit qu'ils ont auprès du Roi, pour s'introduire où l'on ne veut point d'eux ; ils ont forcé les Nantois à les recevoir; Troyes les verra quelque jour établis dans ſes murs malgré la réſiſtance de ſes citoyens, le zèle de ces bons Pères m'en eſt un ſûr garant.

Il me paraît évident qu'on aurait les mêmes ſuccès par-tout, prêchât-on les fables d'Eſope; on obtient tout des hommes, en les prenant par leur faible; l'obſeſſion, la force, la ruſe, les récompenſes, les menaces, les punitions ſont des moyens efficaces dont les Miſſionnaires ſe ſervent pour faire recevoir la doctrine qu'ils annoncent.

Argument démonſtratif.

Toutes les Religions ſe contentent de demander qu'on croye, elles n'oſent demander rien de plus.

Croire, n'eſt qu'un acquieſcement conditionnel qui ſuppoſe incertitude & doute, ce qui peut donner lieu au changement.

Donc toutes les Religions ne demandent qu'un acquieſcement conditionnel,

ſuppoſent incertitude, & laiſſent lieu au changement.

Donc tout homme engagé dans une Religion n'a aucune certitude parfaite ſur ſa Religion, & ſuppoſe même qu'il n'en peut avoir, puiſqu'il eſt réduit à croire.

CHAPITRE XIV.

Douziéme vérité.

Aucune Religion factice ne peut exiger une véritable croyance.

CRoire n'eſt pas une choſe libre; la croyance eſt néceſſairement proportionnée aux raiſons de croire, ou aux motifs de crédibilité.

Il en eſt de la vérité comme du bien, on aime le bien néceſſairement, & l'on ſe rend à la vérité intérieurement malgré qu'on en ait.

La vérité à notre égard n'eſt autre choſe que ce dont on eſt convaincu intérieurement; diſputer ſi l'on peut refuſer ſon conſentement intérieur à la vérité, c'eſt diſputer ſi l'on peut n'être pas con-

vaincu de ce dont on eſt convaincu ; le vrai eſt le nom général de ce qui peut convaincre ; ce qui nous convainc eſt la vérité.

La vérité eſt l'objet d'affirmation du jugement, comme le bien l'eſt du choix de la volonté. On peut dire à-peu-près la même choſe ſur les opinions.

On n'eſt pas libre d'avoir un certain degré de croyance, qui ſuit néceſſairement du degré de vraiſemblance & des raiſons qu'on a de croire ; deſorte qu'on ne peut s'empêcher d'avoir intérieurement une certaine opinion, quoiqu'on puiſſe agir comme ſi on ne l'avait pas ; de même ſans des raiſons perſuaſives pour nous l'on ne peut avoir une certaine croyance, quoiqu'on puiſſe agir comme ſi on l'avait.

Si l'on veut prendre la peine d'examiner ces dégrés, on verra qu'il y en a quatre.

Lorſque les raiſons de croire ne compenſent point par leur poids & par leur nombre la difficulté, l'obſcurité & l'invraiſemblance de la choſe qui eſt l'objet actuel de la foi, on ne croit point du tout. Quand la différence entre les raiſons de réjection & d'admiſſion eſt légère, elle fait naître le doute & le ſoupçon.

Quand les motifs de crédibilité égalent par leur force & leur ſolidité, la difficulté de la choſe que l'on propoſe à croire, il en réſulte la ſimple opinion; & quand ces motifs l'emportent déterminément ſur ceux d'incrédulité, ils produiſent alors la croyance qui peut croître à l'infini, ſans jamais atteindre à la certitude parfaite, comme nous l'avons remarqué plus haut. (*)

On me dit qu'on vient de voir chez un curieux un tableau d'Appelle, je n'en crois rien. Un autre dit qu'il eſt de Raphaël, & qu'il a couté cent mille francs; je reſte en quelque façon en ſuſpens, parce qu'il eſt plus aiſé que celui qui me parle, mente ou ſe trompe, qu'il n'eſt aiſé que cela ſoit. Un troiſiéme me dit qu'il l'a vu, & qu'il n'a couté que deux mille écus; j'acquieſce & je ne nie point le fait, parce qu'il eſt aiſé que cela ſoit. Mais ſi cinquante perſonnes me diſent la même choſe, ſi celui qui poſſéde le tableau m'en aſſure, ſi celui qui l'a vendu me le confirme, alors je le croirai pleinement; j'en ſerai même encore plus fortement convaincu : ſi je vais chez le cu-

(*) *Voyez le Chap. XIII.*

rieux, si je trouve ce tableau très-beau; & si les connaisseurs l'estiment ce prix, parce qu'il y a plus d'apparence que cela est ainsi, qu'il n'y en a que les gens mentent & se trompent; mais après tout je n'en suis pas absolument sûr, très peu de chose pourrait m'en faire douter & me porter même à le nier; si, par exemple, après tout cela le curieux voulait m'engager à l'acheter, & que les gens qui m'ont assuré son prix fussent de ses amis ou liés d'intérêt avec lui.

Mais quand cent mille personnes & cent millions de livres m'assureraient que le Louvre a été bâti en une heure, je le nierais nettement, parce qu'il est plus aisé que tous ces gens-là se trompent, qu'il n'est aisé que cela soit ainsi. Quelque dépense qu'on ait voulu faire, quelque grand que soit le nombre d'ouvriers qu'on ait voulu y mettre, il y a une impossibilité physique; mais je nierais bien plus absolument encore, si ceux qui veulent me persuader avaient intérêt à le faire, & si de mon côté j'en avais à ne m'en pas rapporter à eux.

L'application de tout ceci aux Religions est très-facile; les suppôts de ces Religions n'ont aucune preuve qui égale

la difficulté des faits qu'ils proposent à croire. Bien loin de là, les contes qu'ils font sont plus improbables que le bâtiment du Louvre en une heure, & même en une minute ; il est donc bien plus sûr qu'ils mentent ou qu'ils se trompent, qu'il n'est aisé ou possible que ces choses soient réelles ; outre cela en se faisant croire ils se font souverains, & moi en les croyant je deviens leur esclave.

Peut-être trouverez-vous, mon R. P., que je me répéte & que je suis trop diffus, mais la croyance étant la base &, pour ainsi dire, la première pierre de l'édifice, j'ai cru devoir discuter à fond ce point important aux risques de quelques répétitions.

Je sçai bien qu'on dira que ces choses incroyables sont données pour surnaturelles, & qu'on convient que dans l'ordre de la nature elles peuvent être niées; qu'on convienne donc qu'il est absurde de les croire, sans en avoir de preuves suffisantes, puisqu'elles nous sont préjudiciables & ne nous convainquent pas intérieurement.

Quand toutes les preuves qu'on allégue seraient aussi bonnes qu'elles sont absurdes, elles ne seraient valables que pour

ceux qui auraient été témoins ; quand j'aurai vû des miracles, je conclurrai de ceux-là aux autres, je conviendrai du pouvoir de celui qui les fait, mes ſens par leur autorité l'emporteront ſur mon raiſonnement quant aux choſes ſurnaturelles, mais non pas pour des impoſſibilités métaphyſiques, telles que la Trinité, l'Incarnation, la Réſurrection, la Tranſſubſtantiation, le Péché originel, la Grace néceſſaire, la Médiation des Saints, le Vicariat de la Divinité &c. &c. parce-qu'il eſt plus aiſé que mes ſens me trompent, qu'il n'eſt aiſé que toutes ces extravagances aient quelque fondement.

Tout cela bien examiné, on voit clairement qu'on ne peut faire un commandement de la foi, on peut ſeulement exiger qu'on agiſſe comme ſi l'on croyait.

Tel qui dit qu'il *croit*, ſe trompe peut-être, encore plus celui qui dit qu'il croit fermement, puiſqu'en fait de Religion il n'y a point de preuves qui emportent l'abſolue conviction.

Les gens ſavans ne croient point pour la plupart ; les perſonnes médiocrement éclairées ont des doutes ; le payſan & l'homme borné dit qu'il *croit*, & ne ſait ce qu'il dit par le mot *croire*.

Qu'eſt-ce donc que la Religion du commun des hommes? C'eſt un réſultat de l'éducation & des opinions vraies ou fauſſes reçues dans le pays où ils ſont nés. Qu'eſt-ce que la Religion d'un Théologien qui lit la Bible, les Pères, St. Thomas, &c.? C'eſt la prévention d'un fanatique qui s'eſt tant rebattu l'eſprit d'un ſimple fait d'éducation, qu'il en a fait une opinion; à force de s'échauffer de cette opinion, il s'y eſt opiniâtré juſqu'à s'en faire une eſpèce de perſuaſion; comme un aveugle de naiſſance qui ayant ouï dire à des railleurs que le bleu péſe plus que le jaune, ſe ſerait formé une idée des couleurs ſur ce principe; ou comme les menteurs qui finiſſent par croire eux-mêmes une hiſtoire qu'ils ont fabriquée.

La grandeur des récompenſes que promettent les Religions éblouit; les châtimens dont elles menacent font trembler, de ſorte qu'on reſte ſans liberté & ſans jugement, faute d'examiner le fondement & la vraiſemblance de tout cela; on ne ſonge pas qu'en obéiſſant aux uns, on déſobéit aux autres Prêtres qui font les mêmes promeſſes & les mêmes menaces chacun dans leurs Religions.

Dans quelque Religion qu'on eût été

élevé, ſuivant ſon tempéramment & les circonſtances de ſa vie, on eût été dévot ou incrédule : ce n'eſt donc pas la force de la vérité, mais l'entêtement & la prévention qui nous attachent à la Religion.

Argument démonſtratif.

On n'eſt pas libre de croire.

On ne peut faire un commandement de ce qui n'eſt pas libre.

Donc on ne peut faire un commandement de croire; donc les Rèligions ne peuvent exiger la foi.

Second Argument.

La foi eſt néceſſairement proportionnée aux raiſons de croire & aux preuves.

Aucune Religion n'a des raiſons ſolides ni des preuves convaincantes.

Donc aucune Religion ne peut être crue d'une foi ferme & ſolide.

Troiſiéme Argument.

Il n'y a que les raiſons de croire, ou les préventions de l'éducation, qui

puiſſent déterminer la foi, ou plutôt le conſentement qu'on donne aux différentes Religions.

Ce n'eſt pas les raiſons,
Donc c'eſt l'éducation ſeule.

Je prouve la mineure : ſi c'était les raiſons de croire, toutes les Religions n'étant pas également bonnes, les croyances ne ſeraient pas égales ; or cette croyance eſt la même, & auſſi vive dans toutes les Religions, donc ce n'eſt pas les raiſons : je prouve la majeure.

Les croyances ſont proportionnées aux raiſons de croire, les raiſons de croire que propoſent les Religions ne ſont pas égales, donc les croyances ne ſeraient pas égales.

La preuve de la mineure eſt évidente, ou bien toutes les Religions ſont indifférentes & toutes ſont bonnes.

Les Chrétiens diront que la grace entraîne, mais chaque Religion aura un pareil échapatoire, chacun dira, les malheureux qui ſuivent une autre Religion, en voyent bien la fauſſeté, mais la malice ou l'intérêt les rendent opiniâtres, ou la grace leur manque, ou leurs circonſtances les lient &c.

CHA-

CHAPITRE XV.

Treiziéme vérité.

Des Livres, des discours ne sont pas des moyens dont Dieu ait pû se servir pour instruire les hommes.

LEs moyens doivent être proportionnés aux attributs & à la nature de celui qui les employe.

Si Dieu a voulu faire savoir ses volontés aux hommes, il est infiniment sage, il a vû les meilleurs moyens; il est infiniment puissant, il a pû les prendre; il est infiniment juste, il les a donc pris en effet.

Voyons si des livres, des paroles, des discours, & des décisions prononcées par des hommes sont les meilleurs moyens, & si ces moyens ont un juste rapport avec les attributs divins.

Une sagesse infinie ne peut prendre que des moyens infaillibles, or il est évident à la raison qu'un livre ne peut pas tomber dans les mains de tout le monde;

monde ; qu'il peut être perdu ou corrompu ; que toutes les nations ne peuvent point l'entendre, que chaque homme ne ſait pas lire, qu'il y a des aveugles de naiſſance, des ſourds & muets qui ne peuvent rien apprendre ; un livre n'eſt donc point un moyen général ni ſûr pour inſtruire.

Les traductions, les interprétations, les Commentaires des Théologiens, les Prédications de certains hommes ſans miſſion avec des talens & des degrés de foi divers, ſujets aux paſſions &c. tout cela eſt bien moins infaillible encore. Ceux qui s'efforcent tant de combattre leur raiſon, ne pourront peut-être point s'aveugler ſur l'expérience, ils n'ont qu'à prêter l'oreille pour écouter les diſputes de tous ces Miniſtres du Seigneur, de ces Interprêtes de ſa loi ; ils les entendront ſe reprocher réciproquement leur opiniâtreté, leur ignorance & leur mauvaiſe foi ; qu'ils ouvrent enſuite les yeux ; ils verront les déſordres que cauſent leurs diſputes.

Si Dieu avait des Miniſtres, ils auraient tous un degré à-peu-près égal de capacité ; les conſécrations, les ordinations, l'impoſition des mains, les rendraient

plus ſavants & plus réglés dans leurs mœurs : on nous dit que tout Prêtre eſt également propre à tranſubſtantier le pain en Jéſus-Chriſt, à baptiſer, marier, abſoudre &c. Pourquoi ne le ſerait-il pas de même pour entendre & expliquer l'Evangile ? cela eſt autant de ſon Miniſtère : on n'oſe cependant pas le ſoutenir, c'eſt que l'expérience prouverait le contraire ; je dirai bien ce qui eſt au centre de la terre, je le détaillerai même ſi on veut par ce que perſonne ne pourra me convaincre de faux ; mais je ne ſerai pas aſſez fol pour dire ce qui eſt dans la poche de mon voiſin.

Des livres, des diſcours ne ſont pas une voye ſûre, Dieu en a pû prendre une autre meilleure, & il ne l'aurait pas fait ?

Dieu eſt infiniment juſte, c'eſt-à-dire il ne peut demander, que ce qui eſt poſſible & raiſonnable, & traiter chacun ſuivant ſes mérites ; le mérite des actions réſulte de leur conformité avec la Loi, & leur malice du contraire ; la Loi eſt la volonté du légiſlateur rendue intelligible à ceux pour qui elle eſt faite, autant qu'il eſt en ſa puiſſance ; la volonté de Dieu n'eſt pas rendue intelligible aux

hommes autant qu'il eſt en ſa puiſſance, quand elle n'eſt exprimée que par des livres qui peuvent être altérés & conteſtés, & par la bouche des hommes qui peuvent ſe tromper eux-mêmes & en impoſer aux autres pour leur propre intérêt.

Quant au livre il faudrait que chaque particulier né & à naître le tint immédiatement de Dieu, écrit en ſa propre langue, que chaque homme le ſût lire naturellement & que ce livre fût clair, ſans équivoque, enſorte que l'on n'eût beſoin d'aucune interprétation.

Ou Dieu n'a point donné de Loi aux hommes, ou il leur en a donné une intelligible & non matérielle, une Loi toujours préſente qui parle à l'eſprit & à la volonté; une Loi à portée & connue des ſourds & des aveugles, qui ne laiſſe point de lieu à l'ignorance; en un mot une Loi publiée & intimée à chaque homme. Voilà ce qui eſt conforme à la bonté, à la ſageſſe & à la juſtice d'un être tel qu'on nous peint Dieu; il eſt indigne de lui de faire des loix, d'inſtituer des préceptes & de donner des conſeils auxquels on n'entende rien ſi l'on ne ſait l'Hébreu, le Syriaque, le Grec,

le Latin, & si on n'a lû mille volumes de Commentaires, de paraphrases & d'interprétations.

A l'égard des Ministres, & des Envoyés & des Vicaires de Dieu, il faudrait qu'ils fussent au dessus du reste des hommes & tout ce qu'ils ne sont pas. Si le Roi pouvait former ses Ministres & ses Ambassadeurs, il les ferait, sans doute, parfaits, & tel que rien ne leur manquerait pour bien remplir leurs fonctions.

Argument. démonstratif.

Les moyens sont proportionnés à la nature & aux attributs de celui qui les employe.

Des livres & des discours humains ne sont pas des moyens d'instruction dignes de Dieu ni proportionnés à sa sagesse, à sa puissance, à sa justice.

Donc des livres & des discours ne peuvent être les moyens dont Dieu se serve ou ait pû se servir pour instruire les hommes de ses volontés.

CHAPITRE XVI.

Quatorziéme vérité.

Des Religions établies ſur des livres & des diſcours ne viennent point de Dieu.

DIeu prend toujours les voyes les plus ſimples & les plus courtes; or la voye de parler aux hommes par l'inſtinct & par le ſentiment intérieur, eſt plus courte & plus ſure que celle de faire un livre & de renvoyer à d'autres hommes pour lire, traduire, expliquer & commenter ce livre; quand on voudrait ſuppoſer que Dieu aurait voulu ſe ſervir de moyens matériels, il était plus ſimple de faire un livre tel qu'il n'eût beſoin ni d'explications ni d'interprétations; s'il avait voulu avoir des Miniſtres il aurait établi des hommes capables d'annoncer ſes loix, & ces hommes auraient eû un caractère viſible & marqué de leur miſſion.

Quand on ſaura poſitivement que tel

livre vient de Dieu & contient ſes loix, & que tel homme eſt l'interprête de ſes loix, on exécutera les préceptes du livre, & l'on aura recours à l'homme en queſtion dans ſes difficultés. Mais quand un homme dira, *tel livre eſt de Dieu, & j'en ſuis l'interprête*, il faut être auſſi ſtupide, qu'il eſt effronté, pour le croire ſur ſa parole; ſi je doute que le livre qu'il me donne ſoit divin le livre ne peut établir l'interprête, & ſi je doute de l'interprête, tout ce qu'il me dira n'établira rien en faveur de la validité du livre.

Argument démonſtratif.

Dieu prend toujours les voyes les plus courtes & les plus ſimples.

Des livres & des diſcours humains ne ſont pas les voyes les plus courtes & les plus ſimples.

Donc des Religions fondées ſur des livres & ſur des diſcours humains ne ſont point venues par des voyes dignes de Dieu; donc elles ne viennent point de Dieu.

La juſtice & la ſageſſe de Dieu prouvent ma majeure, je ne crois pas qu'un

homme senſé puiſſe nier la mineure ; c'eſt à vous, mon R. P., à voir ſi vous nierez la conſéquence.

CHAPITRE XVII.

Quinziéme vérité.

Toutes les Religions factices ſont fauſſes.

LA vérité ne peut être apperçue ſans être reconnue, ni reconnue ſans arracher le conſentement. Si on nie ſincèrement une propoſition qui contient une vérité, c'eſt que celui qui la nie n'entend pas la propoſition & qu'elle ne contient pas une vérité à ſon égard.

J'ai vû des gens conteſter de bonne foi des vérités. J'ai vû au ſiége de....... un Officier me ſoutenir que de quelque figure que fût un terrein capable de contenir quatre cens hommes il ne fallait pas plus de travail pour le fortifier que s'il eût été rond ou quarré, & lorſque je dis que ce terrein pourrait être de telle figure qu'il faudrait cent fois plus de

toiſes de foſſé, que s'il était rond, je fus regardé par quelques autres Officiers qui nous écoutaient, comme un homme qui veut raffiner ſur tout, & qui ſe plait à ſoutenir des propoſitions extraordinaires & fauſſes.

Qu'eſt-ce que ces gens combattaient? Ce n'était pas la vérité, elle était voilée pour eux; ils étaient de très-braves gens, mais nullement géomètres; auſſitôt que je leur eus fait meſurer le tour d'une carte avec un fil, & qu'ayant coupé cette carte en cinq ou ſix morceaux ſuivant ſa longueur, j'en eus mis les morceaux bout à bout, aucun ne conteſta plus, ils furent étonnés de voir le vrai, ils s'y rendirent à l'inſtant.

Il eſt inconteſtable que ce qui eſt nié ou diſputé ſérieuſement par quelqu'un eſt une fauſſeté ou une obſcurité; la vérité en elle-même eſt ce qui eſt; par rapport à nous c'eſt ce que nous connaiſſons être, c'eſt ce que nous voyons clairement ſans en pouvoir douter, & ce que nous concevons être vû par tous les êtres intelligens de même que nous le voyons nous-mêmes.

Dieu ſeul voit toutes les vérités avec toutes leurs combinaiſons, leurs rapports

& leurs conséquences & cela d'une maniére intuitive; les êtres bornés n'apperçoivent que quelques vérités les unes après les autres, ils en voyent certains rapports, ils en tirent quelques conséquences avec le tems & à force d'application, mais enfin ce qu'ils voyent clairement est une vérité qu'ils ne sont pas libres de nier; & ce qu'ils voyent clairement n'être pas est un néant, dont ils ne sont pas libres de croire l'existence.

Ce n'est donc que de bouche que les hommes affirment les articles de foi des Religions qu'ils professent; ils ne les voyent ni par les yeux du corps ni par ceux de l'esprit; bien loin de là, il voyent le contraire par leurs sens & par leur raison: il est certain qu'ils ont oui prêcher & affirmer ces choses, mais le fait reste toujours incertain pour eux & sujet à contestation.

La vérité se soutient, se voit & se montre par elle-même; plus on l'examine, plus on la connaît; plus on l'attaque, plus on l'éclaircit; plus on l'approfondit, plus elle devient incontestable; elle n'a pas besoin de s'insinuer par la ruse & par surprise, ni d'être maintenue par des violences. Elle ne craint point la lumié-

re; on n'eſt point obligé de l'apprendre aux enfans comme à des perroquets; c'eſt ce que l'on fait pour les inſtruire dans la Religion, afin qu'en prévenant & en occupant l'imagination on profite du fatal empire qu'on lui donne ſur la raiſon.

Il n'y a que trop d'impoſteurs qui combattent la vérité dont ils craignent les conſéquences pour eux-mêmes. Mais ils n'en ſont pas moins intérieurement convaincus. Ce n'eſt pas pour faire connaître la vérité que les loix s'arment, c'eſt pour lui faire obéir, c'eſt pour en faire pratiquer les conſéquences, c'eſt pour que la crainte des châtimens contrebalancent les paſſions des hommes qui les feraient ſouvent agir contre leur conſcience, qui n'eſt autre choſe qu'une apperception conſtante de certaines vérités, & une habitude réfléchie de ſentir, de penſer & d'agir conformément à la rectitude morale à laquelle ces vérités ſervent de baſe.

Un malfaiteur que des Juges condamnent à la mort ne s'emporte point contre eux, il ne leur en veut point, il connaît la vérité de la néceſſité où ils ſont de ſévir contre lui & du droit qu'il leur à don-

né conjointement avec les autres membres de la Société, d'agir ainsi contre les infracteurs des loix de la patrie: voilà, sans doute, la preuve la plus indubitable d'une très-grande conviction.

Il ne faut point de violence pour faire convenir tous les hommes d'une vérité, quoiqu'il en faille pour les faire vivre suivant cette vérité; la vûe de la vérité & l'acquiescement intérieur qui la suit ne nous coûtent rien. C'est la pratique des ordres de la vérité qui est difficile, par ce qu'elle exige souvent le sacrifice de nos passions à des intérêts plus forts, plus nobles & qui doivent, sans doute, nous être plus chers & plus sacrés, puisqu'après tout la vertu est toujours la voie la plus simple & la plus sûre du bonheur; mais ces intérêts ne peuvent agir sur nous que foiblement & lentement par ce que nous ne les voyons que dans un point de vue obscur, incertain & éloigné, tandis que nos passions sont présentes.

Tous les hommes conviennent qu'il y a une justice, qu'il faut que chacun jouisse en paix du fruit de ses travaux, que l'on doit exécuter ce que l'on a promis sans contrainte, &c. mais tous les hom-

mes ne vivent pas ſuivant cette juſtice; leurs intérêts préſens ou leurs paſſions les font manquer à ces choſes qu'ils reconnaiſſent être de droit ou dont ils ſentent la vérité.

Ceci vous paraît peut-être un écart & une digreſſion inutile, mon R. P.; cependant il s'enſuit naturellement que ſi les Religions factices étaient des vérités il ne ſerait pas néceſſaire de les établir & de les maintenir par la force comme on fait; on pourrait bien faire des loix pour faire ſuivre telle Religion qu'on voudrait, mais ſi elle était vraie elle ne ſerait pas conteſtée, au moins pendant longtems.

Si les hommes avaient conſulté les idées claires que le bon ſens leur a données ils auraient depuis longtems ſecoué le joug de leurs religions & en auraient puni les ſuppôts comme des impoſteurs & des empoiſonneurs publics.

La Géométrie & l'Arithmétique ne cauſeront jamais de guerres civiles; il n'eſt pas néceſſaire d'une Inquiſition pour les maintenir, on les apprend mieux à un homme fait qu'à un enfant, à un grand génie qu'à un eſprit foible & rétréci, on laiſſe la liberté à tout le monde de les.

examiner, on n'a pas peur que certaines gens répandent leur venin & infectent l'esprit des hommes à cet égard. Il ne faut ni *Conciles*, ni *Canons*, ni *Synodes*, ni *Bulles*, pour établir les vérités qu'elles enseignent : personne n'en conteste les propositions dès qu'il les peut entendre, & l'on ne verra jamais de brigues pour soutenir ou renverser le moindre principe de ces sciences. En un mot les hommes se font souvent entr'égorger pour des erreurs, mais jamais pour des vérités.

Ainsi que peut-on dire des Religions qui font naître des haines irréconciliables entre des nations entières, qui les arment les unes contre les autres, qui les portent à se détruire par le fer & par le feu, à employer le poison, la trahison, l'assassinat & souvent même à étouffer les cris de la nature ? Pourquoi produisent-elles ces funestes effets ? C'est que ce sont des faussetés.

La vérité produit l'acquiescement & la concorde; ce qui est une source intarissable de guerres, de disputes, de troubles & de dissensions doit donc être une fausseté ou tout au moins une obscurité, une incertitude soutenue aveu-

glément par la paſſion & par l'intérêt.

Cela eſt d'autant plus évident que le zèle de chaque Religion eſt le même, quoique toutes diffèrent infiniment les unes des autres & s'anathématiſent réciproquement.

Il faut au moins un an pour apprendre l'abrégé de la Religion Chrétienne & dix ans pour y être un peu verſé. Il faut ſavoir lire & écrire dans des langues mortes; il faut paſſer ſa vie à feuilleter des livres ridicules, & être aſſez prévenu pour les regarder comme divinement inſpirés quoiqu'ils choquent le bon ſens preſqu'à chaque page: enfin il faut ſe faire une étude ſérieuſe de fables, de ſubtilités, de concordances impoſſibles, & ſe mettre à la torture pour concilier des contradictions.

Revenons, mon R. P., plus préciſément à notre but; il eſt certain que quand une choſe eſt conteſtée de bonne foi par un grand nombre d'hommes éclairés, cette choſe eſt ou fauſſe, ou obſcure, ou très difficile à entendre.

Ainſi que peut-on penſer quand on voit que la Religion la plus étendue ou la plus univerſellement reçue, a au moins les trois quarts des hommes contre el-

le, & que chacune des Religions établies eſt regardée par les autres comme fauſſe, pernicieuſe, abominable? Nous ſommes donc forcés d'avouer que nous ſuivons avec une opiniâtreté ridicule une fauſſeté; ou au moins une choſe très-douteuſe, à laquelle nous n'entendons rien nous-mêmes, que nous ne pouvons démontrer aux autres, enfin dans laquelle les trois quarts des hommes croient voir clairement que nous ſommes dans l'erreur.

Les partiſans de chaque Religion ſont très-clairvoyans ſur les ridiculités, les abſurdités & les impoſſibilités des autres. Vous voyez très-clairement, mon R. P. l'impoſture & la fauſſeté de la révélation de l'Alcoran; les Juifs & les Payens voyent de même celles de l'Evangile; elles ſont encore plus frappantes pour tout homme ſans préjugés. Le Père Malebranche connaîtrait bien & mettrait dans un beau jour le ridicule du Chriſtianiſme, ſi la prévention & les préjugés de l'éducation n'avaient mis un bandeau ſur ſes yeux, ou même s'il voulait eſſayer d'écarter ce bandeau & de penſer par lui-même.

Voyons-nous bien clairement que figure d'un verre d'eau verſé ſur notre tête

par un Prêtre avec quelques paroles nous sommes éternellement l'objet de la vengeance d'un être infiniment juste ?

Tous les autres hommes voyent clairement qu'un être infiniment juste, ne peut punir que ceux qui ont librement contrevenu à une loi connue ; les Juifs & les Turcs voyent-ils bien clairement que le retranchement d'une partie de leur peau soit une sainteté ? Tout le reste des hommes voit que c'est une absurdité.

Les Indiennes voyent-elles bien clairement qu'en se brulant toutes vives après la mort de leurs maris elles renaîtront plus heureuses, & qu'à la huitiéme fois elles gagneront une félicité de mille ans ? Tout le reste des hommes voit clairement que c'est une sotise.

Avouez-le donc, mon R. P., voyez-vous aussi clairement que Jésus-Christ est tout entier dans l'hostie, corps, ame & sang, & que ce même corps est en cent mille lieux en même tems, comme tous les autres hommes qui ne sont pas Catholiques Romains voyent que cela est absurde & impossible ?

Argu-

Argument démonstratif.

La vérité ne peut être apperçue sans être reconnue, ni reconnue sans arracher le consentement.

Aucune Religion ne force l'assentiment.

Donc aucune Religion n'est une vérité sensible & évidente.

Pour la mineure la chose est claire : autrement tous les hommes choisiraient la Religion qui forcerait leur assentiment, & l'on n'aurait nul besoin de prévenir les esprits dès l'enfance, ni d'embrouiller leur jugement de si bonne heure ; il en serait de la Religion comme de la Géométrie & l'Algèbre.

Second Argument.

Tout ce qui est contesté de bonne foi & avec sincérité est ou faux, ou obscur ou incertain.

Toutes les Religions sont contestées sincérement & de bonne foi.

Donc toutes les Religions factices sont fausses, ou, tout au moins, obscures & incertaines.

CHAPITRE XVIII.

Seiziéme vérité.

Un fait quelconque fondé ſur un grand nombre de preuves conteſtables ne peut acquérir force de démonſtration.

DE mauvaiſes raiſons, en quelque nombre qu'elles ſoient, n'en font pas une bonne, & cent mille probabilités ne détruiſent pas une vérité conſtante qui leur eſt oppoſée. Il eſt vrai que dans la néceſſité de ſe déterminer il faut ſe rendre à des probabilités ou à de mauvaiſes raiſons; cependant ce n'eſt que quand il n'y a point de bonnes raiſons contraires, ou quand de l'autre côté il n'y a rien du tout; mais alors on voit clairement qu'on court riſque d'être trompé : au lieu que quand il y a une bonne raiſon & une preuve inconteſtable, toutes les vraiſemblances, toutes les raiſons fauſſes & équivoques diſparaiſſent; on marche ſûrement, & l'on voit claire-

ment qu'on prend le bon parti quand on se rend à une vérité métaphysique.

Argument démonstratif.

Toutes les choses établies sur de simples apparences & sur des vraisemblances sont fausses ou mal fondées si elles sont contraires aux premières vérités.

Toutes les Religions sont établies sur de simples apparences & sur des vraisemblances contraires aux premiers vérités; donc &c.

Je ne crois pas, mon R. P., que vous puissiez nier ma mineure, c'est tout ce que je puis dire de plus favorable aux Religions factices & au Christianisme en particulier; si je voulais l'entreprendre je prouverais incontestablement qu'elles ne sont pas même fondées sur des probabilités ou des vraisemblances, mais cela seul ferait la matière d'un autre ouvrage dont je pourrai m'occuper si la nature m'accorde assez de tems pour remplir mes vues à cet égard.

CHAPITRE XIX.

Dix-ſeptiéme vérité.

Perſonne n'eſt obligé d'embraſſer quelque Religion que ce ſoit.

PErſonne n'eſt obligé de lire, d'entendre ni de croire quelque fait que ce ſoit; je défie tous les Théologiens de l'univers de m'appoiter la moindre raiſon pour m'obliger à les entendre prêcher, encore moins à les croire loiſqu'il rapportent quelques faits; encore moins ſi ces faits ſont impoſſibles, ou contre les loix de la nature & du bons ſens. Il en eſt de lire un livre comme de croire les faits qu'il contient.

Celui qui n'eſt ni aveugle ni ſourd, eſt-il obligé de ſavoir qu'il exiſte un tel livre? Eſt-il obligé de ſavoir lire? Eſt-il obligé d'entendre la langue dans laquelle il eſt écrit? Eſt-il obligé de s'en rapporter à une traduction? Eſt il enfin obligé de la lire?

Quant aux faits, on pourrait bien dire

qu'un homme eſt un inſenſé s'il refuſait d'en croire quelques-uns, tels que l'exiſtence de la ville de *Rome*, ou de *Paris*; mais aſſurement perſonne ne le jugera pour cela criminel ni ſujet à la moindre peine, vû qu'il eſt évident que la croyance n'eſt point un acte libre.

Si je ſuis obligé d'écouter un homme qui vient me prêcher, je ſuis de même obligé d'écouter tous ceux qui me prêcheront; il n'y a pas plus de raiſon pour écouter le premier Sermon que me fera le Muphti, que celui du Curé, du Molack, du Bramine, du Miniſtre, &c. Si je ſuis obligé de lire un livre, je ſuis obligé de les lires tous, c'eſt-à-dire l'Alcoran, l'Evangile, la Bible, le Véïdam, &c.

Une multitude d'hommes ſe diſent miniſtres de la Divinité, une infinité de livres portent le titre de *Divins*; juſqu'à l'examen tout eſt égal; mais comment connaître celui qui eſt véritable? Comment le ſavoir, ſi l'on n'a lû tous ceux qui prétendent être l'ouvrage de la Divinité? Ceci eſt une démonſtration contre toutes les Religions connues, dont chacune n'a pour elle que de ſimples allégations & des aſſertions deſtituées de tou-

te preuve en forme, par conféquent elle ne peut s'appuier que fur quelques apparences, fans produire une conviction même conditionelle, fi ce n'eft peut-être dans l'efprit des femmes, des enfans & des vieillards dont l'organifation s'eft affaiblie par l'âge, ou a été antérieurement viciée.

Quand les Apôtres de Jéfus-Chrift ou de Mahomet prêchaient, était-on obligé de fortir de chez foi pour les aller entendre? Par quelle règle fallait-il fortir de fa maifon pour courir fur leur paffage? Comment pouvaient faire ceux qui étaient malades, efclaves, prifonniers?

Pourquoi aller plutôt entendre l'un que l'autre?

Cette feule penfée bien méditée, bien approfondie & pouffée jufqu'où elle peut aller, fuffit pour revenir de l'aveuglement & de leurs préventions ceux qui font engagés dans quelque Religion que ce foit. Car enfin, avant que je fçuffe qu'il exifte un livre, dicté par Dieu même, contenant fes loix, & qu'un tel homme eft l'interprête de ce livre, l'envoyé de Dieu, le dépofitaire de ce que je dois croire, je n'avais nul foupçon de tout cela; je ne pouvais donc pas être

obligé de chercher à m'inſtruire à cet égard.

Si je ſuis obligé d'acheter ce livre, & d'écouter ce perſonnage, quand le bruit de l'un & de l'autre parvient juſqu'à moi, je ſuis donc obligé de faire la même choſe toutes les fois que j'entendrai parler de quelque évenement ſemblable. Je n'ai ni plus ni moins de raiſon pour agir de la ſorte la première fois que la ſeconde. Et ſi l'obligation eſt néceſſaire & légitime dans le premier cas, elle doit l'être également dans le ſecond. Ainſi jamais de repos, jamais de certitude, je ſerai toujours en ſuſpens pour ſavoir lequel de tous ces livres contient la vérité que je cherche: tous s'annoncent ſur le même ton; tous ſe diſent le Code de Dieu; tous ſont remplis de miracles & de fables, de promeſſes & de menaces; il en eſt de même des prédicateurs; je ſuis obligé de les écouter tous, ſi je ſuis obligé d'en écouter un ſeul; & je ne vois qu'incertitude de toutes parts.

A qui ſe rendrait un peuple chez qui arriveraient en même tems un Rabin, un Dervis, un Talapoin, un Jéſuite, un Prédicant Luthérien & un Calviniſte? La voye des miracles n'eſt plus ouverte,

& d'ailleurs chaque Secte, comme nous l'avons déja dit, en raporte en sa faveur une multitude tous aussi solidement établis; & par-là même également faux. Si l'on s'en rapporte aux faits que l'on allégue, voilà un procès impossible à décider. Quand ce peuple aurait toute la science nécessaire, la vie de tout homme ne suffirait pas pour le vuider.

Si l'on céde aux raisons, il n'y aura plus de foi: si c'est aux vraisemblances, il y aura incertitude; si le peuple était sage il chasserait tous ces Missionnaires, mais comme il est fort imbécille, le plus rusé, le plus effronté & le plus empressé l'emportera sur tous ses concurrens.

Argument démonstratif.

Personne n'est obligé en conscience, ni d'écouter, ni de lire, ni de croire quelque fait que ce soit.

On ne s'engage dans les Religions qu'en écoutant, en lisant, & en croyant de certains faits. Donc personne n'est obligé en conscience de s'engager dans aucune Religion factice.

Bien loin qu'on soit obligé en conscience de croire des faits, on n'est pas mê-

me obligé de croire les plus évidentes vérités proposées par les hommes, soit qu'on ne veuille pas les écouter soit qu'on ne les comprenne pas.

Prouverez vous aussi bien la Divinité de vos livres & de votre mission, que vous prouverez que les triangles équilatéraux sont proportionnels ? Si quelqu'un ne veut pas vous en croire ni vous écouter, ou si en vous écoutant il ne comprend pas votre démonstration, est-il coupable? Pourquoi serait-il plutôt tenu de croire ce qui n'est pas & ne peut pas être démontré, que ce qui l'est de la façon la plus forte? Est-ce un crime d'avoir l'esprit bouché ou une tête peu susceptible de saisir un raisonnement? Personne, sans doute, n'osera soutenir de pareilles absurdités, qui revoltent également le bon sens & l'humanité, & qui ne mériteraient point d'être réfutées si quelqu'un les soutenait sérieusement.

Concluez donc avec moi de tout cela, mon très R. P., que rien n'est plus fou, plus injuste & plus tyrannique que la conduite de ces prétendus envoyés de Dieu, qui souvent prennent les moyens les plus violens pour inculquer des Systêmes Religieux dont il est impos-

fible qu'ils foient eux-mêmes intimément convaincus. Si l'on a droit de regarder comme un fou & comme un tyran çelui qui l'épée à la main forcerait fes concitoyens d'admettre même les propofitions d'Euclide qu'il aurait étudiées, quel nom donnerons-nous à des hommes qui cherchent à établir & à maintenir par le fer & par le feu des opinions deftituées de preuves valables, de vraifemblance & dont eux-mêmes ne peuvent être complétement perfuadés? C'eft pourtant le rôle que jouent continuellement les Miniftres de l'Evangile de paix, qui fe montrent plus intolérans même que les Mahométans, à qui leur Prophête a formellement recommandé d'établir fa Religion par la force.

Eft il un Chrétien qui puiffe dire de bonne foi qu'il eft réellement convaincu des dogmes de fa Religion tandis qu'il avoue qu'il ne peut les comprendre? Pour être convaincu ne faut-il pas commencer par entendre? Et comment peut-on fe vanter d'entendre des myftères? Non, je le foutiens, il n'eft pas un feul Chrétien qui, quand il voudra être fincère avec lui-même, puiffe dire avec vérité qu'il ne lui refte point de doute fur fa Religion. Ce

qu'il appelle une *foi vive* n'eſt jamais qu'une confiance aveugle dans ſes Prêtres, qu'il ſuppoſe incapables de ſe tromper ou de vouloir le tromper; ſon entêtement pour ſes opinions religieuſes n'eſt fondée que ſur ſon ignorance, ſur ſon incapacité de juger par lui-même, ſur l'habitude qu'il a contractée dès l'enfance de s'en rapporter aveuglément à ſon Père, à ſon Curé, à ſon Confeſſeur, qu'il ſe garderait peut-être bien de regarder comme des gens infaillibles en toute autre matière que la Religion.

Mais la Religion a cela de propre qu'elle faſcine plus que toute autre choſe l'entendement humain. La choſe que le commun des hommes examine le moins, c'eſt préciſément celle qu'on lui montre comme la plus importante pour lui, ou comme de la plus grande conſéquence pour ſon bonheur. C'eſt en cela même que gît le piége que l'on nous tend dès notre enfance; on nous répéte ſans ceſſe les fables effrayantes des peines de l'autre vie; on nous peint la Divinité comme ſi méchante, ſi bizarre, ſi injuſte, ſi déraiſonnable; on nous remplit l'imagination de peintures ſi atroces de l'enfer, que toutes les fois qu'on nous

parle de la Religion, nous frémissons; notre cerveau se trouble, nous ne pouvons juger de rien, nous ne pouvons rien examiner par nous-mêmes, nous suivons aveuglément tout ce qu'on nous prescrit, & sans être convaincus de rien nous n'osons pas nous rendre compte de ce que disent des hommes, que nous regardons comme les dépositaires des secrets que nous croyons propres à nous garantir des tourmens imaginaires, dont l'idée seule nous jette dans le trouble & le découragement.

Il est impossible de raisonner, de juger, d'examiner les preuves de la Religion, ni par conséquent de s'en convaincre, puisque son seul nom suffit pour nous rappeller des idées terribles & propres à nous faire trembler. Le moment où l'on tremble ne peut être un moment favorable pour l'examen, sans lequel il ne peut y avoir de conviction. En un mot, je le répéte, il ne peut exister au monde un homme sincérement & pleinement convaincu de sa Religion.

En effet toutes les Religions sont fondées sur la crainte. Il n'est pas une seule Religion sur la terre qui ne se serve d'un Dieu cruel & méchant pour épouvanter

les hommes; il n'en eſt point qui ne faſſe des menaces terribles à ceux qui ne croiront point ſes dogmes, ou qui ne ſe conformeront point aux volontés de ceux qui ſe donnent pour les miniſtres, les interprêtes, les Prêtes de ce Dieu redoutable & barbare, & qui ſe vantent de connaître les moyens de le rendre propice. Ainſi Dieu lui-même ne ſemble fait que pour intimider les eſclaves que les Prêtres veulent ſoumettre ou retenir ſous le joug.

Vous me direz, ſans doute, mon R. P., que ces craintes ſont ſalutaires, qu'elles ſont utiles à la morale, qu'elles ſont néceſſaires pour contenir les paſſions des hommes, & que, quand même la Religion ſerait incertaine ou fauſſe, il ſerait avantageux à la Société de la laiſſer ſubſiſter. Je vais répondre à cette objection qui eſt peut-être la plus importante de toutes celles que l'on puiſſe faire à ceux qui attaquent la Religion; cette difficulté une fois levée il ne reſtera plus rien au menſonge pour ſe ſoutenir. J'aurai gagné mon procès ſi je prouve que la Religion factice eſt toujours deſtructive de la ſaine morale, nuiſible au bien-être des états, & incapable de contenir les paſſions des hommes.

CHAPITRE XX.

Dix-huitiéme vérité.

Toute Religion factice est contraire à la morale ou lui est totalement inutile.

TOut ce qui tend à bannir la concorde, la bienveillance, l'humanité & la paix d'entre les hommes est contraire à la saine morale; or pour peu que l'on ouvre les yeux on s'apperçoit que rien n'est plus propre à briser les liens de la Société que les différentes Religions factices, qui, persuadées chacune de leur côté qu'elles ont le privilèges exclusif de plaire à la Divinité, regardent avec mépris, avec dédain, avec colère tous ceux qui ne leur sont point soumis, & par une pente naturelle porte leur sectateurs zêlés à faire du mal aux personnes qui, en ne faisant pas comme eux, leur paraîtront condamner leur propre conduite envers Dieu. Le zêle est toujours proportionné à l'importance que les hommes mettent aux choses dont ils ont l'âme occu-

pée : or la Religion étant toujours regardée comme la chofe la plus importante & la plus néceffaire, un grand nombre d'hommes s'en occuperont fortement, auront du zêle pour elle, fouffriront la contradiction avec peine, tâcheront d'amener les autres à leurs propres opinions; afin de les fortifier d'un plus grand nombre de partifans, enfin fe fâcheront contre ceux qui ne penferont point comme eux-mêmes fur des chofes qui leur paraiffent démontrées, & finiront par les perfécuter & par croire que c'eft fervir la Divinité que de nuire à ceux qui ne lui rendent point les mêmes hommages ou qui ne penfent pas de la même maniére fur fon compte.

Toute Religion étant regardée comme importante & vraie par celui qui la profeffe doit le rendre zêlé; tout homme zêlé doit méprifer celui qui n'a point la même Religion que lui, ou du moins doit éprouver de l'éloignement pour fa perfonne. Cela arrive tous les jours, même pour des opinions que l'on regarde comme plus indifférentes que celles qui ont rapport à la Religion, il ne faut donc point être furpris fi les opinions Religieufes font celles qui produifent le

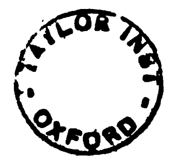
plus de divisions, de haines, de discordes & de fureurs sur la terre. C'est en conséquence de ces principes que les sectateurs des différens cultes se regardent par toute la terre réciproquement comme ridicules, comme méprisables, comme stupides, comme haïssables; dispositions très-contraires à toute mo.ale & qui, comme l'expérience le prouve, étouffent entiérement dans les cœurs tous les sentimens de la bienveillance universelle, de l'humanité, de l'équité, sans lesquels la vraie morale ne peut point subsister.

Ces réflexions peuvent nous faire découvrir la vraie source de la conduite si peu morale ou si souvent odieuse & criminelle que presque de tout tems les hommes ont tenue envers ceux qui n'étaient point de la même Religion qu'eux. La différence d'opinions sur cette matière, toujours regardée comme la plus importante, a mis une grande différence entre les hommes. Les livres saints des Juifs & des Chrétiens nous en donnent des exemples très-frappans. Nous y voyons les Juifs, rendus fanatiques par Moyse, voler, piller, exterminer sans scrupule les Egyptiens, les Amalécites,

les

les Ammonites, & nous les voyons dans tout le cours de leur Histoire les ennemis nés de toutes les nations, qu'ils regardaient comme abominables & qui les détestaient ou les méprisaient à leur tour.

Nous retrouvons les mêmes fureurs dans les annales des Chrétiens, qui depuis la fondation de leur Religion se sont même distingués par dessus tous les autres peuples connus par les extravagances auxquelles le zêle les a portés. L'esprit d'intolérance, d'inimitié, de discorde, de persécution a particuliérement & en tout tems caractérisé le Christianisme. Pour peu qu'on soit versé dans l'Histoire de l'Eglise on sera forcé d'avouer que les Chrétiens furent toujours aux prises avec les sectateurs des autres cultes. Même dans leur état de foiblesse leur zêle les porta souvent à attaquer les Dieux de la Religion payenne qui dominait alors, en conséquence le Paganisme fut obligé de les persécuter & leur fit les martyrs dont l'Eglise se glorifie. La Religion Chrétienne, devenue peu-à-peu la plus forte, se vengea des Payens; les Empereurs, guidés par ses Ministres zêlés pour leurs propres intérêts, mirent tout en usage pour lui soumettre tous leurs sujets.



Depuis ce tems, dans tous les siècles, les Chrétiens ont été perpétuellement occupés à se haïr, se disputer, s'entredétruire. Les Prêtres, seuls intéressés dans les querelles, travaillèrent sans relâche à les fomenter & les nourrir: animés par leurs leçons leurs sectateurs se sont continuellement détestés, égorgés ou du moins méprisés; ils se sont regardés comme des êtres d'une autre espèce quand ils n'ont point eu les mêmes idées sur la Religion; en un mot les liens moraux se sont brisés entre les habitans des mêmes pays, les citoyens des mêmes villes, les membres des mêmes familles. Le Père méconnut & détesta son fils, le fils méprisa son Père, qu'il regarda comme un aveugle; les frères s'entrebatîrent, les citoyens s'entrégorgèrent, les Rois persécutèrent leurs sujets, les sujets se soulevèrent contre leurs Rois, les uns & les autres se trouvèrent également esclaves de ces Pontifes & de ces Prêtres qui sonnaient le tocsin de la fureur, de la cruauté, de l'injustice & qui brisaient impunément tous les liens de la Société faisant fouler aux pieds la vraye morale.

Vous ne manquerez pas, mon R. P., de me dire que le Christianisme condam-

ne ces excès, que l'Evangile recomman-
de partout l'union, la concorde, l'amour
du prochain, la tolérance. Mais je vous
répondrai que vos livres saints disent per-
pétuellement & le blanc & le noir, souf-
flent le froid & le chaud. Le Dieu des
Juifs, qui est aussi le vôtre, n'a-t-il pas
formellement ordonné à son peuple choi-
si de haïr les nations étrangères, de les
regarder comme abominables, de les vo-
ler, de les exterminer? Ce Dieu n'as-
sûrait-il pas les Israëlites qu'il était à
leur tête dans les entreprises les plus in-
justes & par conséquent les plus contrai-
res à la morale, & sur-tout quand il s'a-
gissait d'envahir les possessions à des na-
tions qui en jouissaient paisiblement? Un
Dieu qui ordonne l'usurpation, le meur-
tre, la guerre injuste, n'ordonne-t-il
pas la violation manifeste de tous les de-
voirs de la morale?

A l'égard de son fils, que les Chré-
tiens regardent comme un Dieu égal à
son Père, si dans quelques passages du
Nouveau Testament il recommande l'a-
mour du prochain, la douceur, la pa-
tience; dans d'autres passages il annonce
qu'*il est venu apporter le glaive & non la
paix*, qu'il est venu séparer le Père du

Fils, l'Epoux de l'Epouse; qu'il faut briser tous les liens pour le suivre; qu'il faut contraindre les conviés à entrer dans la salle du festin, &c.

Auxquels de ces différens ordres faudra-t-il s'en tenir ? Le choix des Prêtres ne sera point douteux: les ordres d'un Dieu cruel, capricieux, colère, s'accommodent bien mieux à leurs vues que ceux d'un Dieu plus humain & plus doux; en conséquence ils diront toujours que Dieu exige que l'on haïsse, que l'on tourmente, que l'on égorge même son prochain, quand il cessera de penser comme il est de leur intérêt qu'on pense. Ainsi le Dieu des Prêtres sera toujours le destructeur de toute justice, de toute humanité, de toute morale. Ils l'ont fait injuste & capricieux lui-même; ils le montrent comme un tyran qui ne s'astreint point envers ses créatures aux loix invariables de la raison; ils prétendent qu'il peut créer le juste & l'injuste; le dogme de la *Prédestination* & de la *réprobation* fait de ce Dieu le plus fantasque des êtres & le plus partial: ainsi un pareil Dieu ne peut être le modèle des hommes, il l'est de la conduite de ses Prêtres; qui s'étant établis eux-mêmes

les interprêtes de sa volonté le font toujours parler & agir comme il convient à leurs propres intérêts.

Toutes les Religions factices nous donnent des idées fausses de la Divinité, qu'elles rendent odieuse & qu'elles outragent, ou même qu'elles anéantissent par les qualités affreuses & incompatibles avec la perfection infinie qu'elles ont le front de lui assigner. Toutes ces Religions font parler au Dieu choquant, qu'elles ont imaginé pour tromper les peuples, le langage qui convient à ses Prêtres ou à ses inspirés; d'où il suit que la morale qu'ils prêchent en son nom est la morale de l'intérêt Sacerdotal, & ne peut jamais être conforme à celle que nous dicte la raison; celle-ci se voit sans cesse forcée de contredire & la Religion qui est absurde, & sa morale qui est nuisible à la Société.

Ce n'est pas Dieu, c'est Moyse qui prescrivît aux Israëlites d'être des voleurs & des assassins; ce sont les Successeurs de Moyse qui ont profité de sa férocité & des principes établis par ce Législateur ambitieux & cruel pour conquérir la terre promise, & pour nourrir la haine des Juifs contre les autres nations; c'est d'a-

près les notions établies par Moyse que les Prêtres, les Dévins, les Prophêtes d'Israël ont toujours troublé l'Etat & donné des embarras aux Souverains d'un peuple ignorant & crédule que sa loi rendait insociable, cruel, & sur-tout aveuglément soumis au Sacerdoce.

C'est pour avoir adopté en grande partie le Judaïsme que les Chrétiens sont les persécuteurs de leurs frères, l'instigation de leurs Prêtres qui leur inspirent dès l'enfance une haine invétérée pour tous ceux qui n'ont point la même Religion qu'eux, & qui leur persuadent que leur Dieu se fâcherait & les puniraient s'ils ne montraient point un grand zèle dans sa cause, ou s'ils ne traitaient point en ennemis les ennemis de l'Eglise. D'après de tels principes il ne faut point être surpris si la Religion porte sans cesse le trouble & la division dans les Etats, & si elle détruit l'union entre des êtres, qui avec des esprits divers, ne peuvent avoir les mêmes idées sur des matières aussi obscures & vagues que celles dont les Religions factices s'occupent. Les peuples ignorans, faussement persuadés que leurs Prêtres sont les Ministres & les Interprêtes de Dieu, croyent que tout ce qu'ils

disent est un ordre divin qu'ils ne peuvent jamais errer en se conformant à ses ordres, ni pécher en leur obéissant.

En général les hommes qui n'ont point médité ne connaissent point d'autre morale que celle que la Religion leur prescrit; ils se persuadent que leurs devoirs envers Dieu fidélement remplis, il ne leur reste plus rien à faire, & ils croyent qu'en suivant aveuglément les ordonnances de leurs Prêtres, la Divinité ne peut jamais être mécontente de leur conduite. Or ces Prêtres, comme l'expérience nous le montre, sont avares, ambitieux, orgueilleux, vindicatifs, opiniâtres, par conséquent ils font parler Dieu au ton de leurs passions, & font souvent passer pour des vertus les actions les plus noires.

C'est ainsi que les prétendus interprêtes des volontés divines se sont rendus les maîtres de la morale, qui fut soumise à leurs caprices, à leurs intérêts, à leurs passions les plus condamnables. C'est ainsi que sous prétexte d'obéir à Dieu qu'ils faisaient parler, ils se sont fait obéir à eux-mêmes, lorsqu'ils ordonnaient en son nom les crimes les plus odieux. C'est ainsi qu'ils sont parvenus à rendre légitimes les haines, les fureurs, les révoltes,

les attentats contre les ſouverains, les uſurpations, les vengeances, les injuſtices les plus criantes. Toutes les fois que ces Prêtres ont décidé d'après les oracles contradictoires contenus dans leurs livres ſacrés que ces actions étaient légitimes, leurs ignorans ſectateurs ſe ſont empreſſés de les commettre, ils ont cru faire le bien en ſe livrant aux plus grands excès.

C'eſt d'après ces notions que Henry III. fut lâchement aſſaſſiné; que le meilleurs de nos Rois a péri ſous le couteau; que les Jéſuites ont enſeigné la légitimité du régicide ou du meurtre des ſouverains, qu'ils appellent des tyrans quand ils ne penſent pas comme le Pape & comme eux ſur la Religion.

C'eſt ſur ces mêmes principes que ſe ſont toujours fondées les cruelles perſécutions que l'on a vû dans tous les ſiècles fomentées par les gens d'Egliſe; telles que les croiſades contre les Albigeois, les Vaudois, & les perſécutions plus récentes que l'on exerce encore tous les jours en France contre les Huguenots, auxquelles je me rappelle avec douleur avoir jadis pris part.

C'eſt en conſéquence de l'affreuſe mo-

rale des Prêtres que le Pape, aidé de St. Bernard, transporta une portion considérable de l'Europe en Asie pour envahir injustement les terres des Mahométans, qui sur les ordres de leur Prophête avaient quelques siècles auparavant envahi pareillement les terres des Grecs & des Persans idolâtres : car toutes les Religions factices sont également nuisibles à la vraie morale & n'en connaissent point d'autres que celle qu'elles enseignent, qui est souvent diamétralement opposée à celle de la raison.

La saine Morale ne tire pas plus d'avantages de ces pratiques de dévotion, de ces exercices de piété, de ces cérémonies, que toutes les Religions factices font regarder comme des devoirs très importans; s'ils sont importans ce n'est que pour les Prêtres qui les imposent & qui en retirent de la considération, des richesses & du pouvoir. Ils n'influent aucunement sur la société. A quoi servent en effet ces usages superstitieux que l'on nous fait regarder comme sacrés, ces messes, ces chants, ces cérémonies auxquelles on nous enjoint d'assister; ces confessions, qui ne corrigent personne; ces abstinances inutiles, ces fêtes trop

multipliées qui donnent lieu à l'oisiveté, à l'intempérance, à la débauche, &c. ? quel bien résulte-t-il pour la société de ces austérités, de ces disciplines, de ces jeûnes, de ces macérations de toute espèce, qui ne paraissent des choses surprenantes qu'aux yeux du vulgaire imbécille à qui l'on fait admirer par toute la terre les tours de force de ces Prêtres ou de quelques fanatiques, que l'on fait passer pour de grands efforts de vertus?

Je ne m'y tromperai pas, mon R. P., je ne consens à nommer *vertu* que ce qui procure des avantages réels à la Société. Dans toutes ces prétendues vertus que les Religions factices enseignent je ne puis jamais voir que des folies qui tendent à favoriser les intérêts, la vanité, les passions, l'ambition, l'avarice, le désir de dominer des Prêtres, sans rien procurer d'avantageux aux reste des humains. Ces Prêtres veulent que l'on *croye*, ce qui signifie qu'ils veulent que l'on s'en rapporte à eux. Ils veulent que l'on *espère*, ce qui signifie que l'on écoute leurs ordres l'on sera quelque jour heureux. Ils veulent que l'on soit *charitable*, c'est-à-dire, qu'on leur donne son bien ; car ils ne veulent plus que nous aimions notre

prochain quand ils ne l'aiment point eux-mêmes. Ils nous recommandent d'être bien *humbles*, c'eſt-à-dire, de nous défier de nos propres lumières afin de nous laiſſer toujours guider par les leurs. En un mot dans toutes les vertus que le Chriſtianiſme ainſi que toutes les Religiòns factices recommandent à leurs dévots nous ne trouverons jamais en les analyſant que l'intérêt & le profit des interprêtes & des Miniſtres de la fauſſe Divinité qu'ils font parler aux hommes, ou dont ils expliquent les oracles de la maniére qui leur convient le mieux. Depuis la Chine juſqu'au Pérou, depuis Pékin juſqu'à Rome, nous verrons toujours que les Prêtres ont corrompu la morale, & qu'ils ont transformé en vertus tout ce qui pouvait être avantageux pour eux-mêmes, ſans s'embarraſſer du reſte de la Société, ni ſe ſoucier d'apprendre aux hommes leurs vrais devoirs, qui ſont les mêmes par-tout.

Si les Prêtres ſe ſont étudiés à rendre la Divinité terrible ce ne fut que pour rendre leurs eſclaves plus ſouples & plus ſoumis à leurs volontés, ils cherchèrent à établir leur propre empire ſans établir celui de la morale. Au contraire dans

toutes les Religions factices ils inventèrent mille moyens lucratifs pour expier les crimes, pour laver les ames de leurs souillures, pour appaiser les remords : ainsi ils encouragent plutôt à mal faire par l'assurance que la Religion fournit toujours de reconcilier les pécheurs avec le Ciel ; les hommes comptèrent là-dessus, & sûrs de pouvoir, à l'aide de leurs Prêtres, appaiser Dieu quand ils voudraient, ils vécurent tranquilles dans le crime & ne pensèrent jamais à remplir leurs vrais devoirs, à réparer leurs iniquités ; à se corriger de leurs vices & de leurs dérèglemens, à faire du bien réel à la Société.

Ainsi le Dieu redoutable que les Prêtres avaient imaginé ne put servir à mettre un frein aux excès des méchans, parce que ces mêmes Prêtres se sont réservé le pouvoir de désarmer sa colère ; on compta donc sur leur secours, l'on persista dans le crime & l'on ne se corrigea presque jamais.

Pour se convaincre de ce que j'avance, mon R. P., il ne faut que jetter les yeux sur tout ce qui se passe autour de nous. Nous voyons la Société remplie d'une infinité d'hommes vicieux, débau-

chés, adultères, d'ambitieux, d'avares, de voleurs, de juges iniques, de courtisans corrompus, de grands qui oppriment, de traitans qui foulent le pauvre &c. qui tous sont religieux & même dévots, qui remplissent avec scrupule les devoirs qu'on leur impose; qui vont exactement à la Messe, qui se confessent, & communient plus ou moins fréquemment, qui font maigre en carême & qui n'en sont pas moins des hommes sans moeurs réelles & sans vertus. Quant à ceux qui négligent ces devoirs superstitieux, pour se livrer à leurs déréglemens, ils ne sont point des incrédules pour cela ils espérent toujours se reconcilier un jour avec la divinité; ils ont appris de leurs Prêtres qu'un *bon peccavi* suffisait pour entrer en grace, & que des largesses faites à l'Eglise adouciront pour eux la rigueur du juge courroucé.

L'expérience nous prouve tous les jours la vérité de ce que j'avance. Peu de gens parmi nous manquent de foi mais presque tous manquent de moeurs. En effet il n'y a qu'un très-petit nombre d'incrédules dans toutes les nations si on les compare à la multitude de ceux qui croyent à ce que disent les Prêtres; pres-

que tous les Chrétiens sont dans la ferme croyance qu'il existe un Dieu sévère qui punira éternellement par des supplices affreux ceux qui auront encouru sa colère ; en sont-ils meilleurs pour cela ? vous n'oserez point le dire, mon R. P. ; vos prédicateurs s'en plaignent eux-mêmes ; ils déclament de beaux discours contre la corruption du siècle, ils parlent sans cesse des vengeances célestes, ils font des tableaux révoltans des tourmens de l'enfer ; & rien ne diminue le nombre des coupables, rien n'arrête la fougue des passions. De l'aveu de nos Prêtres eux-mêmes rien de plus rare que les conversions sincères ; on remet toujours à changer de vie à la mort, & pour lors ces merveilleuses conversions ne sont avantageuses qu'à l'Eglise & inutiles à la Société.

Que dis-je ! les plus grands scélérats ont presque toujours de la Religion ; ils connaissent ses menaces ; ils ont entendu parler de l'enfer, des démons, des supplices éternels ; cela ne les a point empêché de voler, d'assassiner, de troubler la société par leurs crimes ; ils ont espéré se réconcilier un jour avec le Dieu terrible qu'ils outragent, & quand nous

les voyons passer pour subir la peine que les loix leur infligent nous les voyons baiser avec ardeur le crucifix qu'un confesseur leur présente.

Enfin ces Prêtres, ces Ministres d'un Dieu terrible qui nous entretiennent de ses vengeances sont-ils meilleurs que les autres hommes? Si plusieurs d'entre eux sont détrompés au fond du cœur de notions de leur Religion, je pense au moins qu'il en est un grand nombre qui ne sont point dans ce cas, & qui sont, ainsi que leurs sectateurs ignorans, les dupes de leurs opinions. Cependant ils n'agissent point en conséquence, ils ne montrent point par leur conduite qu'ils craignent un Dieu vengeur, & pour peu qu'on ait, comme moi, parcouru l'Espagne, le Portugal & l'Italie, on demeurera convaincu que les Prêtres dans les pays où ils ont le plus de pouvoir, & les peuples moins de lumiéres, sont des monstres de débauches, de luxure, de trahisons, de cruauté. Ces hommes qui parlent de l'enfer aux autres devraient au moins le voir ouvert sous leurs pieds. Cependant ils n'y sengent guères, ils vivent tranquiles dans le déréglement & dans le crime, & ce n'est pas d'aujourd'hui que

l'on a remarqué qu'un mauvais Prêtre eſt le plus méchant des hommes.

Voilà donc, mon R. P., les effets de ces craintes ſalutaires que votre Religion inſpire! Elles ne ſervent à rien ; elles ne contiennent pas même ceux qui en paraiſſent le plus fortement perſuadés. Diſons plutôt, comme je l'ai fait voir ci-devant, que l'éternité des peines de l'autre vie eſt un de ces dogmes inconcevables que preſque tout le monde adopte, ſans en être réellement convaincu. A quoi ſert-il donc d'imaginer un Dieu qui pouſſe juſqu'à l'excès & juſqu'à l'injuſtice ſes vengeances déraiſonnables? Il ne ſert qu'à troubler & allarmer des ames timides & foibles qui même ſans cela ne ſe livreraient point au crime; il ſert encore ſur-tout à faire reſpecter ſes Prêtres ; à leur procurer des richeſſes pour des expiations, des réconciliations, des négociations avec l'éternel; du reſte il ne ſert à rien pour corriger les hommes, pour contenir leurs paſſions, pour les tirer de leurs vices & de leurs mauvaiſes habitudes auxquels ils ne renoncent communément qu'à la mort, c'eſt-à-dire quand ils ſont hors d'état de mal faire.

Argu-

Argument démonſtratif.

Tout ce qui tend à ſemer la diſcorde parmi les hommes & à leur donner des idées fauſſes de la Divinité, eſt nuiſible à la ſaine morale.

Toutes les Religions factices diviſent les hommes & leur donnent des idées fauſſes de la Divinité.

D'où il ſuit que toutes les Religions factices ſont contraires à la morale ou du moins lui ſont totalement inutiles.

Je crois, mon R. P., avoir ſuffiſamment prouvé ce que j'avance ici dans le cours de cet écrit; il ſuffit d'ouvrir les yeux pour ſe convaincre que les hommes ſont très-partagés d'opinions ſur le compte de la Religion, & que la diverſité de ces opinions n'eſt propre qu'à les éloigner les uns des autres & leur inſpirer des animoſités très-fortes, qui, fomentées par des impoſteurs, finiſſent communément par intéreſſer la tranquillité publique & ſouvent par mettre les Etats en danger. Il n'y a que des vérités claires & ſenſibles qui ſoyent capables de convaincre tous les hommes & de les mettre d'accord. Les menſonges & les

rêveries, dont toutes les Religions factices sont remplies, ne produiront jamais cet effet; chaque menteur aura toujours sa propre façon de mentir; chaque fanatique aura sa façon de rêver, ou d'être dans le délire: ainsi point d'union entre les différens interprêtes de la Divinité, dont l'imposture sera toujours l'unique mêtier. En conséquence point d'union entre leurs Sectateurs, qui, s'ils persécutent ou sont persécutés, divisent les Sociétés politiques & donnent lieu à ces guerres de Religion, qui, comme on sait, ont toujours été les plus cruelles de toutes.

C'est donc bien faussement que l'on prétend que la Religion est nécessaire à la politique pour l'appuier. Pour que la Religion produisit cet effet il faudrait qu'elle réunît les esprits afin de les faire concourir au bien public; bien loin de là, les différentes Religions que nous voyons sur la terre ne font que diviser d'intérêts les nations ainsi les citoyens des mêmes Etats: l'Histoire de notre pays nous fournis des preuves frappantes & funestes de ce que je dis ici. Jamais les Princes, séduits par les Prêtres ou par leur propre superstition, n'ont pût ramener leurs sujets à l'unité, tous les efforts

qu'ils ont fait pour cela ont toujours été infructueux, ou n'ont servi qu'à ruiner la félicité publique, affoiblir la puissance de l'Etat, ébranler le trône lui-même sans jamais produire l'effet qu'ils s'étaient proposé. Qu'est-ce qu'ont produit les rigueurs emploiées contres les Maures en Espagne? Elles ont fait sortir de ce pays un million de sujets industrieux qui l'eussent empêché de tomber dans cette langueur où nous le voyons aujourd'hui. Les Espagnols, à l'aide de l'inquisition? sont devenus des malheureux à qui ils ne reste pour tout bien qu'un Papisme bien absurde & des Prêtres qui seuls sont riches, au milieu d'une nation de fénéans, Charles-Quint a-t-il réussi, dans le projet d'extirper l'hérésie naissante en Allemagne? Après des guerres cruelles qui ont fait couler des flots de sang, le Protestantisme s'est établi de la façon la plus durable, & après avoir couru mille danger le chagrin de ses mauvais succès l'a forcé d'aller finir ses jours avec des Moines. Philippe Second son cruel fils a-t-il mieux réussi quand il voulut ramener les Pays-Bas sous le joug de ses Prêtres? Il a perdu par ce moyen les plus courageux & les plus industrieux de ses sujets; les horribles cruau-

tés de son Duc d'Albe n'ont fait que consolider le Calvinisme & faire naître des cendres des bûchers qui avaient brûlé des héritiques, une République florissante capable d'en imposer à ses anciens maîtres. Si nous tournons les yeux vers l'Angleterre nous y voyons un Roi périr sur l'échaffaut pour avoir voulu imposer aux Ecossois le joug des Prêtres, & nous voyons son fils fanatique, que l'exemple de son père n'avait point corrigé, perdre sa propre couronne pour avoir voulu ramener ses sujets sous le joug du Pape.

Je ne parle point des inutiles persécutions excitées dans notre pays par les Jésuites & par un Clergé ambitieux contre les Huguenots. C'est pour contenter leur frénésie que se sont faites ces guerres civiles qui longtems ont fait ruisseler le sang par-tout le Royaume; c'est pour les réjouir que s'est fait *le massacre de la Saint Barthélemy*, qui nous couvre d'opprobre aux yeux des nations; c'est à leur fureur que deux de nos Rois ont été immolés; c'est pour leur faire plaisir que dans des terres plus proches de nous, un grand Prince, séduit par des imposteurs, qui ne veulent pas que l'on soit citoyen si l'on n'est point leur esclave, a fait per-

fécuter, exterminer ou chaſſer de ſes Etats des ſujets dont il n'eût eu rien à craindre ſi on les eût laiſſés en paix; quelles que fuſſent leurs opinions, ils euſſent, ſans doute, été cent fois plus utiles au Royaume que ces légions de Prêtres & de Moines qui le dévorent ſans lui procurer aucuns avantages réels & même pour ne lui faire que du mal.

Il eſt aiſé de voir d'où ſont venues toutes ces calamités dont tant d'Etats ont été affligés depuis tant de ſiècles. Les Miniſtres de la Religion ont ſçu lier leurs intérêts à ceux des Princes; ils leur ont fauſſement perſuadé que leur pouvoir était attaché à celui de l'Egliſe, & que ſi l'on ne penſait pas comme eux l'on ne pouvait être ni bon citoyen, ni ſujet fidèle & ſoumis. Ces impoſteurs ſe ſont bien gardés de dire que c'étaient eux-mêmes qui par leurs prédications fanatiques, par les animoſités qu'ils inſpirent dès l'enfance, par les tyrannies qu'ils exercent, ſément continuellement le trouble, alienent les cœurs des ſujets hétérodoxes, & ſouvent forcent des citoyens honnêtes à ſe ſoulever contre un Gouvernement partial, qui ne ſe fait connaître à eux que par de mauvais traitemens. Ce ſont des

Moines & des Prêtres fanatiques que le Gouvernement ne retient point & à qui au contraire il laiſſe trop de pouvoir, qui abuſant de ce pouvoir produiſent des ſoulévement que l'on fait paſſer à la cour pour des effets d'un eſprit de révolte dans les Proteſtans. J'ai été cent fois témoins de ce que j'avance. Si les Prêtres de l'Egliſe dominante n'avaient pas le droit d'invectiver, d'animer leurs auditeurs, de véxer ceux qui leur déplaiſent, le Roi n'aurait jamais rien à craindre des ſujets qui ne penſent pas comme lui.

Ainſi rien n'eſt plus faux, mon R. P., que de prétendre qu'une Religion factice ſoit le plus ferme appui de la politique. Les Prêtres ne favoriſent le pouvoir du Prince qu'autant que le pouvoir du Prince ſoutient leurs propres intérêts; quand le Prince à la faibleſſe de ſoutenir les intérêts des Miniſtres de l'Egliſe il devient lui-même, au dépend du bien-être de ſon pays, le Miniſtre de leurs paſſions, de leurs vengeances, de leur cupidité, de leur ambition; s'il refuſe de s'y prêter ils chercheront à lui nuire, & profiteront de l'empire fâtal que trop ſouvent le Gouvernement leur laiſſe prendre pour exciter du trouble, pour allumer les flam-

beaux de la discorde, & pour ébranler le Gouvernement lui-même.

On demandera, sans doute, comment remédier à ces inconvénients? Je n'y connais qu'un seul remède & c'est le Souverain qui en est le dépositaire. Qu'il établisse la *Tolérance* dans son pays; qu'il permette à chacun de penser comme il voudra pourvû qu'il agisse d'une façon avantageuse à la Société ou qui ne nuise à personne; qu'il ne tyrannise point la pensée, qu'il ne souffre point qu'on la tyrannise; qu'il ôte pour toujours aux Prêtres le droit de véxer leurs concitoyens pour leurs opinions; que jamais il ne se mêle de leurs disputes; qu'il laisse Dieu seul juger dans sa propre cause; & qu'il laisse des Prêtres, également fourbes ou insensés de part & d'autre, se quereller à leur aise sur des matières qu'ils n'entendent pas.

Enfin pour prévenir les mauvais effets de la superstition & du fanatisme Sacerdotal, que le Souverain fasse enseigner une morale saine & philosophique, dont les principes sûrs & invariables ne soyent point soumis aux caprices des hommes & aux volontés d'un faux Dieu, que ses Prêtres rendront toujours cruel, injuste

& bizarre. Qu'à l'aide des récompenses, des distinctions, des richesses, des honneurs il invite ses sujets à s'éclairer, à se dégager des préjugés, à éclairer les autres, à pratiquer la vertu, à remplir leurs devoirs réels; à être bons sujets, bons citoyens, bons pères de familles; bons parens, bons amis, & à montrer de la probité dans tous les états de la vie.

Que le gouvernement, cessant d'être partial & injuste pour quelques-uns des citoyens qui ne sont point dans les mêmes principes religieux que le Prince, leur fasse aimer un Etat qui fait également du bien à quiconque sait bien le servir. Qu'il ne viole plus à leur égard cette première loi de la raison qui nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait à nous-mêmes. En un mot que le Prince équitable montre à tous ses sujets l'exemple de l'équité; qu'il ne permette point qu'on opprime personne pour sa façon de penser quand sa façon d'agir ne nuira point à la Société. Qu'au lieu de punir des opinions, que l'on n'est point le maître d'avoir ou de ne point avoir, l'on punisse tous ceux qui troublent le repos de leurs concitoyens; que l'on châtie ces sujets turbulens dont la discorde est

l'élément ; que par des loix sévères l'on contienne les crimes qui dérangent l'ordre public & qui mettent en danger les personnes & les biens que le Prince doit protéger ; que l'on punisse & que l'on montre du mépris aux débauchés, aux adultères, aux intempérans, aux menteurs de toutes espèces, à ceux qui manquent de bonne foi, aux traîtres ; & peu à peu l'empire des mœurs s'établira de lui-même sur les ruines de la superstition, qui, comme on a vu, ne peut rien contre les passions des hommes, & qui même ne sert qu'à les porter à des excès très-nuisibles à la morale.

C'est par ces moyens que l'on peut parvenir peu à-peu à faire revenir les nations de leurs égaremens, à les amener à la vertu, à les détromper de leurs superstitions, à fermer la bouche à leurs Prêtres, qui loin de les guider vers le bonheur les égarent sans cesse au gré de leurs intérêts. C'est ainsi que sur les ruines des Religions factices l'on élevera l'édifice de la Religion naturelle dont les préceptes sont les mêmes que ceux de la morale, & sont propres à convaincre les esprits de tous les hommes.

Cette Religion universelle nous donne des idées vraies de la Divinité. Elle nous

montre l'Etre suprême comme parfait; comme infiniment bon, infiniment sage, infiniment puissant, infiniment juste, enfin comme totalement exempt des vices & des imperfections dont ses prétendus ministres ont voulu ternir son éclat. Ce Dieu créateur de toutes choses est l'auteur de la nature à laquelle il commande, dont il a fait les loix, dont il a réglé l'ordre. Par conséquent il est l'auteur des hommes, il est l'auteur de la Société, il aime son bonheur, il l'attache à l'ordre, & cet ordre dépend de la fidélité avec laquelle chacun des membres remplit ses devoirs moraux dans la sphère qu'il occupe.

Nous n'avons donc pas besoin de recourir à des révélations trompeuses, à des interprêtes du ciel, à des Prêtres pour découvrir les vues de la Providence. Il n'est pas nécessaire de nous promettre des récompenses dont nous n'avons point d'idées, ni de nous faire des menaces effrayantes pour nous faire remplir nos vrais devoirs, auxquels notre bien-être est toujours attaché. Le Tout-Puissant qui régle nos destinées nous punit & nous récompense dans ce monde; nous sommes malheureux quand nous faisons le mal, nous sommes heureux quand nous faisons le

bien ; la Société ſe détruit par l'excès de nos vices, la Société proſpère quand ſes membres ſont vertueux. Chaque homme ne péche jamais impunément, il eſt forcé par ſes remors au repentir ; il eſt forcé par ſes beſoins de mériter l'affection des autres ; il eſt forcé de rougir quand au fond de ſon cœur il ſe rend témoignage qu'il ne mérite que leur mépris ou leur haine ; il s'applaudit lui-même quand il ſait qu'il a mérité leur amour ; il eſt applaudi des autres il en eſt chéri & reſpecté quand ils éprouvent le bien qu'il leur a fait.

Cette Religion révélée par la nature à tout être raiſonnable parle le même langage à tous les hommes ; elle ſerait plus écoutée & mieux connue ſi la tyrannie & les cris des Religions factices n'étouffaient point ſa voix, & ſi les paſſions des hommes ne les empêchaient ſouvent de l'entendre. Ils ſont toujours punis de leur ſurdité opiniâtre, ils ne ſont récompenſés ou heureux que lorſqu'ils ſont dociles.

Cette voix de la nature & de la raiſon parle ſur le même ton à tous les habitans de la terre ; elle dit aux Souverains d'être juſtes, de régner par l'équité, de faire du bien aux peuples s'ils veulent mériter leur amour & ſe couvrir de

gloire : elle dit aux ſujets d'obéir à des loix qui tendent au maintien de la Société, qui les protégent & qui font leur ſûreté. Elle dit aux Epoux de s'aimer & de fuir pour leur intérêt mutuel ces querelles, ces diſcordes, ces adultères qui pourraient les déſunir. Elle dit au Père de famille de chérir ſes enfans, de les élever avec ſoin, de leur inſpirer de bonne heure les ſentimens que dans la vieilleſſe il ſera bien aiſe de retrouver en eux. Elle dit aux amis d'entretenir avec ſoin le feu ſacré de l'amitié; aux aſſociés d'être fidèle à leurs engagemens; à tous les hommes d'être juſtes, humains & bienfaiſans envers tous les êtres de leur eſpèce, s'ils veulent s'attirer de leur part les ſentimens qu'ils exigent pour ſe rendre heureux ici-bas.

Enfin cette Religion de la nature parle d'une façon intelligible à tous ceux qui voudront la conſulter dans le fond de leur propre cœur. Quelles que ſoyent leurs ſpéculations, les hommes ſeront forcés de ſentir qu'ils ont beſoin les uns des autres, qu'ils ne ſont dans la Société que pour ſe prêter des ſecours mutuels, que la Société ne leur eſt avantageuſe que lorſque la vertu y régne. Ils ſeront obligés de reconnaître que la juſtice la maintient,

que la bienfaisance la rend agréable, que l'humanité est le lien général qui unit tous les hommes entre eux, que l'indulgence est nécessaire entre des créatures faibles & sujettes à des passions, à des erreurs, à des faiblesses, & nécessairement inégales pour les facultés de l'esprit.

En faisant réflexion aux conséquences des vices, chacun s'appercevra facilement que pour son propre avantage il doit pratiquer la tempérance, modérer ses plaisirs, s'abstenir de ce qui peut endommager sa santé, enfin ne rien faire qui l'expose à la haine ou au mépris de ses associés, ni aux reproches de sa propre conscience, qui pour un ame honnête sont un châtiment aussi rigoureux que les supplices décernés par les loix le sont pour ceux qui n'ont point reçu de bons principes.

Les préceptes si simples & si vrais de cette Religion de la nature sont faits pour être sentis par les Chrêtiens & les Payens, les Mahométans & les Chinois, les Protestans & les Papistes. Que dis-je! Les Athées eux-mêmes, quelles que soient les erreurs de leurs spéculations, ne peuvent se refuser aux leçons pressantes de la nature & de la raison ; ils ne peuvent s'empêcher de reconnaître ce qu'ils doi-

vent à leurs ſemblables, le beſoin qu'ils ont deux, les moyens néceſſaires pour ſe les rendre favorables, en un mot ce qu'il faut faire pour vivre heureux, pour être aimés & conſidérés dans la Société dont ils ſont membres. Je vais plus loin & je prétends qu'un Athée, c'eſt-à-dire un homme qui nie formellement l'exiſtence d'un Dieu, peut avoir des motifs plus réels & plus ſolides pour pratiquer les vertus ſociales & pour remplir les devoirs de la morale, que tous ces ſuperſtitieux qui ne connaiſſent d'autres vertus que les vertus inutiles de leur Religion factice, d'autre morale que celle de leurs Prêtres, & qui la fondent ſur une fauſſe Divinité qu'ils ſupoſent injuſte, partiale, cruelle, capricieuſe & changeante ſuivant leurs intérêts, & à qui ils font ſi ſouvent ordonner les actions les plus noires, au nom duquel ils font commettre les choſes les plus deſtructives pour la Société.

Oui, je le répete, il vaudrait mieux ne point admettre un Dieu, que d'en admettre un qui fût méchant, bizarre, injuſte; qui exigeât qu'on lui ſacrifiât la raiſon qu'il a donnée à ſes créatures pour les guider, qu'on ſe refuſat aux biens qu'il leur procure, que l'on étouffat les penchans invincibles de la nature, dont il

eſt l'Auteur, pour s'étudier à ſe rendre malheureux. S'il était poſſible d'outrager ou d'offenſer un Etre dont rien ne peut troubler la félicité, on l'offenſerait bien moins en doutant de ſon exiſtence ou même en la niant tout-à-fait, qu'en lui attribuant des imperfections & des vices que nous ſommes forcés de déteſter dans nos ſemblables. Les Prêtres en faiſant un Dieu barbare ſont de vrais blaſphémateurs; ce ſont eux qui forcent bien des gens à recourir à l'Athéiſme pour tâcher d'anéantir, s'il eſt poſſible, dans leur eſprit juſqu'à l'idée d'un Etre à qui l'on ne peut ſonger ſans trembler. Ce ſont ces Prêtres qui rendent l'exiſtence de Dieu douteuſe & problématique, en lui attachant des idées totalement incompatibles, qui impliquent des contradictions, qui ſe détruiſent les unes les autres.

En effet, mon R. P., je ſoutiens qu'il eſt impoſſible de ſe faire aucune idée fixe du Dieu que les Théologiens nous annoncent. Qu'eſt-ce qu'un Dieu bon, qui veut le bien de ſes créatures, & qui en même tems les tente ou leur tend des piéges, qui les châtie pour y être ſuccombées, qui leur donne des faibleſſes pour avoir droit de les punir, qui les punit éternellement pour des fautes com-

miſes pendant le tems, qui ne met aucunes bornes à ſa cruauté ? Peut-on appeller juſte un Dieu partial, qui ne ſe fait connaître qu'à une très-petite portion du genre humain, qui punit tout le reſte pour l'avoir méconnu, qui s'offenſe des erreurs involontaires de la penſée, qui ordonne le trouble, le vol, l'aſſaſſinat, les perſécutions ? Eſt-ce bien un Dieu ſage que l'on annonce quand on nous ordonne de ſa part de renoncer à la raiſon, en même tems qu'on nous dit que cette raiſon eſt un préſent de Dieu, une émanation de ſa ſageſſe, un rayon de la Divinité ? Comment veut-on que je croye un Dieu bienfaiſant quand on me dit qu'il m'interdit l'uſage des biens & des plaiſirs, dans leſquels on veut que j'admire ſes ſoins paternels & ſa providence vigilante ? Eſt-il poſſible qu'un Dieu bienfaiſant ſe plaiſe à éprouver, à voir ſouffrir ſes créatures, à contempler leurs pénitences, à ſe réjouir de leurs larmes & prenne un plaiſir barbare dans les maux qu'elles ſe font ?

Non, mon R. P., j'oſe avancer que tout ce que les Religions factices nous diſent de Dieu tend viſiblement à rendre ſon exiſtence douteuſe & même à l'anéantir totalement dans l'eſprit de bien des

gens.

gens. C'eſt à eux-mêmes que les Théologiens doivent s'en prendre s'il exiſte des ſceptiques ou des athées. Il ſerait en effet aiſé de prouver que toutes les pratiques Religieuſes que les Prêtres ont imaginées, toutes leurs cérémonies, tous leurs myſtères, tous leurs dogmes, ſuppoſent dans la Divinité des qualités humaines & des imperfections incompatibles avec l'eſſence divine, par où j'entens un être abſolument parfait. Sans entrer dans un détail qui pourrait me mener trop loin, les priéres, les offrandes, les ſacrifices, que l'on regarde comme les premiers devoirs envers Dieu dans toute Religion factice, ne ſuppoſent-ils pas une Divinité qui oublie ſes créatures, qui les néglige, qui eſt avide de leur bien, qui les leurs envie, en un mot un être peu ſage, que l'on peut gagner par des préſens, dont on peut changer les arrêts?

S'il eſt imprudent & téméraire de nier l'exiſtence d'un Dieu parce qu'il a été défiguré par des hommes trompeurs & intéreſſés, qui en ont ou qui en donnent de fauſſes idées, il ne ſerait pas moins abſurde d'admettre ſur leur parole un Dieu qui répugne au bons ſens. Le Dieu des Prêtres ne peut être le Dieu de l'homme ſage, de

l'homme honnête, de l'homme désintéressé. Son Dieu est une intelligence parfaite, non susceptible de foiblesses, dont la sagesse & la puissance se montrent dans ses œuvres, dont les volontés se manifestent clairement dans les loix nécessaires qu'il établit dans la nature. Cette intelligence sage ne peut ordonner ce que nous appellons des folies; sa touté-puissance ne nous permet point de la croire susceptible de malice, de vengeance, de cruauté, qui supposent toujours de la foiblesse & de la crainte; ses loix doivent être claires & sensibles pour tous les êtres, qui doivent être forcés de les exécuter.

Les hommes sont les créatures de Dieu; ils sont l'ouvrage de ses mains, ils sont soumis à sa volonté suprême, ils ont reçu la raison de lui pour les découvrir, ils sont forcés de les exécuter, c'est là-dessus que sont fondés leurs devoirs envers Dieu. Dieu a imprimé à l'homme un désir constant d'être heureux, c'est là où tendent toutes ses passions. En conséquence de ce désir il a besoin pour son propre bonheur de vivre en société, pour être plus heureux qu'il ne pourrait être tout seul. Les secours des autres hommes lui procurent des avantages qu'il n'aurait point s'il vivait isolé. Il a donc besoin de ses

ſemblables pour ſon propre bonheur; mais ceux-ci ne s'intéreſſe à ſon bonheur qu'autant qu'il s'intéreſſent lui-même à leur propre bien-être; ils l'aiment, ils l'honorent, ils lui rendent des ſervices à proportion qu'ils voyent en lui les diſpoſitions qu'ils déſirent. Voilà le fondement de tous les devoirs de l'homme. Ils ſont, comme on voit, originairement fondés ſur la volonté Divine qui a fait l'homme, qui l'a rendu ſociable, qui voulut que la ſocieté le rendît heureux & qu'il travaillât lui-même au bonheur de la ſociété. Ainſi les devoirs de l'homme envers les êtres qui vivent en ſociété avec lui ont pour fondement & pour baſe la volonté de Dieu même qui a fait l'homme ſociable ou qui voulut qu'il vécût en ſociété.

Les devoirs de l'homme envers lui-même ſont pareillement fondés ſur la volonté Divine. Dieu en donnant à l'homme le déſir d'être heureux & de ſe conſerver lui a donné la raiſon qui lui en fait découvrir les moyens; ces moyens ſont d'éviter tout ce qui peut lui nuire, de s'abſtenir des excès qui peuvent nuire à ſon être, de s'interdire les plaiſirs dangereux, de réſiſter à ſes paſſions inconſidérées, en un mot, de ne rien faire qui puiſſe mettre ſa ſanté, ſon bien-être, ſa vie en péril,

ni l'expoſer au mépris ou à la haine de ceux avec qui il eſt force de vivre, & dont les ſecours lui ſont néceſſaires à chaque inſtant.

Il eſt donc évident que c'eſt remplir les vues de la Providence que de travailler au bonheur de la Société & de travailler au ſien propre; & que c'eſt agir contre ſes ordres que d'agir d'une façon contraire. Ainſi nous violons la loi de Dieu toutes les fois que nous nuiſons à la Société ou à nous-mêmes, & nous en ſommes néceſſairement punis par le mal que nous nous faiſons, par les remors que nous éprouvons, par le déſordre qui arrive dans la Société, qui, quand elle eſt déſordonnée, ne peut plus contribuer à notre bonheur propre. D'un autre côté, nous ſommes heureux quand nous prenons les moyens de rendre la Société heureuſe, ſon bonheur & ſon malheur rejaillit toujours ſur nous-mêmes, & nous ſommes toujours les premiéres victimes de nos paſſions, quand nous les écoutons aux dépens de notre bien-être durable. Telle eſt la *Sanction* de la Loi divine; c'eſt ainſi que Dieu dès ce monde récompenſe ou punit ceux qui ſont fidèles à remplir ſes vues, que la raiſon fait connaître à tout homme qui voudra la conſulter; il y trouvera tout ce qu'il faut pour ſe conduire ici-bas; elle le

guidera plus sûrement que ces Religions factices inventées par les Prêtres, qui sacrifient si souvent le bonheur public & celui des individus à leurs propres intérêts; il y trouvera des régles sûres pour bien agir dans tous les cas, quelles que soient d'ailleurs ses spéculations métaphysiques; en un mot il y découvrira ce qu'il doit à ses semblables, ce qu'il se doit à lui-même, & en s'y conformant il s'acquitera de ce qu'il doit au Dieu qui l'a créé; il remplira donc les devoirs de la vraye Religion, de la Religion naturelle, de la Religion universelle, qui n'est autre que la morale faite pour toute l'espèce humaine, qui ne peut être sujette à dispute, & qui jamais ne peut conseiller de nuire au genre humain.

Voilà ma Religion, mon R. P.; tout être raisonnable, quels que soient ses préjugés ou ses opinions, sera forcé de l'approuver & de souscrire à ma profession de foi; elle convient à tout honnête homme de quelque pays & de quelque Religion qu'il soit. Pour peu qu'on veuille la méditer on sentira qu'elle suffit pour régler la conduite des personnes sensées, & les principes généraux que je viens d'établir prouveront que si j'attaque avec force les préjugés reçus c'est pour leur substituer des vérités qui ne peuvent être contestées

(*) & que j'espère avec le tems pouvoir mettre dans tout leur jour. En attendant, ce que j'ai dit doit suffire pour vous prouver que mon incrédulité n'est point fondée sur le libertinage, sur la malice de mon cœur, sur la corruption des mœurs, L'âge, la réflexion & des infirmités fréquentes ont calmé mes passions ; je vis dans la retraite & sans ambition, au milieu de ma famille & de quelques amis, qui me rendent heureux & dont le bonheur m'intéresse. Une fortune honnête suffit pour contenter mes desirs, & même pour me procurer l'avantage de secourir la misère dans mes semblables; je vis tranquille, depuis que j'ai banni de mon esprit les fantômes que l'erreur y avait enfantés ; j'attends, sans trembler, la mort, comme un terme inévitable que l'Auteur de la nature a fixé à tous les êtres ; cette mort ne peut point effrayer celui qui sait que son sort est dans les mains d'un être infiniment parfait, dont la sagesse, la bonté, la justice ne peuvent être mêlées d'aucune imperfection ni jamais se démentir.

à L...... le 18. *Mars* 1768.

(*) Les principes de ma morale sont plus amplement développés dans un autre ouvrage que je destine uniquement à cet objet, où je ferai voir l'indépendance de la morale de toute Religion factice, qui ne peut jamais que nuire à la morale universelle ou à la Religion de la nature.

TABLE DES MATIERES.

FIN.

76770421

Bought from Richard Hatchwell

Vet. Fr. II B. 1170



ZAHAROFF
FUND

